

Le Samedi

58e année, No 32

Montréal, 28 décembre 1946

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

PER

5-400

CON



Paul Leduc et ses deux fillet'es. Photo Henri Paul.

27 ANNÉES DE MÉDECINE, 24 ANNÉES DE PRÊTRISE

LES PORTS DE FRANCE

UNE NUIT DE NOËL

LE RHUME

se contracte de diverses façons...



ETERNUEMENT



PIEDS MOUILLÉS



COURANTS D'AIR



Vite, L'ANTISEPTIQUE LISTERINE

Gargarisez-vous!

A cette époque de l'année, alors que la température variable est si propice au développement des rhumes, ce n'est que simple bon sens que de se gargariser à l'Antiseptique Listerine soir et matin... et même davantage lorsqu'il y a menace indubitable. L'Antiseptique Listerine atteint en profondeur les muqueuses de la gorge pour détruire par millions ces envahisseurs dit "de deuxième vague", lesquels, selon plusieurs autorités en la matière, sont grandement responsables de cet ennui.

Protection contre l'Invasion des Microbes

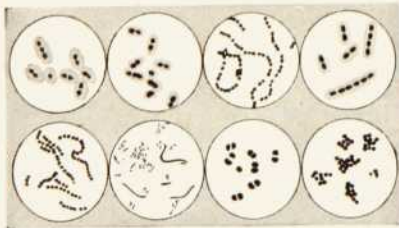
Un usage fréquent de ce gargarisme qu'est l'Antiseptique Listerine durant les 12 ou 36 heures qui constituent la période d'"incubation" d'un rhume peut, dans bien des cas, mettre halte à une invasion massive des microbes et, de ce fait, "tuer le rhume dans l'oeuf".

Des tests sérieux ont démontré une réduction de microbes sur les muqueuses de la bouche et de la gorge atteignant jusqu'à une proportion de 96.7% quinze minutes après l'action du gargarisme à l'Antiseptique Listerine, et jusqu'à 80% une heure après.

Moins de Rhumes durant les Tests

Cet effet stérilisant, croyons-nous, démontre pourquoi l'Antiseptique Listerine a obtenu de si impressionnants résultats au cours d'expérimentations en vue de com-

Les menaçants envahisseurs de "deuxième vague" qu'attaque l'Antiseptique Listerine



HAUT, de g. à d. : Pneumocoque Type III, Pneumocoque Type IV, Streptocoque Veridans, Bacille de Friedlander. BAS, de g. à d. : Streptocoque Hémolytique, Bacille de l'Influenza, Microcoque Catarrhal, Staphylocoque Doré.

battre le rhume. Des tests effectués sur une période de 12 années ont révélé l'intéressante conclusion que voici :

Ceux qui se gargarisent à l'Antiseptique Listerine deux fois par jour eurent moins de rhumes ou des rhumes généralement plus bénins que ceux qui n'en firent pas usage... et moins de maux de gorge, aussi.

LAMBERT PHARMACAL (Canada) Ltd.
Toronto, Ontario

L'ANTISEPTIQUE LISTERINE, DURANT LES TESTS, A DIMINUÉ LES MICROBES JUSQU'À 96.7%

FABRICATION CANADIENNE

ECHOS DE GRANDE-BRETAGNE

CE QU'ON DIT DES GENS ET DES CHOSES



A PROPOS DE TRANSFUSION DE SANG

Les transfusions de sang se pratiquent de plus en plus par de nouveaux modes de traitement de toutes les maladies possibles et imaginables. A cet égard, un docteur de Blackpool, combattant le rhumatisme, a obtenu des résultats remarquables. Le sang qu'il injecte au malade n'est pas tiré d'une personne saine, mais du malade lui-même. Il est alors exposé aux rayons d'une lampe ultraviolette puis réintroduit dans le système du rhumatisant.

LES MOTEURS TURBO-REACTEURS

La Compagnie anglaise Rolls-Royce vient de publier le premier catalogue de moteurs turbo-réacteurs. Ce catalogue est écrit en anglais, français et espagnol et donne les caractéristiques du Nene et du Derwent, deux des moteurs de la classe River.

UNE HORLOGE PAS COMME LES AUTRES

Il est maintenant temps d'examiner en détail l'horloge parlante qui fonctionne à Londres depuis dix ans et qui donne l'heure à 500,000 appels téléphoniques par semaine dans le seul district de Londres. Lorsqu'on aura le personnel nécessaire pour accomplir le travail, chacune des parties du mécanisme sera examinée et les pièces usées seront remplacées. Pendant ce "lavabo et coup de brosse", les renseignements dans tout le pays seront donnés par l'appareil du même genre qui fonctionne à Liverpool.

TURBINE A GAZ MARITIME

La première turbine à gaz maritime construite par la "Parsons Marine Steam Turbine Company" de Wallsend, Angleterre, a subi son épreuve avec un succès complet. C'est ce qui a été annoncé à la réunion générale annuelle de la Compagnie. On a commencé le travail sur cet appareil il y a quelques années, mais à cause du travail de guerre, qui avait d'abord la priorité, et de la rareté de matériaux, le progrès a été intermittent. La Compagnie aide actuellement à construire des turbines à gaz maritimes plus puissantes. (L'appareil actuel est destiné à développer 500 c.v. à 6,000 tours à la minute.)

UNE EXPO POUR L'AN PROCHAIN

Une des expositions les plus célèbres de bétail, de produits agricoles et d'instruments aratoires, appelée "L'exposition royale" parce qu'elle est dirigée par la "Royal Agricultural Society" d'Angleterre, se tiendra l'an prochain pour la première fois depuis la guerre. Elle aura lieu sur un terrain de 100 acres à Lincoln, dans les comtés de l'est de l'Angleterre. La dernière exposition royale eut lieu en 1939 lors de l'exposition centenaire.

A LA MANIERE DE SERAPHIN

Des faits étranges arrivent parfois aux guichets du Bureau de Poste. En voici un exemple : un vieux fermier s'amène au guichet avec un seau rempli d'argent en disant qu'il contenait mille livres (\$4,000) pour la "caisse d'épargne nationale". Le commis étonné, et plus habitué aux sacs d'argent qu'aux seaux d'argent, compta le contenu et trouva seulement 900 livres (\$3,600). Le fermier affirma avoir compté mille livres ce matin-là. Le commis compta de nouveau, mais toujours en obtenant le même résultat : 900 livres. Le fermier eut alors une idée soudaine : "Ma femme se serait donc trompée de seau!"

NOTRE COUVERTURE

Cette semaine, nous rendons hommage à un jeune radio-man bien connu de chez nous : PAUL LEDUC, chef des réalisateurs à Radio-Canada. Les anciens habitués de notre radio d'Etat se souviendront sans doute que M. Leduc fit ses débuts à titre de speaker et que ses dons d'excellent interprète de la scène pouvaient déjà laisser entrevoir le poste important qu'il occupe aujourd'hui. Nous le voyons ici avec ses deux fillettes, Claire, âgée de quatre ans, et Chantal, qui n'en a que deux. En page 4 de ce présent numéro du SAMEDI, on lira un article de Gaspard St-Onge consacré à Paul Leduc.

Photo Henri Paul.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Éditeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

Président: **FRED POIRIER**
Vice-prés.: **GEO. POIRIER**
Directeur: **JEAN CHAUVIN**

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAoust

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

LES FÊTES À L'AURORE DE NOTRE PAYS

D'ANNÉE EN ANNÉE, nous nous apercevons que les traditions des Fêtes s'en vont. Naguère, les Fêtes, c'était une période joyeuse qui commençait avec Noël et se terminait avec le Jour des Rois. C'était le Jour de l'An qui était le jour marquant de l'époque, le principal. Celui de Noël revêtait le côté mystique et religieux de cette décade. Du côté social, il ne comptait à peu près pas. Le Jour de l'An était, pour les Canadiens français, la véritable fête sociale de la nation. C'était ce jour-là que s'échangeaient les cadeaux, les souhaits, les visites, les cartes. Aujourd'hui, le Jour de Noël est devenu le jour principal des Fêtes.

Notre voisinage avec les Etats-Unis a considérablement modifié cet état de choses et l'on a adopté la coutume saxonne doublée de multiples coutumes américaines de prendre le Jour de Noël comme la grande fête sociale de l'année, lui faisant perdre ainsi son caractère plutôt mystique. Notre Jour de l'An, du moins dans les villes, ne compte plus, à bien dire, que pour les enfants, et encore un peu, dans les campagnes qui ne sont pas trop rapprochées des villes.

Dans les cités, l'arbre de Noël a remplacé le soulier. d'abord, puis les bas que, dans notre enfance, on accrochait au pied du lit alors qu'aparavant, on plaçait les souliers dans les cheminées. Le Jour de l'An ne demeure plus, en somme, qu'un jour très mélancolique plein d'amères réflexions; un jour, enfin, je le répète, qui n'est vraiment heureux que pour les enfants, et encore les tout petits, car les autres sont aussi blasés que les anciens. C'est que les tout jeunes ne sont pas encore atteints par le trouble sentiment qui nous accable, sans que nous voulions nous l'avouer, à l'aube d'une nouvelle année. Les enfants n'ont pas encore appris à envisager l'avenir avec inquiétude. Au contraire, l'avenir, pour eux, est rempli de merveilles. Plus tard, ils seront grands; ils seront libres, et quand ils seront libres et quand ils seront grands, ils ne feront pas les choses sottement en général, comme ils les voient autour d'eux. Ils se donneront un temps pour le bonheur. C'est, du moins, ce qu'ils ont l'ambition de faire.

Et pourtant le Jour de l'An, encore que si mélancolique, a une saveur particulière pour celui qui mérite d'avoir des amis. C'est l'un des rares jours de l'année où les gens qui vous veulent du bien croient convenables de vous en souhaiter. On sait bien que leurs vœux n'influenceront guère sur notre destinée, mais n'est-ce pas déjà précieux de penser qu'ils se réjouissent de ce qui pourrait nous arriver d'heureux...

Toujours est-il que d'année en année se perdent les petites traditions du temps des Fêtes. Elles s'en vont, une à une, à vau-l'eau. Ou bien, quand elles ne disparaissent pas tout à fait, elles sont tellement modifiées qu'on a toutes les peines du monde à les reconnaître. Les progrès de la Science sont évidemment pour beaucoup dans cet effacement du côté poétique de notre vie sociale. Aujourd'hui, on entend chanter à mille lieues nos vieux Noël — mais il y a aussi la négligence, l'indifférence. Et il y a surtout le snobisme qui nous fait sacrifier tant d'antiques coutumes dont nous avons honte souvent pour en adopter de plus modernes qui nous viennent de l'étranger.

C'est ainsi que le Santa Claus, d'origine allemande, devenu anglais et américain, a détrôné chez nous, le bon et généreux Petit Jésus de notre enfance. Ce dernier était plus modeste, il nous coûtait moins cher. Il se contentait d'un bas ou d'un soulier. Au bonhomme, il faut aujourd'hui le dépouillement annuel de nos forêts pour lui procurer de ces jeunes arbres qui ne demanderaient pourtant qu'à continuer de pousser et de devenir grands et profitables comme leurs aînés.

Remontons dans la nuit de notre histoire. Comment célébraient-on la Messe de Minuit chez nos ancêtres sous la domination française? Ceux qui ont lu le roman de Joseph Marmette « L'Intendant Bigot » se souviennent peut-être d'une description rapide et colorée d'une messe de minuit, une des dernières sous la domination française, en 1755. Alors, la cathédrale de Québec était éclairée à la chandelle. Aussi, ne devait-on pas se sentir aveuglé par la lumière. En fallait-il des douzaines de chandelles de suif pour que l'église fut, comme le fait remarquer le romancier, « toute illuminée depuis la grande porte jusqu'à l'autel »?

Remontons plus haut, en 1645. Avant cette année-là, non seulement l'église n'était pas illuminée mais elle n'était pas chauffée; mais pas du tout! En 1645, des progressistes proposèrent d'introduire dans l'église paroissiale des poêles à la mode d'alors. Les traditionalistes bondirent à l'idée d'une pareille innovation. Elle leur parut comme un sacrilège. L'affaire prit des proportions telles que les plus sages proposèrent et firent adopter un moyen terme; on n'introduirait pas des poêles mais des chaudières pleines de tisons enflammés. Ce qui fit que la messe de minuit de 1645 à Québec apparaît dans l'histoire avec le prestige que peuvent donner au chapitre des accessoires, deux chaudières et quatre chandelles. Il est permis de se demander combien la cathédrale de Québec comptait de chandelles à la messe de minuit quand elle était moins prodigue de lumière avant 1645. Je note, en passant, que les paroissiens de l'époque se couvraient la tête d'une calotte durant les offices, en hiver. Détail venu jusqu'à nous de la messe de minuit de 1647; il y avait, cette fois, cinq chaudières à feu mais, comme elles faisaient trop de fumée, on en supprima deux. On sait qu'alors, à la messe de minuit, on distribuait le pain bénit, ce qui donna lieu souvent à force petites chicanes entre ceux qui confectionnaient, les uns des pains trop luxueux, et d'autres de petits pains chenus et « chétifs » comme disaient nos pères.

En 1660, ce furent les soldats qui firent le pain bénit. Le Journal des Jésuites nous apprend qu'ils firent retentir les flûtes et les tambours et vinrent de la sorte à l'Offrande. Ils s'en retournèrent de même après la messe, ce qui choqua « puissamment M. l'Evêque » — je cite le Journal des Jésuites — auquel toutefois, les soldats lui ayant porté un chapeau de pain, l'Evêque leur donna deux pots d'eau-de-vie et deux livres de tabac.

Au temps de la domination française, dès les débuts de la colonie, au Jour de l'An, régnait la coutume des étrennes. Nos pères avaient apporté de France cette coutume qui n'existait assurément pas chez les Indiens. On se faisait donc des étrennes dès 1646, surtout entre les grands personnages et les communautés religieuses. Il est intéressant de connaître la nature des étrennes de ce temps-là. Le père Lalemant, premier rédacteur du « Journal des Jésuites », nous l'apprend. Le 1er janvier 1646, après les visites d'usage, on donna — je cite le Journal — à M. Giffard un livre du Père Bonet et La Vie de Notre Seigneur; à M. Bourdon, une lunette de Gallilée et à d'autres, des reliquaires, des chapelets, des médailles, des images, etc. Les Jésuites donnèrent un crucifix à celle qui blanchit le linge à l'église, quatre mouchoirs à la femme d'Abraham — Abraham Martin, je suppose, Marie Langlois — et à lui, à Abraham, une bouteille d'eau-de-vie. Mais les Jésuites ne faisaient pas que donner; ils recevaient aussi. Ainsi, ce Jour de l'An-là, — 1646 — les Ursulines leur donnèrent des chapelets, des crucifix, plusieurs bougies et, pour le dîner, deux belles tourtières. En retour, les Jésuites envoyèrent aux Ursulines une belle image de Saint-Ignace et une de Saint-François-Xavier en émail. Au Jour de l'An de 1647, les Hospitalières envoyèrent aux Jésuites par un messenger deux boîtes d'écorce de citron. Il faut croire que c'était alors aussi précieux qu'une dinde. D'ailleurs, la volaille ne manquait pas alors dans cet échange d'étrennes. En 1647, le gouverneur envoya aux Jésuites quatre chapons, deux outardes, huit pigeonneaux, et d'autres volailles, et sans doute pour arroser cette bonne volaille, les Hospitalières leur envoyèrent un petit baril de vin d'Espagne d'environ quatre pots. Pas de tourtières, cette année-là...

Mais il n'y avait donc pas de dinde en ce temps-là? Certes. C'est le 1er janvier 1649 que l'on fait mention pour la première fois de ce volatile si précieux et si à la mode aujourd'hui au temps des Fêtes. Je cite encore le « Journal des Jésuites »: « M. le gouverneur envoya, le matin, son sommelier apporter au Père Lalemant, deux bouteilles de vin d'Espagne, un « Coq d'Inde » et un « Agnus Dei », autant au Père Vimont et le double de vin d'Espagne au Père LeJeune.

Comme on le voit, la coutume des étrennes a régné de bonne heure en notre pays; de même que les visites qui cependant ne se font plus aujourd'hui.

Damase POTVIN,
de la Société des Ecrivains Canadiens



La Vierge à la Crèche

Dans ses langes blancs, fraîchement cousus,
La Vierge berçait son Enfant Jésus ;
Lui, gazouillait comme un nid de mésanges ;
Elle le berçait, et chantait tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges...
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

Etonné, ravi de ce qu'il entend,
Il rit dans sa crèche, et s'en va chantant
Comme un saint lévite et comme un choriste ;
Il bat la mesure avec ses deux bras,
Et la sainte Vierge est triste, bien triste,
De voir son Jésus qui ne s'endort pas.

Et Marie alors, le regard voilé,
Pencha sur son fils un front désolé :
"Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
Votre mère pleure, ô mon bel ami !..."
Des larmes coulaient de ses yeux ; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.

"Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc.
Dormez ; il est tard, la lampe est éteinte,
Votre front est rouge et vos membres las ;
Dormez, mon amour, et dormez sans crainte."
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

"Si quelques instants vous vous endormiez,
Les songes viendraient, en vol de ramiers,
Et feraient leurs nids sur vos deux paupières.
Ils viendront ; dormez, doux Jésus." Hélas !
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Alphonse DAUDET

PAUL LEDUC

Un As de la Mise en Ondes

Par GASPARD ST-ONGE

RÉALISÉ et mis en ondes par Paul Leduc... Qu'est-ce à dire?

Quand une émission radiophonique parvient à l'auditeur à l'écoute, on se doute bien que de longues heures, de longues journées souvent, ont été employées à la mise au point du programme. Tout le monde a été mis à contribution. C'est-à-dire un réalisateur, un metteur en ondes — quelquefois ce sont le même — un ou des écrivains, des interprètes plus ou moins nombreux, des techniciens, opérateurs et bruiteurs, et souvent des musiciens.

Le chef de l'équipe c'est le réalisateur. C'est lui le responsable. C'est toujours lui que les gens du métier féliciteront ou blâmeront pour la bonne ou la mauvaise marche du programme. Pourtant, l'auditeur, parce qu'il ne connaît généralement pas très bien le rôle du réalisateur-metteur en ondes, lui accorde rarement sa part de mérite. L'adulation que l'auditoire québécois en particulier réserve généreusement aux artistes, comédiens, chanteurs, musiciens, et même aux auteurs s'arrête aux réalisateurs. Pourquoi?... Parce qu'on n'a jamais compris l'importance de son rôle, tout simplement.

Le réalisateur actuellement le plus en vue, c'est sans doute Paul Leduc, celui qui a à son crédit la plus récente des émissions de grande classe qui sont l'honneur de la radio canadienne, et, lorsqu'elles sont "commerciales", des commanditaires. Nous voulons parler des "Radio-Concerts Canadiens", qui ont rallié la faveur du public et de la critique, et que nous devons au bon goût de la Maison Molson, et, nous nous en doutons bien, de Bill Harwood (un de Lotbinière-Harwood), qui est le chef des services de radio de l'Agence Cockfield-Brown. Nous ne résistons pas au plaisir de féliciter en passant la Maison Molson et M. Harwood, parce que nous savons bien que, pour des fins purement publicitaires, ils auraient pu se contenter d'un programme moins onéreux et de moins bon goût. Mais c'est véritablement un hommage au Canada français que cette belle série d'émissions, et l'intention est trop méritoire pour

qu'elle nous laisse indifférents, nous qui sommes Canadiens français, et qui constituons l'auditoire de la radio française.

Mais revenons à Paul Leduc, qui fait l'objet de cet article.

Pourquoi Paul Leduc?... C'est-à-dire, pourquoi les commanditaires ont-ils confié à Paul Leduc la réalisation de cette série d'émissions qui devait mettre à contribution les plus grands talents révélés parmi les Canadiens français? On se doute bien que Bill Harwood, qui n'a rien à apprendre de personne, dans le domaine de la radio montréalaise, n'a pas fait ce choix au petit bonheur. Ce sont les réalisations passées qui ont imposé à son attention le nom de Paul Leduc. Et à son crédit, Paul Leduc avec non seulement Radio-Carabins, mais les belles émissions qui passèrent sous la rubrique "Je me souviens" et qui révélaient le talent original de Félix Leclerc; Radio-Théâtre, où il adaptait à la technique radiophonique les plus beaux films français; et combien d'autres belles émissions comme "Imagerie" de Cécile Chabot qu'il révéla à l'auditoire radiophonique comme il devait révéler Yves Thériault, l'écrivain puissant que ceux qui avaient lu "Contes pour un homme seul" connaissent et qui sous la direction de Judith Jasmin se révéla complètement sous la rubrique "Studio G-7". Les auditeurs n'ont pas oublié, sans doute, la belle émission de la fête des mères, qui était le fruit de la collaboration de Paul Leduc et de sa femme, Hélène Fréchette, l'auteur de "Cœur atout", et de J.-J. Gagnier, qui avait écrit et fait exécuter une si belle musique d'accompagnement pour un si beau texte. Les simples auditeurs comme nous ont eu la révélation ce jour-là de ce que peut-être une émission radiophonique.

Mais comment devient-on réalisateur?

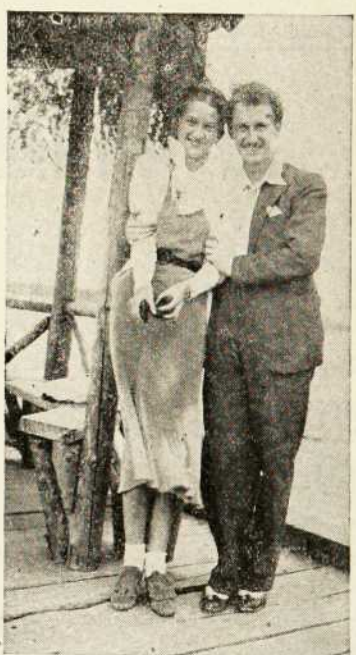
La radio est un art nouveau. Beaucoup de choses y ont été improvisées. On en est encore à la période des tâtonnements. Le personnel a été recruté souvent au petit bonheur. On y trouve bien du bois mort qu'on aurait profité à couper du tronc. Sans doute! [Lire la suite page 30]



A droite, le collégien, à l'époque sans doute où il était romantique comme tout le monde... Il faisait des vers... A gauche, vers la même époque, dans son costume de Metternich, du Metternich de "L'Aiglon" de Rostand... Il hésitait entre le théâtre et l'Opéra...

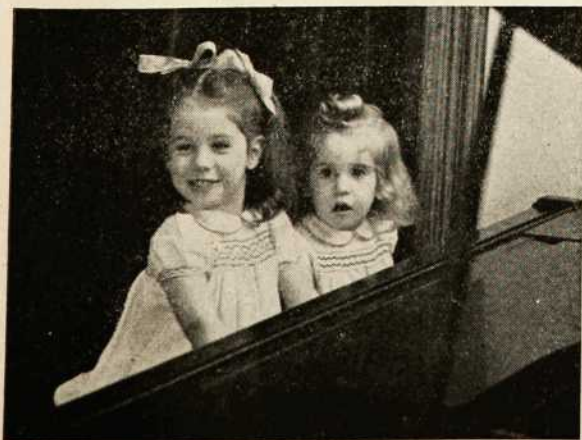


Mais PAUL LEDUC est aussi un sportif... qui fait encore du ski, et peut-être bien du tennis... Mais au collège il s'adonnait avec enthousiasme au baseball (il était lanceur) et au hockey où il jouait sur la défense... Ses camarades affirment qu'il jouait bien...



L'annonceur... les auditeurs se rappellent sa belle voix... Ici, PAUL LEDUC est dans un clocher de l'église de Saint-Cœur de Marie, à Québec avec l'ancien camarade FRANK WILLIS, lors de la visite des Souverains en 1939.

A droite: Ils se retrouvèrent au Canada et bientôt, ils furent fiancés. On les voit ici en plein bonheur sur les bords du Grand Lac Nomingue. — Ci-dessous, deux amours d'enfants qui font le bonheur de leurs parents... et aussi leur fierté, CLAIRE et CHANTAL qui, très probablement, deviendront de grandes musiciennes quand elles seront grandes. Photo Henri Paul.



Ci-dessus, PAUL LEDUC a épousé HELENE-FRECHETTE-HANDFIELD, la petite fille de Louis Fréchette qui, elle aussi, est en train de se révéler un écrivain de grande classe. Les jeunes gens se conurent en France où Paul Leduc était allé avec le Chœur des Alouettes à l'occasion des fêtes du Quatrième Centenaire.



L'ABBE E.-C. CAMPEAU

UN CARACTÈRE BIEN TREMPÉ, façonné par l'expérience de la vie, par les années de dévouement, par le don qu'on fait de soi-même à son prochain; un moral à toute épreuve, une vitalité extraordinaire jointe à une physionomie des plus spirituelles, et voici que se dessine la haute silhouette, la forte personnalité de Monsieur l'abbé E.-C. Campeau, autrefois médecin de St-Henri (Montréal), aujourd'hui curé de Constable dans l'état de New-York.

N'avez-vous jamais rencontré un homme supérieur d'esprit et d'intelligence, très droit, large d'idées parce que d'une conscience non faussée qui vous maintient par sa conversation aisée dans une parfaite détente, dans une atmosphère de tout repos? L'horizon s'élargit, s'éclaire et vous découvrez que la vie est belle et bonne, qu'elle vaut la peine qu'on la regarde, qu'on l'admire puissamment, qu'on la goûte et la savoure comme un bon fruit mûr! — Je suis revenue du modeste village américain avec une vision plus étendue de ce que peut valoir la vie.

Le docteur Campeau, praticien de l'art médical durant vingt-six ans, a mérité, jadis à Montréal, le titre glorieux et dont il reste fier, celui de "Médecin des Pauvres." C'est dans le quartier St-Henri qu'il a pratiqué sa noble profession. Bien que reparti depuis des années, cet homme d'une étonnante jeunesse et qui a maintenant, comme il le dit lui-même, soixante-seize ans de carcasse et vingt-et-un ans de cœur, a laissé le plus vivace des souvenirs. L'on parle encore avec émotion dans tout St-Henri du docteur Campeau.

Il naquit le 10 septembre 1870 dans la très jolie paroisse de Vaudreuil. Ses parents: Noël Campeau et Julie Paquin voyaient leur famille se compléter d'un dixième enfant dont un fut médecin, deux, religieuses et trois, prêtres.

Ses études élémentaires, il les fit à l'école paroissiale de Vaudreuil, son cours classique, au séminaire de Ste-Thérèse. Enfin, il s'inscrivit à la faculté de Médecine de l'Université de Montréal, où il obtint son doctorat en l'année 1895.

C'est maintenant que débute son ministère où il se fait serviteur des corps avant d'être celui des âmes. Sa magnifique conscience professionnelle donne alors toute sa mesure. Il sait se pencher sur le malheur, prodiguer ses soins sans demander rétribution, guérir, enfin, et de toute sa science sans quémander son dû, tout cela avec une admirable simplicité. — Quand, enfin, une telle charité l'eût conduit jusqu'au sacerdoce, le docteur Campeau ferma ses comptes de médecin sur un montant non perçu de \$143,000.00. Il n'a jamais regretté cet argent sacrifié.

Le curé Campeau garde pour la femme, une admiration, un respect presque religieux. Peut-être ce sentiment lui est-il venu à côtoyer tant de misères dont l'être féminin reçoit tous les contre-coups. — Avec quel zèle ne devait-il pas secourir celle qui crée chaque jour le monde en le pétrissant de ses douleurs. — Le docteur Campeau a présidé à une moyenne de cinquante à soixante naissances par mois et cela pendant ses vingt-sept ans de pratique médicale.

Après la mort de son épouse, le docteur Campeau entra au Séminaire de Ste-Thérèse pour se préparer à la prêtrise. C'est alors qu'il bénéficia des directives et des sages conseils de Monseigneur C. Chaumont, [Lire la suite page 30]

Véritable médecin des pauvres, le Docteur E.-C. Campeau, après dix-sept années de pratique dans le quartier St-Henri, à Montréal, répondit à une vocation nouvelle: la prêtrise. Devenu veuf et fermant ses comptes sur un montant non perçu de \$143,000., il entra au Séminaire de Ste-Thérèse pour recevoir le sacrement de l'ordre le 29 juin 1922. — Ci-dessous, deux aspects du quartier St-Henri où l'abbé Campeau pratiqua la médecine pendant 17 ans.

1947

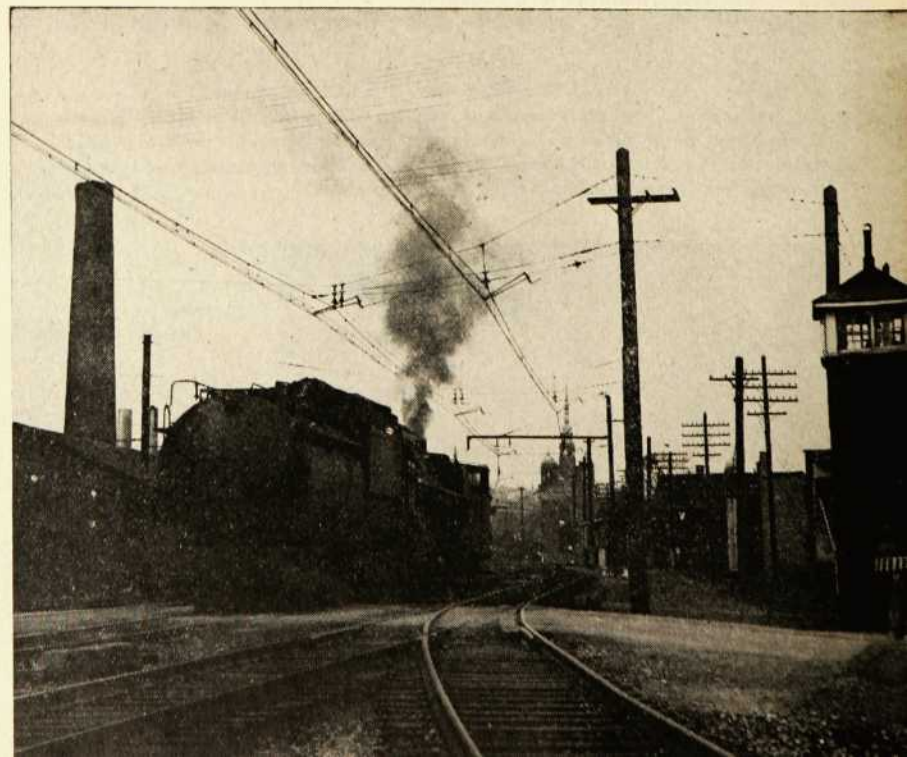
1870

77

Photos Robideau et Conrad Poirier.

27 ANNÉES DE MÉDECINE, 24 ANNÉES DE PRÊTRISE

Par THÉRÈSE GIROUARD

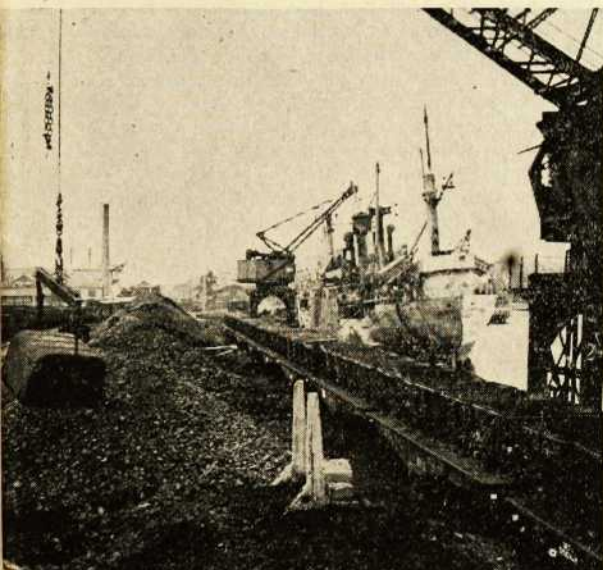




LES PORTS DE FRANCE



7



C'EST sur les côtes de France que l'état-major allemand avait préparé sa résistance au débarquement. De Dunkerque à Biarritz, le littoral de la Mer du Nord, de la Manche, de l'Océan Atlantique, avait été transformé en un mur de défense continu, l'*Ostwall*, le rempart de l'Ouest, destiné à protéger le continent contre les Anglais.

Le mur s'est effondré, mais les côtes ont durement pâti. Infestées de mines jusque dans les plus petits pays, les ports pilonnés par l'aviation et par les pièces de marine, les installations techniques et les quais eux-mêmes dynamités par les Allemands en retraite. Aujourd'hui, pourtant, malgré les difficultés immenses, les côtes se sont mises à revivre.

A Bordeaux, les dégâts les plus gênants sont les navires échoués dans le lit de la Gironde et déjà remplis de son limon verdâtre. Il faut d'abord les vider, et les scaphandriers descendent de leurs petits rafiots spéciaux pour conduire le travail qui peut se prolonger durant plusieurs mois. Ensuite, on les remorquera, prudemment, jusqu'à une forme de radoub.

Le port lui-même n'est point en état de reprendre toute son activité bien que le travail renaisse. A l'avant-port, les plus gros navires ont repris l'accostage et l'on y voit passer en sifflant les locomotives des trains de marchandises. Les *Liberty Ships* ventrus y font ruisseler le blé doré d'Amérique, grâce auquel le pain des Français sera un peu moins noir.

A Bordeaux, si le port a souffert, du moins la ville demeure : de Nantes, les bombes ont fait un amas de ruines, et de Saint-Nazaire, en aval sur la Loire, un *no man's land*. Cependant, dans ces deux villes, la navigation renaît, non sans de gros dragages, et aussi la construction, car aux chantiers de Bretagne comme à ceux de la Loire, on construit d'arrachepied charbonniers et cargos.

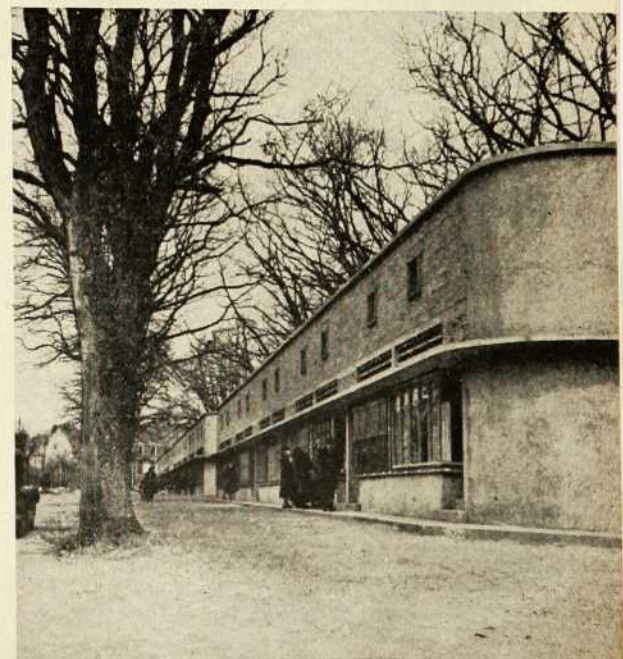
Saint-Malo, c'était une flèche dominant de hautes demeures de granit ceinturées de remparts. Abattue, la flèche ; calcinées ou effondrées, les maisons ; seuls ont résisté les remparts.

La ville *intra-muros* a été aux trois-quarts détruite par l'incendie. [Lire la suite page 30]

Ci-dessus, déchargement de minéral de fer à Caen. Ci-dessous, le port de Boulogne dont la partie nord a été détruite. A droite, section de quais remis en état de fonctionner après d'ardus travaux.

Photo du haut, à gauche, des pêcheurs, semblables à ceux de notre Gaspésie, procèdent à la mise en caisse du poisson sur le port de Boulogne. — A droite, pittoresque aspect du port de La Rochelle. — Ci-dessous, au centre, autres travaux de réfection des quais à Boulogne. — A droite, nouvelles boutiques à Boulogne, destinées aux commerçants sinistrés.

Photos S.I.F., Ottawa.



UNE NUIT DE NOËL

Nouvelle par
ALPHONSE CROZIÈRE

Dessin de
ALBERT CHARTIER



ALBERT CHARTIER



IL N'ÉTAIT PAS LOIN de 11 heures lorsque Mme Lucey prit congé de sa tante Clara.

La vieille servante lui dit :

— Votre visite lui a fait grand bien à cette pauvre femme. Ah! quand on atteint un si grand âge, la vie ne tient plus qu'à un cheveu, hélas!

C'est vrai, Catherine... Pauvre tante! Comme je la regretterai! Elle fut si bonne pour moi quand j'étais petite. Je me souviens toujours de ses arbres de Noël... Comme elle me gâtait!

— Que madame ne se mette pas en retard. L'auto de la gare se met en route à onze heures, exactement.

— Alors je file... Au revoir, Catherine.

— A bientôt, madame, et bon retour.

Quelques minutes après, Mme Lucey gagnait la place du pays et montait dans une auto de dix places, qui stationnait devant l'Hôtel du Héron.

Elle déposa près d'elle son petit sac de voyage qui contenait une boîte de jeux assortis. Elle l'avait achetée au petit bazar de la mairie, tenu par un vieux bonhomme qui l'avait connue toute petite. C'était surtout pour être agréable au marchand de jouets que Mme Lucey avait fait cette emplette, car elle était veuve, et sans enfant. Mais elle se promettait d'en faire cadeau au garçonnet de ses voisins, là-bas, à Saint-Gilles.

L'auto démarra bientôt, Mme Lucey y était seule. Après avoir roulé un peu plus de dix minutes sur la grand'route, la voiture eut un arrêt brusque. Mme Lucey vit le chauffeur descendre de son siège

pour examiner son moteur. Et comme l'examen se prolongeait, elle baissa une vitre pour crier :

— Dites donc, mon brave, ne me faites pas rater l'heure du train.

L'autre repartit :

— Je ne demanderais pas mieux, madame, malheureusement, il n'y a rien à faire. C'est la fâcheuse panne. Moi, j'ai ma bicyclette sur la plateforme de la voiture, je vais donc filer chez le garagiste, mais vous...

— Oui, moi, qu'est-ce que je vais devenir?

— Ecoutez, madame, vous ne pouvez pas poursuivre le trajet à pied, dans cette boue de neige fondue, mais il y a, à deux minutes d'ici, une auberge... Voyez-vous, là-bas?... C'est encore éclairé... Vous y trouverez certainement une chambre pour la nuit... Je vous présente tous mes regrets, mais, que voulez-vous, une panne c'est un cas de force majeure.

Mme Lucey dut donc se résigner. Elle parcourut cinq cents mètres environ et pénétra dans la grande salle de l'auberge.

Lorsqu'elle expliqua ce qui l'amenait à l'aubergiste, celui-ci répondit :

— Tous mes regrets, madame, je n'ai rien de libre... A moins que vous ne vouliez coucher dans la petite annexe, au fond du jardin. Il y a une chambre toute prête... Seulement, je vous préviens, ça manque de confortable... Pas de chauffage central!

Mme Lucey était trop heureuse de pouvoir s'abriter. Elle accepta, quoiqu'elle ne fût pas très brave.

Alors le bonhomme alluma sa lanterne et précéda la cliente dans l'allée boueuse d'un potager tout en longueur, qui n'en finissait pas.

Il ouvrit une porte et montra à la voyageuse une chambre assez grande, blanchie à la chaux, meublée d'un petit lit d'une personne, d'une chaise et d'une toilette.

— Si vous voulez, dit-il, on peut vous faire une bonne flambée dans la cheminée?

— Bah! il fait doux, ne vous donnez pas cette peine; je vais me coucher tout de suite... Et comme j'ai un train, demain, vers sept heures, faites-moi réveiller à cinq heures et demie.

— C'est entendu, madame... Alors, madame, je vous souhaite une bonne nuit... Et n'ayez pas peur, surtout. Ici, il n'y a rien à craindre.

Mme Lucey remercia l'aubergiste pour cette assurance et elle entendit ses pas se perdre dans le jardin.

A peine venait-elle de se déchausser qu'elle éprouva une angoisse indicible en apercevant deux énormes brodequins sous un rideau d'andrinople cloué autour d'une planche.

Il y avait un homme caché là; elle venait d'entendre son souffle haletant, et elle avait vu remuer le rideau.

Que faire? A travers l'étoffe transparente, l'homme devait l'observer, attendant qu'elle fût couchée pour la voler.

Mme Lucey, que cette constatation, affolait, essuya son front mouillé.

— Mon Dieu, mon Dieu, gémit-elle entre les dents, s'il me voit regarder de son côté, il est capable d'écarter le rideau et de se jeter sur moi... Que je suis malheureuse!

[Lire la suite page 30]

Dans le Monde Sportif

PAR OSCAR MAJOR

EST-CE VRAIMENT DIGNE D'UN HOMME DE 40 ANS ?

Les hommes de 40 ans, ceux qui ont moins et ceux qui ont plus, ces hommes qui n'ont pas la volonté de s'astreindre, tous les soirs ou tous les matins, à un cinq minutes de culture physique, et qui déclarent qu'ils n'ont pas le temps, masquent tout simplement, par ce faux prétexte sans grande finesse, une paresse des plus blâmables. Nous allons dire un avachissement...

Et ce prétexte, loin d'être élégant, n'est pas le seul dont se sert la veulerie. Il en est un, entre autres, plus candide, plus franc toutefois, c'est l'argument de l'ennui.

Vous dites à Un Tel, qui a déjà fait du sport, qui s'est laissé pousser un œuf de Pâques à trop manger ou à trop boire, qui n'a pas eu le courage d'entreprendre une séance de cinq minutes, chaque soir ou chaque matin, qu'il devrait bien s'y mettre sans tarder, avant que les rhumatismes le fassent souffrir. Il n'en disconvient pas. Tout souriant, il laisse échapper un beau: "Bien sûr, mais ça m'ennuie!"

Pauvre homme de 40 ans, plus ou moins, qui ne sait pas surmonter un cinq minutes d'ennui, quand il doit en résulter de la joie, de l'allant pour tout une journée!

Si l'ennui est un adversaire trop redoutable pour lui, comment se fait-il qu'il supporte dix minutes ennuyeuses de farces plates de certains programmes radiophoniques, vingt personnes assommantes, l'air ambiant des clubs de nuit, enfin tout ce qui fait le désagrément de l'existence quotidienne.

Est-ce que la neige boueuse dans laquelle on patauge parfois, c'est amusant? Est-ce que les gens qui vous bousculent dans les tramways et dans les autobus bondés, c'est très drôle? Mais, il le supporte, bon gré mal gré. Pourtant, il n'en résulte pas grand-chose d'heureux pour la santé!

Le "rasoir" qui vous retient par le bouton de veston en vous racontant des histoires abracadabrantes vous fait perdre du temps. Le rédacteur sportif qui soulève les préjugés de race ou qui veut la tête d'une ou deux étoiles d'un club champion vous ennuie, pourtant vous le supportez, sans trop mot dire.

Vous avez trop bien dîné, et après le repas vous êtes pris de somnolence ou de difficulté de labeur. C'est de votre propre faute, mais c'est ennuyeux quand même.

Si, par malheur, les dents vous font souffrir, est-ce que vous n'allez pas voir le chirurgien-dentiste qui, au mieux, va vous fraiser? Cela aussi c'est ennuyeux, mais vous le supportez à cause du mieux qui doit en résulter, comme vous devriez, tous les jours, exécuter votre série d'exercices de culture physique, parce que le mieux en résulte inévitablement.

Le prétexte de la monotonie ou de l'ennui ne vaut pas plus que le prétexte du manque de temps. Au fond, il n'y a qu'une seule et même faute: l'absence de la volonté. Est-ce vraiment digne d'un homme de 40 ans et plus?

LA GYMNASTIQUE POUR LES MERES DE FAMILLE ET LES OUVRIERS INDUSTRIELS, INTERESSANTES NOUVEAUTES SUEDOISES

Sous le haut patronage du roi Gustave de Suède, à Stockholm, capitale de la Suède, une nouvelle Lingiade — une répétition sur une plus large échelle du grand festival international de gymnastique de Stockholm, en 1939 — se tiendra dans la capitale suédoise en 1949. Le festival sera suivi d'un Congrès Mondial de l'Education Physique.

On estime que la seconde Lingiade, comme celle qui a précédé immédiatement la guerre, sera d'une grande importance pour l'échange international d'idées et pour les progrès dans le domaine de la gymnastique. Des gymnastes et des instructeurs de toutes les parties du monde assisteront à leurs performances réciproques, apprendront les uns des autres et rapporteront dans leurs pays des impressions et des idées nouvelles qu'ils pourront transplanter chez eux. Les organisateurs suédois soulignent que la Lingiade, en tant que festival international, représente une idée nouvelle dans le domaine du sport et de l'éducation

physique. On ne se rend pas à une Lingiade dans le but de concourir et de cueillir des lauriers olympiques, mais pour montrer ce dont on est capable et pour apprendre autant que possible.

Le programme de la seconde Lingiade sera comme suit: 27-31 juillet, Festival International de Gymnastique dans le Stade Olympique de Stockholm; 1-6 août, Congrès Mondial de l'Education Physique; 7-13 août, Camp International de Gymnastique à Malmahed, à environ 62 milles de Stockholm. 26 pays ont déjà fait part de leur intention de participer à ce grand événement sportif. Le Canada y sera représenté.

Outre les performances d'élite, on espère que les différentes formes de gymnastique récréative quotidienne, qui se sont développées en Suède pendant la guerre, comme la gymnastique des mères de famille, celles des employés de bureau et des ouvriers industriels, attireront l'intérêt des experts étrangers. La gymnastique volontaire a presque pris la forme d'un mouvement national en Suède et une démonstration de la gymnastique des mères de famille est projetée pour la Lingiade, à laquelle de 5,000 à 6,000 femmes participeront.

CHOSSES ET AUTRES

■ A la suite de son dernier voyage à Québec, notre actif et estimé confrère Camil DesRoches, du "Canada", nous apprend, entre autres choses, que les championnats de ski canadiens se dérouleront, les 20, 21, 22, 23 février, au mont Ste-Anne, à une trentaine de milles de la vieille capitale. Les marchands de Québec ont fourni la somme de \$17,000 à la Société pour l'Avancement du Ski à Québec, dont l'hon. Gérald Martineau, C.L., est le président. Ce montant sert à l'amélioration des pistes et à l'organisation de cet événement sportif... Les travaux effectués au mont Ste-Anne, en vue des championnats du ski, ne sont pas seulement pour cette année. Les jeunes de demain en profiteront grandement. Cela leur procurera des facilités de pratiquer un sport dont la popularité s'accroît de jour en jour au sein de notre nation, de s'adonner à un sport sain qui apporte le bien-être physique à notre jeune génération. C'est l'opinion de M. Martineau, opinion que partagent tous les gens bien pensants.

■ Il ne faudrait pas jeter le blâme sur les épaules du boxeur noir Danny Webb, champion du Canada des 135 livres, qui a cru bon ne pas rencontrer dans l'arène Gus Mell. Dan Webb, dont les amygdales étaient en mauvais état, ne se sentait pas en excellente condition physique pour affronter un adversaire de la trempe de Mell. Ce n'est pas qu'il craigne les poings de Mell, car ce Webb se battra contre Gus aussitôt qu'il sera rétabli... Si tous les boxeurs agissaient comme l'a fait Webb, on enregistrait moins de jeunes gens voués à une déchéance physique, moins de boxeurs "sonnés" avant le temps... Les gens qui ont blâmé Webb, dans les circonstances, ne sont que des adeptes du mercantilisme, qui ne visent que le gain, sans s'occuper de l'état de santé des boxeurs. Qu'est-ce que ça leur fait, à eux, qu'un boxeur tombe mort ou devienne fou, pourvu qu'ils en tirent quelque avantage pécuniaire?

■ Comment se fait-il que les loutres font du sport, font du tobaggan? direz-vous. Elles aiment à jouer avec leurs petits et poussent la tendresse jusqu'à les bercer couchées sur le dos dans la mer. Les loutres, qui pratiquent la fidélité conjugale, sont réunies par deux ou par trois. Alors, des chasseurs les aperçoivent dévalant des pentes enneigées, longues de 25 à 30 verges, pattes de devant repliées sur elles, pattes de derrière donnant l'impulsion du départ.

LEO LAMOUREUX, robuste joueur de défense des Canadiens, s'améliore de jour en jour à l'arrière-garde du club tricolore. Léo donnerait raison à ses défenseurs ayant une teinte ou deux de fanatisme, s'il s'habituaît à passer savamment et plus souvent la rondelle à ses coéquipiers. C'est le seul atout qui lui manque.

Photo Conrad Pairier.



BOBBY MANAGOFF (à gauche), l'habile lutteur poids lourd, se croit de taille à détrôner le champion Lou Thezs, à la reprise des séances de lutte du Forum, au milieu de janvier 1947. Yvon Robert est aussi du même avis. Bobby est accompagné du jeune sportsman ROGER BOLDUC, qui a géré des équipes de hockey juniors avec grands succès, il y a quelques années. Roger est, aujourd'hui, à l'emploi de la distillerie de MM. Bronfman, à titre de solliciteur.



FRED LUSSIER, gérant de la maison d'articles sportifs Jos Choquette, a réussi la capture d'un jeune chevreuil de 150 livres, à Cabano, comté de Matapédia, il y a quelque temps.



"Merci, Geneviève chérie, d'avoir accepté de me suivre, de me permettre de vous parler dans une solitude que nous aurons choisie..."

Dessin de JEAN MILLET



Récit Sentimental
Par Jean Bonnery

MENSONGES D'AMOUR

I — DANS LA NUIT

LA VOYAGEUSE descendit seule du train dans la petite gare déserte, mais elle demeura immobile près du wagon vide qu'elle quittait, la main sur le bord de la portière ouverte, le regard perdu... La nuit de décembre l'enveloppait d'un froid calme de neige tombée. Quelque part, une petite sonnerie d'appel tintait sans arrêt...

Le train repartit, jetant sur la neige du quai étroit le reflet de ses clartés qui s'éloignaient et, bientôt, il n'y eut plus dans la gare que la lumière d'une lanterne au-dessus d'une horloge. Alors, seulement, la femme s'arracha de son immobilité d'un brusque effort et se hâta vers la sortie, vers l'employé qui l'attendait sous la lanterne allumée. Elle était très pâle, avec un visage exténué et des cheveux blonds débordant du béret sombre. Elle tremblait en fouillant dans son sac à main, en tendant le billet. L'employé s'étonna :

— Vous êtes descendue trop tôt. Votre billet est pour Saint-Dizier, à trois stations d'ici.

Elle ne répondit rien. Il ajouta :

— Ici, vous êtes à Curel. Mais peut-être y connaissez-vous quelqu'un ?...

— Non, personne... dit-elle à voix basse presque indistincte.

Dans ses yeux bleus, la flamme de la lanterne éclairait une songerie égarée. Elle continuait de trembler et crispait les doigts sur son sac à main. L'employé l'observa un instant en silence et reprit :

— Non, répondit-elle de sa même voix sourde et lointaine. Je n'ai pas besoin de repos.

— Cependant, si vous me permettez de le dire, vous semblez bien fatiguée et...

Mais elle répéta — et parut ne parler qu'à elle-même tant sa voix prit un accent de misère et de douleur : « Je n'ai pas besoin de repos », puis elle sortit de la gare. Une ombre s'amassa devant elle, sans limi-

te, sans lumière de maison, sans étoile, seulement diluée, au ras du sol, par le halo de la neige. Elle s'arrêta, regarda autour d'elle, comme à la recherche d'une issue, et partit enfin, droit devant elle, à travers des champs. Une route s'ouvrit soudain. Elle y entra et la suivit. Quelquefois, elle courait. A un carrefour, elle s'arrêta encore et eut, de nouveau, autour d'elle, un regard de perdue qui, partout, se heurtait à la nuit. Elle écoutait aussi, à l'affût d'on ne sait quel bruit qui monterait du silence.

Elle repartit dans un chemin, dans un autre, dans un autre encore. A bout de forces, elle s'adossa à un arbre, mais elle abrégua sa halte frissonnante. Quand elle reprit sa marche, elle trébuchait dans les ornières.

Des maisons surgirent, en taches sombres, proches d'elle. Elle les longea, sans chercher à s'en rapprocher davantage, puis les dépassa... Dans un chemin creux, que bordaient des talus couverts d'arbustes givrés, elle tomba sur les genoux avec un faible cri de

souffrance... Elle se releva comme une blessée, lentement, lourdement, et elle continua de marcher vers le but qu'elle poursuivait au travers de la nuit... Elle fit encore une centaine de pas, puis tomba pour la seconde fois... Un chien aboya...

Epuisée, elle s'assit sur des pierres entassées. En face d'elle, de l'autre côté du chemin creux, derrière une barrière de bois basse et légère, un grand jardin commençait... Au fond du jardin, une large baie éclairée versait sur la neige une lumière rosée, intime et douce... Autour de la grande fenêtre lumineuse, une maison toute blanche transparaisait en pénombre vaporeuse... Au seuil de la maison le chien aboyait...

Il traversa le jardin en courant et vint jusqu'à la barrière. Bondissant, il jetait vers la femme assise son cri de colère...

Elle fit vers son front un geste pesant de la main — ce geste inconscient qui semble vouloir effacer une ombre — puis elle se leva et se remit à marcher. Elle suivait la barrière, et le chien, dans le jardin, l'accompagnait en grondant. Elle allait si lentement, si lourdement, que chacun de ses pas paraissait être le dernier qu'elle pût faire. La barrière s'acheva, et le chemin déboucha sur une route plantée d'arbres nus dont les hautes branches disparaissaient dans le ciel bas. Un bruit d'eau mouvante monta. En contre-bas de la route, au delà d'un pré étroit couvert de neige, une rivière coulait, rapide et jaune.

La femme l'aperçut, et ses mouvements se précipitèrent comme si, enfin, le but qu'elle avait recherché lui apparaissait et comme si une force nouvelle l'animait... Elle dévala la pente qui, de la route, descendait vers le pré, puis, laissant dans la neige la trace de ses souliers, marcha vers la rivière... Des saules ébranchés, s'inclinaient sur l'eau et, dans la nuit, ressemblaient à des formes humaines attentives... Elle atteignit la berge, et le froid de l'eau la mouilla aux chevilles... Devant elle, à deux ou trois mètres, par delà une surface tranquille, un grand remous bruissant annonçait une eau profonde, une chute à pic de la rive... Elle ne s'arrêta pas, n'hésita point... Elle s'avança vers le remous avec un regard d'hallucinée et une avidité de délivrance...

Dans le jardin, le chien aboyait encore...

— Qu'a donc le chien, ce soir ? demanda Mme Blanchard.

Elle tourna vers la grande fenêtre du salon son doux visage et, posant sur ses genoux l'étoffe qu'elle brodait, écouta. La grosse lampe dressée près d'elle sur le guéridon de palissandre à marbre blanc versait sur ses cheveux gris et sur ses mains une lueur tamisée et rosie par le grand abat-jour grenat.

— Jamais il n'a aboyé ainsi, reprit-elle. Que se passe-t-il sur le chemin ?

Dans la cheminée, des flammes dansaient. Aux murs, sous la clarté voilée, l'or des cadres s'estompait. Une douceur familiale et recueillie flottait sur les choses, sur le miroir de Venise incliné, sur le piano fermé et noir avec ses bobèches bleutées. La maison tout entière était un grand silence attendri et grave... Mme Blanchard reprit son ouvrage et, l'aiguille levée, le fil pendant, regarda son fils assis près d'elle... Tout à l'heure il lisait et, maintenant, il songeait, les yeux vers les flammes. La même lumière les éclairait, elle et lui, et dans le beau visage, jeune encore, du fils, retrouvait la tendresse rêveuse du regard maternel et la rapprochait, en contraste, de la fermeté volontaire des lèvres rasées et du menton.

— A quoi songes-tu, mon petit ?

Il sourit d'abord à sa mère, à la voix aimante qui le questionnait, aux yeux qui cherchaient les siens, puis répondit doucement :

— C'est à père que je pensais, à sa vie et à son exemple... Il est mort voici cinq ans déjà, mais je ne puis revenir dans les maisons où il est passé sans retrouver partout son souvenir vivant. Nulle part, le docteur Louis Blanchard n'a été oublié et, souvent, quand on me raccompagne, ma visite terminée, on me parle de lui, de sa science, de sa bonté, de son dévouement de toutes les heures... J'écoute avec dévotion, et chaque trait que je recueille ajoute à la grandeur, à la simple et véridique grandeur, de l'image que je me suis formée de lui... Mais quelquefois, vois-tu, une sorte d'inquiétude me gagne. Moi, son fils, suis-je et serai-je toujours entièrement digne de lui ?

— Veux-tu bien te taire, se récria Mme Blanchard. Tu es pareil à lui.

Les aboiements du chien continuaient, pressés, ardents.

— Oui, continua Mme Blanchard en plaçant sa main sur la main de son fils, tu es tout pareil à lui, et ceux qui ont aimé le docteur Louis Blanchard aiment et aimeront le docteur Jacques Blanchard, son fils. Il avait continué son père et, toi, tu le continues. Pourtant, dans son amour pour toi et dans sa confiance en toi, il avait rêvé que tu le dépasserais... Il t'imaginait, parfois, médecin des hôpitaux, agrégé, professeur... Mais la mort l'a pris en pleine force... Tu étais, déjà, interne et tu commençais à suivre la voie qu'il s'était tracée pour toi. Tu as renoncé à tout et tu es venu dans ce petit village où il avait travaillé et tu as accepté d'être un médecin de campagne comme il l'avait été.

— Si j'étais resté à Paris, demanda-t-il, m'y aurais-tu rejoint ?

Elle adoucit encore sa voix et la pression de sa main pour répondre :

— Non, mon chéri... Je ne pouvais pas quitter la maison où il a vécu, où il est mort et où il reste présent malgré tout.

— Non, maman, tu ne le pouvais pas, mais, moi, pouvais-je te laisser seule ? Je ne regrette rien de ce que j'aurais pu être, rien. Je ne connais pas d'ambition plus haute que de faire ce que mon père a fait et d'essayer d'être ce qu'il a été...

Ils se turent. Le chien aboyait sans arrêt.

— Décidément, dit tout à coup Jacques Blanchard, je crois que tu as raison. Quelque chose d'anormal doit se passer dans le chemin, et je vais m'en assurer.

Du perron, devant la porte d'entrée de la maison, il examina le jardin. Sur la blancheur de la neige, contre les raies sombres de la barrière, le chien s'immobilisait en tache noire. Il le rejoignit à grands pas : « Eh bien ! Mogol, qu'y a-t-il ? » Le chien, caressé à l'échine, geignit, puis aboya encore, la tête tendue vers la route. Penché sur la barrière, Blanchard aperçut sur la neige du chemin les traces de pas que la femme avait creusés en s'éloignant. Il ouvrit la porte à claire-voie du jardin, et le chien, se coulant sur le chemin, courut près des traces. Il cessa de le voir, mais, bientôt, l'entendit aboyer de nouveau. Il se dirigea vers l'appel qui, maintenant, ressemblait à une plainte, traversa la route, descendit vers le pré. A ce moment, il revit la bête arrêtée au bord de la rivière, près d'une forme étendue, longue et sombre...

A quelques pas du remous, dans l'eau calme de la berge, la femme gisait, la joue sur le bras droit à demi allongé, le bras gauche replié sur la poitrine.

Il s'agenouilla dans l'eau et dans la boue, souleva la tête aux cheveux mouillés et sentit sous sa main la tiédeur de la nuque. Du visage, il n'apercevait rien qu'une pâleur floue, mais il devinait des yeux clos, des lèvres soudées. Avec une force retenue et attentive, il prit la femme sur ses bras et l'emporta vers la maison, suivi du chien.

Elle était légère, et sa tête, un peu renversée en arrière, tendait le cou fin et blanc. Le bas de son manteau détrempe laissait couler sur la neige des traînées d'eau. Sur son visage, Blanchard guettait son souffle sans le découvrir. Mme Blanchard l'attendait sur le perron devant la porte ouverte par où glissait la lumière du salon. Elle demanda, de loin :

EFFET DE NUIT

*Le soir grisâtre tombe avec la neige blanche...
L'un ne cesse de croître et l'autre de neiger ;
Et l'on ne sait plus si, ce frôlement léger,
C'est la nuit qui tombe ou la nuit qui s'épanche.*

*On dirait que la lune a mis sur chaque branche
La pâleur d'un rayon qui ne veut plus bouger ;
Et que, donnant aux troncs ce velouté de hanche,
Elle oubliera sur eux quelque reflet figé...*

*Maintenant, dans le parc, où sous les branches d'arbre
S'étire avec mollesse une Vénus, de marbre,
Tout s'embrume, et se mêle, et dort frileusement.*

*Et seule, la Vénus qu'aucun toit ne protège,
Sous sa fourrure blanche écoute vaquement
Le bruit que fait la neige en tombant sur la neige...*

Jean CAILLOL

— Qu'y a-t-il, Jacques ?

— Fais vite préparer un grand feu dans une chambre, cria-t-il.

Elle disparut dans la maison, appelant : Victorine ! Victorine ! puis revint vers la porte, au moment où son fils la franchissait. En elle, la pitié fut plus grande que l'étonnement.

— Oh ! la pauvre femme... Blessée ?

— Je ne crois pas.

— Vivante, au moins ?

— Je l'espère.

Elle le précéda dans une grande chambre et l'aida à déposer son fardeau sur le lit. Elle arrangea sur l'oreiller la tête inerte qu'elle délivra du béret souillé d'eau boueuse et dont elle essuya les cheveux mouillés... A la lumière de la lampe de chevet, le visage livide se révélait pur et charmant, paré, malgré la souffrance de la fatigue, d'une grâce limpide de jeune fille. Sur l'or cendré de ses cheveux, la joue dessinait sa ligne d'une souplesse adorable. Les lèvres serrées et pâles gardaient dans leur courbe exquise comme le souvenir d'une âme timide, chaste et réservée.

— Mon Dieu ! murmura Mme Blanchard, comme elle est jeune et comme elle est jolie...

Incliné sur le lit, la main sur le poignet glacé de la jeune fille, Jacques Blanchard guettait une pulsation, un mouvement de vie. Une attention exacerbée, qui retenait son souffle, immobilisait ses traits, son regard perdu...

Une toute vieille femme aux cheveux blancs, aux mains ridées, au tablier bleu de servante et chargée de bûches et de brindilles, entra dans la chambre à menus pas feutrés...

— Elle vit encore, n'est-ce pas ? demanda Mme Blanchard à son fils.

— Oui, dit-il enfin, mais de quelle vie précaire. A peine ai-je pu saisir une pulsation lointaine. Couché-la, avec l'aide de Victorine... Quand ce sera fait, tu me rappelleras.

Il sortit de la chambre. Quand il y entra, le feu commençait de flamber dans la cheminée, et la jeune fille reposait dans le lit, les bras sur les draps, au long du corps.

— Je veillerai sur elle, cette nuit, dit-il, car elle ne doit pas être quittée d'une seconde. Elle a atteint l'extrême limite de la faiblesse et elle est certainement en péril de mort.

— Tu la sauveras, mon petit. Elle est trop jeune et trop jolie pour mourir.

Il regarda le pur et beau visage, presque enfantin, auréolé de lumière sur l'oreiller, puis répondit, avec une douceur songeuse et charitable :

— Elle a, cependant, recherché la mort... C'est au bord de la rivière que je l'ai trouvée, et les traces de ses pas dans la neige montrent bien qu'elle se dirigeait vers l'eau sans une hésitation, sans un détour... Ses forces ont trahi sa volonté et elle est tombée avant d'avoir atteint le point profond de la rivière...

II — L'INCONNUE

LE DEMEURA seul dans la chambre, assis près du lit, et des heures passèrent. Il restait penché vers la jeune fille, aux écoutes d'une plainte, aux aguets d'un battement des paupières, la main sur le poignet où, peu à peu, une chaleur de fièvre affleurait et que se-

couaient des pulsations toujours plus rapides, plus profondes. Vers minuit, la fièvre éclata, violente, paroxystique, et mit sur le visage de la jeune fille une rougeur qui l'embellissait encore, mais d'une vie factice. Aux tempes, les cheveux frissonnaient aux à-coups du sang.

D'autres heures s'écoulèrent. Dans la maison, une horloge lointaine tintait avec des sonorités graves qui se prolongeaient... Une heure... Deux heures... Trois heures...

Mme Blanchard rentra dans la chambre et s'approcha du lit, sans bruit.

— Comment va-t-elle ?

— Le péril n'a pas changé et, peut-être même, s'est accru... Hier soir, je pouvais ne parler que de faiblesse. Maintenant, les symptômes se sont précisés et le diagnostic est certain : fièvre cérébrale. Même si la guérison peut être obtenue, les soins seront longs... Mais pourquoi as-tu quitté ta chambre ?

— Je n'y pouvais dormir. Je songeais à cette pauvre enfant ; et puis, tu dois avoir besoin de repos.

— Non, je veux rester près d'elle.

— Demain, tout à l'heure, tu auras tes consultations à donner. Va te reposer, mon petit.

— Non, redit-il, avant d'ajouter : Quand je l'ai ramenée, elle tenait, je crois, un sac de cuir dans sa main gauche... Oui, je le vois là, au pied du lit... Veux-tu voir, maman, s'il ne contient aucun papier qui nous permettrait de savoir d'où elle vient et de prévenir quelqu'un de l'état où elle se trouve ?

Mme Blanchard ouvrit le sac à main, l'examina d'un rapide regard :

— Aucune lettre, aucune carte de visite, dit-elle... Une cinquantaine de francs en billets, une trousseau de clefs et un poudrier...

— Et dans son manteau, dans sa robe ?

— Rien, déclara Mme Blanchard après une courte vérification.

Elle garnit de bûches le feu qui s'effondrait et s'assit à côté de son fils contre le lit. Leurs regards se rejoignaient sur le visage de la jeune fille, sur ses yeux fermés qu'entourait maintenant un grand cerne creux, sur le cou où les carotides battaient à un rythme véhément.

— Quel âge a-t-elle ? dit très bas Mme Blanchard. Dix-huit ans, vingt ans, peut-être.

— Vingt ans au plus.

— Et, déjà, elle a voulu mourir...

Aux lèvres de la jeune fille une plainte jaillit, la première, pareille à ce gémissement étouffé qui, parfois, échappe à un dormeur dans son rêve. La plainte reprit, coupée de silences haletants, puis s'éteignit. A l'horloge, la demie de quatre heures sonna.

— Regarde, s'écria tout à coup Mme Blanchard, elle pleure.

C'était vrai. La jeune fille pleurait. De ses yeux, toujours fermés, deux larmes coulaient et glissaient sur les joues brûlantes. Bien souvent, Jacques avait vu pleurer près de lui, mais, à aucun moment de sa vie, il n'avait contemplé de larmes plus poignantes, plus tragiques que celles que versait cette jeune fille inconnue. Dans la prostration du corps, dans le désarroi certain de l'esprit en fièvre, quelle souffrance secrète dénonçaient-elles ? Quelle peine inconsolable révélaient-elles qui persistait au-dessus du mal, comme une hantise ? L'une se posa sur les lèvres, l'autre roula jusqu'à l'oreiller.

Puis la jeune fille parla — voix mystérieuse et basse qui venait des profondeurs du délire :

— Le livre, dit-elle... Le livre, sur la table.

Elle fit alors, dans son inconscience, le geste d'avancer la main droite sur le lit, de la refermer comme pour saisir, pour attirer. Et, de nouveau, ce fut le mystère de sa voix :

— Dans le livre... La lettre... La lettre...

Sa main crispée parut élever quelque chose vers ses yeux clos, puis se détendit et retomba sur les draps, cependant que la voix du délire se taisait.

A deux reprises encore, pendant la nuit, la jeune fille répéta les mêmes mots : Le livre... La lettre dans le livre... et recommença les mêmes gestes. Au matin, la fièvre n'avait pas décliné. Le pouls oscillait entre 130 et 140 battements. La température axillaire était de 40 degrés 2 dixièmes.

Vers huit heures, Jacques dut quitter la chambre. D'autres malades l'appelaient à qui il se devait aussi. Mais une angoisse véritable le prit quand il s'éloigna de la maison.

Il n'y rentra qu'après midi et se hâta vers la chambre. Il revit le lit, la jeune fille immobile, sa mère assise.

— Elle vit, mon petit, dit Mme Blanchard, devançant sa question.

— Comment a-t-elle passé la nuit ?

— Comme la nuit. Elle s'est plainte et elle a encore parlé de livre et de lettre dans un livre.

— Moi, par hasard d'ailleurs, j'ai recueilli quelques renseignements sur elle. J'ai entendu un employé de chemin de fer parler d'elle. Elle est arrivée dans la soirée à Curel. Elle venait de Paris, et son billet était à destination de Saint-Dizier. Elle est cependant descendue à Curel, bien que, a-t-elle dit, elle n'y connût personne. Je vais téléphoner au commissariat de police de Saint-Dizier. Peut-être pourra-t-on y ajouter aux quelques renseignements que j'ai obtenus.

Mais l'entretien téléphonique qu'il eut, de son cabinet de consultation, avec le commissaire de police ne lui apprit rien... Jusqu'à présent, aucune déclaration n'avait été reçue qui permit d'identifier la jeune fille. Plus tard, peut-être...

Et, près du chevet, la lutte contre la mort continua. Pauvre lutte où, parfois, Jacques Blanchard se sentait désarmé jusqu'au désespoir. Sa mère et lui se partagèrent la nuit qui suivit la longue journée. Au matin, la fièvre s'était encore accrue, et Jacques eut peur.

— Tu espères encore, cependant ? lui demanda humblement Mme Blanchard.

— Le devoir est toujours d'espérer jusqu'au bout, d'espérer quand même.

Mais il doutait que la jeune fille pût atteindre, vivante, la fin de la journée qui commençait, grise, avec des rafales de neige contre la fenêtre.

Elle fut prise, vers le soir, en délirant, d'une crise de larmes affreuse qui la laissa pantelante, la poitrine secouée d'une oppression d'agonie. Mme Blanchard lui tenait les mains, les petites mains fines et si chaudes, et elle lui parlait, en sachant bien qu'elle ne serait pas entendue :

— Mon enfant, ne pleurez pas... Ne pleurez pas, ma petite fille...

Une nouvelle nuit, la troisième, entra dans la chambre. Et, pendant toute cette nuit-là, la jeune fille ne fut plus rien qu'une petite chose prostrée, écrasée, qui semblait, déjà, ne plus appartenir à la vie. Ni Mme Blanchard ni Jacques ne la quittèrent. Chaque minute qui venait pouvait être la dernière pour elle.

Le jour, naissant aux fentes des volets, dissipa un peu la grande angoisse. La nuit était finie, avec ses embûches d'ombre et ses pièges. Le jour, même froid et terni, faisait songer à une délivrance. Bientôt, un espoir vrai surgit. La fièvre avait enfin diminué et ne s'élevait plus qu'à quarante degrés. Certes, le péril était terrible encore, mais...

— Tu la sauveras, j'en suis sûre, dit Mme Blanchard, continuant la pensée de Jacques.

Oui, il la sauverait. Oui, il lui donnerait toutes ses forces, toute sa science. Oui, dans la mesure où un homme peut arrêter la mort, il défendrait cette inconnue, sa jeunesse, la grâce de son visage...

Mais, malgré l'espoir exalté qui avait jailli, les heures de la matinée furent dures et inquiètes. Une brève diversion les coupa. Le commissaire de police de Saint-Dizier téléphonait à Jacques et confirmait l'impossibilité où il se trouvait d'aider à l'identification de la jeune fille. Il avait pensé que la personne chez qui elle devait, sans doute, se rendre à Saint-Dizier lui signifierait une absence anormale. Mais sa prévision ne s'était pas réalisée, en sorte qu'il doutait de pouvoir jamais fournir une indication utile.

— Eh bien ! dit Mme Blanchard, nous serons seuls, toi et moi, à l'assister dans sa détresse.

Il approuva simplement, d'un signe de tête, mais, devant cette jeune fille dont il défendait la vie et qui avait voulu mourir, il se sentait étrangement troublé, ému. Pourtant, il ne songeait pas encore à s'interroger. Il lui suffisait de croire à de la pitié.

Dans la soirée, la fièvre descendit au-dessous de 40 degrés. Bien peu, certes, mais assez cependant pour que l'espoir grandît encore. Le pouls, bien que toujours rapide, ne battait plus qu'à la cadence de 120 à 125. Le souffle se faisait plus égal sur les lèvres.

— Je suis bien heureuse, tu sais, dit Mme Blanchard avec une sincérité maternelle. J'aurais eu trop de peine à la voir mourir.

Elle refusa d'abandonner sa garde, pendant la nuit — « Tu comprends,

mon petit, je veux être là, quand elle se réveillera » — et, tous les deux, l'un près de l'autre, ils restèrent près de cette inconnue qui, depuis trois jours seulement, était entrée dans leur vie et qu'ils n'oublieraient jamais. A l'aube, la fièvre ne dépassait pas 39 degrés.

— Maintenant, maman, elle est sauvée. Je te l'affirme, je te le jure.

— Il y a bien longtemps, mon petit, que je n'ai pas été heureuse comme je le suis.

— Moi aussi, répondit-il.

Une joie puissante le gagnait, telle que jamais encore il n'en avait connue de pareille, près de malades sauvés. Mais, pas plus qu'il ne s'était interrogé sur une émotion et sur un trouble, il ne s'interrogea sur une joie qui faisait en lui une lumière nouvelle.

— Elle va bientôt se réveiller, Jacques ?

— Elle devrait avoir repris connaissance...

Ils étaient contre le lit et ils regardaient le visage assoupi que la rougeur de la fièvre ne fardait plus et qui apparaissait si poignant et si pur dans sa lassitude ancienne et dans sa pâleur. Les paupières frissonnaient doucement. Les lèvres remuaient comme pour des paroles encore inexprimées. L'instant était grave, solennel, mais très doux. Chaque minute qui maintenant commençait n'était plus que celle du réveil, de la vie...

— Jacques, elle ouvre les yeux.

Les yeux bleus, qui se délivraient de l'ombre, demeurèrent un instant tournés vers la lampe de chevet, toute proche, comme vers une source d'inspiration, puis la jeune fille eut, autour d'elle, un lent regard vague qui passait sur les choses et qui s'arrêta sur le sourire de Mme Blanchard.

— Où suis-je, madame ?

La voix, dégagée du délire, était fraîche et claire.

— Vous êtes, mon enfant, chez des amis qui vous ont recueillie et que vous ne connaissez pas encore. Vous avez été très malade, mais, maintenant, vous êtes hors de tout danger. Nous n'avons pu prévenir personne de votre présence ici, car, bien que j'aie commis la grosse indiscretion de fouiller dans votre sac à main et même dans les poches de votre manteau, je n'ai rien découvert qui pût fournir une indication de nom ou d'adresse. Mais, à présent, nous préviendrons qui vous désignerez : vos parents...

— Je n'ai plus de parents, madame...

— Des amis...

— Je n'en ai pas.

La phrase, âpre et douloureuse, assombrit la voix.

— Ne nous oubliez pas, mon enfant, sourit encore Mme Blanchard.

— Pardonnez-moi, madame... dit la jeune fille avec une confusion d'une grâce presque enfantine. Je ne sais pas encore tout ce que je dois à votre pitié, mais je la lis dans vos yeux, dans votre sourire, et je vous en remercie de toute mon âme...

— Chut ! ne parlez pas trop, car vous êtes encore un peu souffrante... A défaut d'ami, n'est-il personne qui vous attende ?... Vous venez de Paris et vous alliez à Saint-Dizier...

— A Saint-Dizier ? répéta la jeune fille comme si elle cherchait un souvenir... A Saint-Dizier, moi ?... Ah ! oui, c'est vrai, c'est vrai...

— Quelqu'un vous y attend, sans doute, et s'étonne, s'inquiète peut-être de votre absence.

— Non, madame, non, personne ne m'y attend, et personne au monde ne s'inquiète de mon absence.

La voix s'exaltait, rejoignant les accents du délire. Jacques intervint, en souriant lui aussi, parce que le sourire est un apaisement.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	4	6	2	8	5	7	3	6	4	8	2	7	5	3	6
U	D	U	O	N	T	G	R	N	E	G	N	A	R	E	E
6	5	2	8	6	3	8	2	7	5	4	6	8	3	8	6
J	O	V	R	O	N	A	O	I	P	L	U	N	C	D	R
3	7	4	6	3	8	5	7	2	6	4	7	3	5	6	4
O	N	A	N	N	B	D	I	U	E	R	N	T	I	E	G
6	4	8	2	6	5	7	3	8	4	6	2	6	5	3	4
T	E	O	S	R	L	E	R	N	N	E	P	S	L	E	T
4	7	3	6	5	2	8	4	6	3	7	5	4	2	6	5
O	S	A	C	U	R	H	P	H	G	P	S	P	O	A	I
3	7	5	2	6	4	3	8	2	6	7	3	8	2	6	4
R	E	O	T	N	O	E	E	E	C	R	A	U	G	E	R
3	7	2	6	4	2	5	6	3	8	4	3	6	2	5	4
B	E	E	U	T	R	N	S	L	R	U	E	E	A	S	N

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

— C'est moi, mademoiselle, qui suis votre médecin, et vous me devez une obéissance absolue. J'interdis formellement toute fatigue de parole et même de pensée. Peut-être, maintenant que vous êtes sortie du grave danger qui vous a menacée et où vous rentrez dans le souvenir, y trouvez-vous de la tristesse, de la peine. Ecartez-les autant que vous le pourrez. Vous êtes à un âge où l'on peut tout espérer de la vie, où l'on ne doit pas la juger sur une épreuve et la repousser sur un malheur.

Il s'efforçait encore de lui sourire, mais, en parlant, il la revoyait allongée, en forme obscure, sur la berge de la rivière. Pourquoi avait-elle voulu mourir? Quel drame portait-elle dans le secret de sa vie? Quel malheur trop lourd pour ses épaules trop faibles?

Elle se tut; mais, dans le regard profond qu'elle levait sur lui, il lut une telle détresse, un désespoir si tragique, qu'il en fut bouleversé. Il l'avait protégée contre la mort. Quelle protection lui donnerait-il contre la vie? Question sans réponse, mais, dans le plus sincère de son cœur, il se sentait prêt à tous les efforts, à toutes les lutes. Mais il ne savait pas encore pourquoi il pensait aussi: ... à tous les sacrifices.

III — CONFESION

LES JOURS passèrent — une semaine — dont chacun apportait à la jeune fille une force nouvelle. Dans sa chambre, elle était maintenant une convalescente que Mme Blanchard ne quittait pas et vers qui Jacques revenait à tous ses moments de liberté. Elle avait dit un peu de sa vie, mais sans parler du drame qu'ils voyaient passer en ombre dans les songeries soudaines de son regard. Elle s'appelait Geneviève Tixier et elle habitait Paris où, longtemps, elle avait vécu avec sa mère... Sa mère... Elle l'évoquait avec une tendresse fervente...

— Nous logions dans un petit appartement d'une petite rue sans bruit de l'île Saint-Louis... Ma mère était maîtresse de piano et, pour embellir notre existence, pour que je puisse suivre des cours dans une pension, elle ne s'épargnait aucune peine... Souvent, elle revenait très lasse des leçons qu'elle avait données, des escaliers gravés, des froissements subis, mais jamais je ne l'ai entendue se plaindre... Depuis la mort de mon père, que j'ai à peine connu, elle ne vivait que pour moi, dont elle voulait faire une institutrice et pour qui elle rêvait une école de village, chaude en hiver et rafraîchie de grands arbres en été. Nous continuerions à y vivre ensemble, heureuses de ne pas nous quitter, d'être tout l'une pour l'autre, de... Elle est morte, il y a trois ans. Je venais d'avoir seize ans et je me suis trouvée toute seule, comme beaucoup d'autres sans doute, en face de la vie. J'ai essayé d'avoir du courage et j'en ai eu en pensant à maman. Je n'avais pas de métier, et ce que j'avais appris en pension était insuffisant à m'en donner un. Avec les quelques économies que maman avait réunies en se privant de tout, j'ai pu étudier la sténo et la dactylographie, obtenir un diplôme, attendre une place. Je l'ai obtenue, enfin, dans une grande maison de confection de la rue La Boétie, où je suis employée depuis deux ans.

Au bout d'une semaine, elle put enfin se lever. Jacques l'attendait à la porte du salon, avec Victorine, la vieille servante, qui servait depuis si longtemps qu'elle était comme une parente éloignée. Mogol lui-même, le grand égarneul aux longs poils noirs soyeux, était attentif. Geneviève sortit de la chambre appuyée au bras de Mme Blanchard. Elle avait encore une marche hésitante et faible, mais char-

mante dans son hésitation et dans sa faiblesse. Jacques s'avança vers elle, lui prit les mains, et ce fut lui qui la conduisit dans le salon, qui la fit asseoir dans le grand fauteuil que Victorine avait préparé près de la large fenêtre.

Le soleil d'hiver argentait les nuages et, dans les creux de neige, bleuis-sait les ombres.

— Etes-vous bien ainsi, Geneviève? s'informa Mme Blanchard.

— Ah! madame, répondit-elle d'une voix que l'émotion et peut-être des larmes éraillaient, jamais il ne me sera possible de vous remercier de votre bonté.

Souvent, pendant les jours qui suivirent, Jacques, rentrant à la maison, devait la revoir à sa place, bientôt familière, dans le salon, près de la fenêtre. Dès qu'il pouvait l'apercevoir du chemin creux, il cherchait à la voir, la voyait. Elle aussi le voyait et, de sa main levée près de son front, lui faisait un petit signe qu'il recueillait en pensant: Elle m'attend...

Les mots étaient simples, mais se prolongeaient dans le cœur, en vibrations insoupçonnées, en images à peine formées mais désirables. Elle l'attendait... Il y avait, entre elle et lui, son attente contre la fenêtre. Et, sans diriger sa pensée mais conduit par elle, il se disait que l'avenir serait très beau si, le soir, quand il reviendrait dans sa maison après la tâche de chaque jour, il pouvait, à cette fenêtre, entrevoir quelqu'un qui l'attendrait, quelqu'un qui aurait son front pur, ses yeux bleus...

Dans le salon, les soirées avaient toute la calme et prenante douceur des intimités heureuses. Geneviève s'asseyait entre Mme Blanchard et Jacques, qui lui parlait de ses visites de la journée, de ses craintes, de ses espérances, et qu'elle écoutait avec une petite ride attentive entre les sourcils. Quelquefois, Mme Blanchard la priait de se mettre au piano.

— Geneviève, jouez-nous encore cet air que vous avez joué hier; vous savez, cet air qui...

Elle jouait, un peu en élève, mais avec une harmonie que l'on devinait instinctive.

— Voilà, madame, mais je suis bien maladroite... Maman n'était pas du tout contente de moi.

Et ce fut un soir, en la regardant assise au piano, une main errante sur les touches, une main sur la partition ouverte, que Jacques se demanda, sans comprendre d'où les mots venaient et pourquoi ils surgissaient à cet instant: Si elle n'était plus là...

Si elle n'était plus là, la maison ne serait plus la même, la vie serait changée, quelque chose qui ressemblerait à une espérance confuse s'achèverait...

Justement, ce même soir-là, Geneviève dit à Mme Blanchard, timidement:

— Madame, voici près d'un mois que j'ai troublé votre vie. Je ne dois pas continuer à rester pour vous une charge.

— Une charge! s'exclama Mme Blanchard souriante. Est-ce bien une charge que vous avez dit? Oubliez-vous que, si nous sommes devenus vos amis dès que nous vous avons vue, notre amitié a grandi avec votre présence et qu'elle est tout à fait décidée à ne rien perdre de ses droits. D'ailleurs, mon enfant, vous n'êtes pas encore rétablie, et si j'avais la faiblesse — que je n'aurai point — de vous laisser nous quitter, le docteur Jacques Blanchard, votre médecin, s'y opposerait.

— Catégoriquement, dit Jacques avec un feint enjouement et la gorge serrée.

— Restez près de nous, mon enfant, reprit Mme Blanchard, restez-y sans

SACS DE THÉ "SALADA" Economiques

LES FILLES MODERNES ONT TOUJOURS
PARADOL
DANS LEUR SAC-A-MAIN

DR CHASE
Paradol
POUR MAL DE TÊTE
ET AUTRES DOULEURS

Voilà votre Affaire



A la toute dernière minute vous vous apercevez que vous avez oublié de faire un cadeau. Comment faire? Le temps est tellement avancé, et entreprendre une démarche dans ce tohu-bohu qui précède les fêtes ne vous sourit guère et cela est très compréhensible. Oui, vraiment, que faire? La chose est simple, bien simple: un abonnement à

La Revue POPULAIRE

que vous allez souscrire immédiatement à l'épouse, à la mère, à la fiancée ou à la sœur. C'est facile. En un rien de temps, on s'acquitte de l'affaire, ça ne coûte qu'un dollar et demi et la chose est réglée à la satisfaction de tous. Alors, pourquoi vous creuser la tête plus longtemps?...

Nom du destinataire

Adresse

Ville Prov.

Nom de l'expéditeur

Adresse

Ville Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

crainte. Plus tard, quand vous serez rétablie, vous ferez des projets. Pour l'instant, nous vous gardons.

Dans sa maternelle charité, elle pensait qu'une tâche de consolation lui restait à remplir et qu'entre Geneviève et elle tous les mots n'avaient pas encore été dits. Elle ne songeait pas à l'interroger, à pénétrer par une contrainte, même tendre, dans le secret d'un cœur, mais elle l'observait. Bien souvent, pendant des moments de longs silences lourds de mots retenus, elle surprenait son lointain regard fixe et hanté, ce regard qui ne voit rien des choses du dehors et semble ne s'éclairer, comme à une trouble lumière, que des visions intérieures. Une nuit, elle l'avait entendue pleurer dans sa chambre, petite âme qui se refusait à se plaindre, mais qui, un jour, elle en était sûre, se livrerait tout entière, dans un élan.

Et ce jour qu'elle attendait avec une âme prête à toutes les douceurs, ce jour arriva. Elle était assise, comme Geneviève, devant la grande baie, et toutes les deux regardaient Jacques s'éloigner dans le jardin. L'après-midi était clair avec un ciel bleu de printemps et des rehauts de soleil sur les branches noires des arbustes, dans les parterres. Mogol jouait à courir devant Jacques et à revenir vers lui, avec des jappements amicaux. Dans la maison, Victorine allait et venait, de son pas un peu traînant, ouvrait une porte, touchait un meuble...

Arrivé devant la barrière, Jacques se retourna vers la maison et fit un geste d'adieu vers la fenêtre. A voix basse, et comme s'il pouvait vraiment l'entendre, Mme Blanchard lui répondit: A bientôt, mon petit, à... mais elle n'acheva pas. Le visage entre ses doigts convulsés, Geneviève pleurait à courts sanglots qu'elle étouffait sous ses mains et qui secouaient ses épaules.

— Mon enfant, qu'y a-t-il ?

Mme Blanchard prit les mains qui cachaient le visage et tenta de les écarter. Mais elles résistaient, masquaient encore les larmes.

— C'est une maman qui vous parle, mon enfant... Une maman...

Les mains cédèrent et Mme Blanchard dégacha la pauvre figure ravagée, les lèvres mordues, le menton qui tremblait.

— Voyons, voyons... Qu'est-ce que c'est que ce grand chagrin ? Quelqu'un vous a fait du mal, mon enfant ?

— Ah ! madame, si vous saviez comme je suis malheureuse.

— Je le sais... Mais qui vous a fait du mal ?

— Je croyais avoir la force de ne jamais prononcer son nom, mais c'est la peine qui a été la plus forte.

— Ne le regrettez pas... Comment s'appelle-t-il ?

— Michel... Michel Sauvart.

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Depuis deux mois... murmura Geneviève.

Elle ne pleurait plus, mais les larmes restaient arrêtées sur son visage, dans ses yeux.

— Continuez, mon enfant. Je vous le répète, c'est une maman qui vous écoute et qui est certaine, profondément certaine, que vous n'avez rien à vous reprocher. Voulez-vous que je vous aide encore un peu ? Comment l'avez-vous connu ?

— Un soir, en sortant de mon travail. Sa voiture était arrêtée devant la maison où je suis employée. Comme je descendais du trottoir, il la mettait en marche. Je n'ai même pas été touchée, mais il est sorti de sa voiture pour s'excuser... Oui, c'est ainsi que je l'ai connu... Il se disait tout confus de ce qu'il appelait sa maladresse. Je lui ai répondu quelques mots seulement, mais je l'ai revu, le lendemain...

Il m'attendait... Les autres soirs, aussi, il m'a attendue et, moi, madame, moi...

— Allons... encouragea Mme Blanchard.

— Moi, poursuivit plus bas encore Geneviève, j'étais heureuse de le revoir. A la fin de la journée, les minutes étaient lentes et, en travaillant aux dernières lettres qui m'étaient confiées, je ne pensais qu'à lui... Serait-il devant la porte comme la veille ou bien se laisserait-il de revenir vers moi ?... J'étais une petite employée, et il était riche, élégant, très beau... Mais, la porte franchie, je l'apercevais... J'aurais dû le fuir, madame, mais j'aurais été trop malheureuse de ne plus le revoir, de ne plus l'entendre.

Elle laissa passer le temps d'un court silence pensif et reprit :

— Il me raccompagnait jusqu'à ma porte en imaginant gaiement des chemins compliqués, détournés, pour que nous restions plus longtemps ensemble... Jamais il ne prononçait une parole dont j'aurais pu m'offenser et, chaque jour, je prenais davantage confiance en lui, car tout en lui me semblait naturellement sincère et loyal : la voix, le regard, le geste. Un dimanche — je le connaissais alors depuis deux semaines — il décida que nous partirions, tous les deux, dans sa voiture, pour une grande promenade lointaine dont nous ne rentrerions que le soir et qui nous serait, pour plus tard, un beau souvenir de joie et de solitude. Et nous sommes partis, au hasard, disait-il, sans choisir les routes, disait-il encore. Il s'amusait à faire de la vitesse, pour voir si j'aurais peur, ou si, à côté de lui, je ne craignais aucun danger. Je n'en craignais aucun... Je ne voyais que lui, son profil souriant, son regard tranquille, ses mains gantées sur le volant... Nous avons déjeuné dans une auberge, « que le Destin nous désignait », s'était-il écrié en

la voyant apparaître à un tournant de route. Il choisit, dans un coin de la salle, la table qui serait la nôtre et qu'il fit garnir des fleurs que l'on put trouver. Il me demandait si j'étais heureuse... Il me servait et disait qu'il voudrait me servir ainsi toute ma vie... Le repas fini, nous sommes restés à table, tout seuls, dans la salle, et il y eut, entre lui et moi, un silence, un grand silence... Et Michel m'a dit qu'il m'aimait, qu'il m'avait aimée depuis le premier soir et que...

Geneviève s'interrompit, hésitante :

— Mais je dois vous lasser, madame. Tout ce que je vous dis est bien banal, sans doute, et peut-être ai-je tort de m'attarder.

— Non, mon enfant, non, parlez... Il vous disait qu'il vous avait aimée depuis le premier soir...

— Oui, et qu'il m'aimerait toujours... Je l'écoutais sans oser répondre, parce que j'avais peur de ma voix et parce que je n'étais pas sûre de ne pas pleurer de bonheur en lui répondant... Il me semblait aussi que, désormais, je ne vivrais plus que pour m'en souvenir... Michel me parlait très bas, en caressant mes mains sur la nappe... Il me promettait tout l'avenir et ne me demandait rien que de lui dire que je l'aimais... Mais était-ce assez dire ? A la vérité, je ne pouvais pas concevoir l'existence sans lui... La journée s'acheva comme un rêve. Jamais Michel n'avait été plus respectueux, et j'aurais douté de moi avant d'oser douter de lui... Le soir, quand je me suis retrouvée seule dans cet appartement que j'avais gardé après la mort de ma mère, j'étais comme éblouie par un miracle... Michel m'aimait. Je me répétais les mots, à voix haute, sans fin, pour le seul bonheur de les entendre encore. Je les répétais à un portrait de maman. J'embrassais une fleur que j'avais ramassée sur la table et qui était comme le témoin de la réalité.

Pas une minute, cette nuit-là, je n'ai dormi. Le sommeil m'eût paru une sorte d'abandon et j'aurais cru moins mériter d'être heureuse si j'avais pu, en m'endormant, accepter d'oublier mon bonheur pendant quelques heures.

Elle essuya ses larmes et, inclinant la tête vers la poitrine, se tut un long instant.

— Ensuite, mon enfant ! lui dit Mme Blanchard.

Elle parut se réveiller d'un songe, et balbutia :

— Pardonnez-moi, madame... La fin est proche, maintenant... Pendant quinze jours encore, j'ai vécu dans mon miracle de toutes les heures... Chaque jour, je revoyais Michel et chaque jour ajoutait quelque chose à mon bonheur... Permettez-moi de le répéter, madame, car cela est la simple vérité : j'aurais douté de moi avant de douter de lui. Aussi, lorsqu'il me demanda, un soir, de venir le lendemain chez lui, pour que, me disait-il, quand je penserais à lui, je puisse mieux le voir dans le cadre ordinaire de sa vie, n'ai-je pas hésité. Le lendemain, à l'heure qu'il m'avait dite, j'ai sonné à sa porte... Je le connaissais depuis un mois exactement, retenez bien ceci, madame, je vous en supplie... Un mois, exactement.

Un sanglot érailla sa voix. Elle ajouta :

— Il était seul. Il me reçut dans son studio, où il avait préparé un goûter. J'étais depuis quelques minutes seulement avec lui, quand un visiteur s'annonça. Michel l'a fait entrer dans une pièce voisine du studio et leur entretien s'est prolongé... A portée de main, sur une table, il y avait des livres rangés entre des serre-livres. J'en ai pris un, sans choisir, et il s'est ouvert de lui-même sur une lettre écrite par Michel... J'allais l'écarter, lorsque j'ai aperçu mon nom, à la première ligne. Par curiosité amusée, j'ai commencé de lire... Ah ! madame !

Elle eut comme une plainte de blessée, puis sa voix s'enflévia.

— La lettre était datée du jour même et la première phrase, où j'avais lu mon nom, indiquait assez que Michel venait de l'achever quand je suis arrivée. Cette première phrase, dont le ton m'étonna, je puis la citer mot pour mot : « Dans un instant, la blonde Geneviève sonnera timidement à ma porte et je l'accueillerai en homme du monde en lui baisant le poignet, au-dessus du gant... » Quatre pages de lettre, madame, quatre pages que Michel destinait à un ami qu'il appelait d'un diminutif familier, et à qui il annonçait... J'ai honte de poursuivre... Phrase après phrase, la lettre m'apprenait une vérité qui me tuait... Michel m'avait menti, menti depuis la première heure, menti par jeu, par... Il faut me pardonner, madame, si je parais ainsi reculer devant les paroles, si je n'achève pas ma pensée... Ce que j'ai à vous dire est si misérable, si bas... Voici... Michel et cet ami à qui il écrivait m'avaient aperçue, un soir, sortant de mon travail, et Michel avait parié — oui, madame, c'est cela : un pari, un jeu — qu'il ferait de moi sa protégée, un mois, jour pour jour, après qu'il m'aurait abordée. L'autre a tenu le pari, avec je ne sais quel enjeu que la lettre ne précisait pas...

— Pauvre petite fille ! dit Mme Blanchard dans un murmure, comme vous avez dû souffrir.

— Plus que je ne saurais le dire, madame. Véritablement, je voyais tout mourir en moi... Rien de ce que j'avais cru, rien de ce que j'avais espéré ne subsistait plus... Dans sa lettre, Michel se vantait de toutes ses habiletés. J'étais, paraît-il, de celles que l'on doit rassurer et endormir par le respect. Alors, il avait joué le jeu du respect, de l'amour timide, des aveux inquiets... Ce sont ses expressions

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Puisque je prends tous mes repas seul, j'aurais tout aussi bien pu rester célibataire !

mêmes, madame, que je répète... Il tirait orgueil d'avoir tout réglé comme un scénario, tout, depuis la mise en marche de sa voiture, tandis que je quittais le trottoir, jusqu'aux routes qu'il suivrait par hasard le jour où nous sommes sortis de Paris, jusqu'aux paroles qu'il prononcerait pour m'amener chez lui à la date même qu'il avait prévue en pariant... Il écrivait à son ami, à son complice, pour lui annoncer qu'il était au point de gagner son pari, que j'allais venir chez lui et que je ne pourrais pas lui résister... D'ailleurs, quand je serais repartie, il ajouterait à la lettre un post-scriptum sans équivoque...

— Ma pauvre petite fille!... redit Mme Blanchard.

— Voilà la fin de mon roman, madame, de mon grand mois d'émerveillement et de miracle... Ne me demandez pas comment je suis partie de chez lui pendant qu'il continuait de causer avec son visiteur, comment je me suis retrouvée dans la rue Pasquier où il habite... Je ne pourrais pas vous répondre... A partir de ce moment où je me suis échappée de chez lui, je ne parviens pas à retrouver toutes mes pensées ni tous mes actes... Je sais que je ne suis pas rentrée chez moi, que j'ai rôdé à l'aventure, toute une nuit, comme une vagabonde, et que, au matin, je suis arrivée à la gare de l'Est... J'ai songé à fuir, à me délivrer de lui et de moi par l'évasion... Peu importe où j'irais, pourvu que je m'éloigne de lui... Sur une affiche portant des horaires de train, j'ai lu un nom, Saint-Dizier... Je n'en ai pas cherché d'autre... A quoi bon? Je me suis rencognée dans un compartiment vide et je me cachais comme si j'étais une coupable... Je ne pleurais pas, je n'aurais même pas pu pleurer... J'étais comme folle... La journée a passé, la nuit est venue... Depuis la veille, je n'avais pas mangé une bouchée de pain ni bu une gorgée d'eau... Dans la nuit, j'ai aperçu tout à coup un reflet de rivière que le train traversait, et c'est alors que la volonté m'a prise de mourir, une volonté à laquelle je me suis abandonnée sans résistance, avec bonheur, et qui m'a conduite comme une hallucinée, comme une démente. Quelques secondes après que j'eus entrevu cette rivière, le train s'est arrêté dans une gare. Je l'ai quitté, attirée, appelée par cette eau que j'avais aperçue et que je n'aurais pas pu séparer de ma volonté de mourir. Je me souviens qu'un employé m'a offert de me reposer dans la salle d'attente. Mais je n'avais pas besoin de ce repos, moi qui en poursuivais un autre... Je suis partie dans la neige, dans la nuit, guettant des bruits d'eau, cherchant un reflet, trébuchant, tombant, me relevant. Un moment, je me suis assise devant la barrière du jardin et je me souviens aussi qu'en regardant votre fenêtre éclairée j'ai songé à des maisons heureuses qui ne seraient jamais les miennes. Enfin, j'ai retrouvé la rivière et, si je ne suis pas morte, c'est que la force m'a manqué de faire les derniers pas...

Mme Blanchard attira contre elle la jeune fille, l'embrassa, et, la caressant aux cheveux:

— La vie a été injuste pour vous, dit-elle, mais vous avez le droit d'espérer des revanches.

— Je n'en espère aucune, répondit Geneviève sans cri, sans violence, mais avec cette intonation morne et glacée qui est la voix même du désespoir.

— Souvenez-vous des paroles de mon fils... Vous êtes trop jeune pour juger la vie sur une épreuve, sur un malheur... Il faut croire en elle.

— J'ai cru en elle de toute mon âme, dit la jeune fille... Maintenant, je ne puis plus.

Elle posa la tête sur l'épaule de Mme Blanchard et, comme une petite fille

câlinée, appuya la main sur la main qui caressait ses cheveux. La fine lumière du soleil cernait sa joue d'un trait délicat et fondu, touchait d'un rayon la source bleue de ses yeux. Un grand silence commença...

— Voilà, Jacques, sa confession tout entière. Elle ne m'a pas demandé le secret, mais j'ai préféré attendre que nous soyons seuls, ce soir, pour te la redire.

Mme Blanchard regarda son fils assis devant la cheminée du salon. Il l'avait écoutée sans l'interrompre, les mains entre les genoux, la tête avancée vers les flammes. Mais, pendant qu'elle parlait, il découvrait enfin son cœur... La souffrance le lui révélait tout à coup... Geneviève... Par quel aveuglement n'avait-il pas compris encore quelle place elle avait prise dans sa vie? Comment avait-il pu si longtemps s'ignorer lui-même? Mais, à présent, il savait, il comprenait... Geneviève... Doux nom, clair visage, petite présence, cher amour adoré...

— A cette confession, continua Mme Blanchard, je n'ai répondu que par des mots que je savais sans portée... Seul, peut-être, celui qui a fait le malheur pourrait-il le réparer...

Jacques ne répondit pas... Geneviève... Sans doute l'avait-il aimée dès le premier regard, dès la première anxiété, parce qu'elle était celle que, sans la connaître encore, il avait toujours attendue pour qu'elle devînt à son foyer l'égal de sa mère. Et chaque jour de sa présence, après qu'elle eût été sauvée, était devenu une image de ce bonheur qu'elle seule pouvait donner...

Mme Blanchard dit encore:

— Mais celui qui a fait le mal est un lâche...

Oui, elle seule pouvait donner ce bonheur qu'apporte à un foyer cette présence d'une femme aimée. Et voici qu'en même temps que son amour il apprenait qu'un autre homme...

— C'est un lâche, oui, dit-il. En elle, il pouvait trouver tout ce qu'un homme peut espérer de plus grand et de plus beau: un amour sincère, un cœur fidèle et pur, une grâce de tous les instants, et il lui a plu d'en rire, d'en jouer... Oui, c'est un lâche, mais elle l'aime, elle l'aime...

La sourde violence de sa voix dénonçait son cœur plus qu'un aveu.

— Jacques, est-ce possible?... s'écria Mme Blanchard.

Il comprit tout le sens de la question et répondit d'un signe de tête qui affirmait.

— Tu aimes Geneviève?

— Oui, dit-il. Je l'aime comme je n'aurais pas cru possible d'aimer. Je l'aime — ne sois pas jalouse, maman — comme je t'aime. Jamais plus je ne pourrai vous séparer l'une de l'autre.

— Comme j'ai dû te faire souffrir en parlant!...

— Ce n'est pas à ma souffrance qu'il faut penser, répliqua-t-il après un court silence, mais à la sienne. Plus j'aime Geneviève et plus je ne dois songer qu'à elle...

— Que vas-tu faire?

— Le sais-je?... Elle aime cet homme, ce... comment as-tu dit?... ce Michel Sauvant. Elle l'aime jusqu'à avoir voulu mourir. Voilà ce qu'il ne nous faut pas oublier, voilà ce qui doit nous guider. Comme toi, je tiens cet homme pour un lâche, mais peut-être que...

Il s'interrompit comme s'il cherchait sa pensée ou reculait devant elle, puis il acheva:

— ... Mais peut-être que la lâcheté qu'il a montrée n'est qu'une misérable vantardise de jeunesse. Peut-être en a-t-il maintenant le regret. Peut-être, s'il savait tout le mal qu'il a fait, en aurait-il le remords...

Il se leva brusquement, et Mme Blanchard lui demanda:

— Où vas-tu?

— Lui écrire... Lui écrire, tout de suite, par peur d'être lâche, moi aussi. Avec sa mère, il sortit du salon et, dans son cabinet de consultation, vint s'asseoir à sa table de travail, sous sa lampe dont l'abat-jour opaque rabattait la lumière blanche sur le sous-main. Debout près de lui, Mme Blanchard suivait ses gestes vers le bloc de papier à en-tête, vers l'encrier...

— Si je me souviens bien, dit-il, il habite rue Pasquier... L'annuaire du téléphone complètera certainement son adresse...

Puis il écrivit, sans une pause:

« Monsieur,

« Mademoiselle Geneviève Tixier est chez ma mère et chez moi. Une lettre, que vous aviez placée dans un livre et que vous avez dû retrouver hors de ce livre, vous a, sans aucun doute, averti qu'elle avait appris, et par vous-même, le projet que vous avez conçu contre elle. Mais ce que vous ignorez encore et ce que je dois vous dire, ce sont les conséquences de vos actes. Mademoiselle Geneviève Tixier a voulu se tuer et elle n'a été sauvée de la mort que par un miracle véritable. Si elle était morte, monsieur, ce serait vous qui l'auriez tuée.

« Je vous écris sans qu'elle m'y ait autorisé. Si elle connaissait cette lettre, elle l'arrêterait, car sa souffrance refuserait un abaissement. Mais, moi qui l'ai trouvée mourante sur la berge d'une rivière, j'ai voulu que vous sachiez le mal que vous avez fait, que vous continuez à faire, et que, le sachant, vous ayez à choisir votre voie.

« Je vous le dis, monsieur, aucune hésitation ne serait possible à un honnête homme. Il voudrait effacer l'injuste malheur dont il est responsable, et dont il n'ignorerait plus, désormais, la mortelle grandeur.

« Recevez, monsieur... »

Il signa et tendit la lettre à sa mère.

— Lis, veux-tu...

— J'ai lu, pendant que tu écrivais, dit-elle... Tu méritais d'être heureux, mon cher petit.

— Elle le méritait plus encore, répondit-il simplement.

IV — MICHEL SAUVANT

DEUX JOURS plus tard, Michel Sauvant arriva. De la fenêtre du salon, Geneviève l'aperçut la première au moment où il franchissait la porte de la barrière.

Ni Mme Blanchard ni Jacques ne purent discerner s'il y avait dans son faible cri de la joie ou de la crainte.

— Comment a-t-il pu me retrouver?

— C'est moi qui lui ai écrit, avoua Jacques.

Immuable, elle regardait Michel Sauvant s'avancer vers la maison. Son pardessus de voyage gris à ceinture accusait sa jeune et élégante souplesse. Le chapeau de feutre clair rabattu sur les yeux couvrait le visage d'une ombre légère, transparente. A pas rapides, il traversait le jardin.

Jacques vint au-devant de lui, à l'entrée de la maison. Il voulait le connaître, le juger, pénétrer ses intentions avant qu'il ne parlât à Geneviève.

— Monsieur Blanchard? s'informa Michel Sauvant du bas du perron.

La voix était chaude, nuancée, courtoise.

— Je suis Michel Sauvant. Permettez-moi de solliciter de vous quelques minutes d'entretien.

— Entrez, monsieur, répondit Jacques.

Il le précéda dans le cabinet de consultation dont il referma la porte et, pendant le court silence qui précéda les premières paroles, l'observa... Michel Sauvant se découvrait, se déganait, posait sur la table de travail son chapeau et ses gants réunis. D'un re-

Une réclame au sujet de Tampax

Franchement, nous voulons faire valoir les avantages de cette forme de protection hygiénique



Vous êtes peut-être satisfaite de votre méthode actuelle de protection hygiénique — nous parlons de la bande extérieure, genre tampon, retenue au

moyen d'une ceinture et employée avec un désodorisant. Mais nous vous demandons de constater combien Tampax est différent. Tampax supprime ceintures, épingles et tampons... saillies et renflements révélateurs. Il peut être porté pendant le bain... n'engendre pas d'odeurs. Ces avantages relèvent du fait que Tampax est porté intérieurement. Mis au point par un médecin, Tampax est fait de pur coton hydrophile comprimé dans un mince tube-applicateur facile d'emploi. Vos mains ne touchent jamais le Tampax même. Tampax est facile à changer et à jeter. En vente dans les pharmacies et comptoirs de produits sanitaires. La provision d'un mois (en moyenne) se glisse dans votre sac à main. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont. 46-4F

Vous pouvez jouer le piano dans une semaine

Par la plus facile et la plus courte méthode au monde, qui vous donne tous les secrets de cet instrument, afin de le jouer correctement en une semaine. Ecrivez à

CANADIAN DISTRIBUTOR
C.P. 194 Amqui, P.Q.

AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Besette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants:

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18



Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltee.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

gard habitué à scruter, Jacques nota surtout dans le visage étrangement beau et très jeune la caresse veloutée des yeux bruns, la tendresse séduisante des lèvres strictement rasées... De quelle puissance cette tendresse de la bouche, cette caresse des yeux pouvaient doter le mensonge... Les cheveux noirs, ondes et brillants, relevaient la blancheur polie du front.

— Je vous écoute, monsieur.

— Je ne songe pas, monsieur, dit Michel Sauvart d'un ton très sobre, à vous reprocher la sévérité de la lettre que vous m'avez écrite. Je reconnais, au contraire, l'avoir méritée tout entière. Vous m'avez montré le mal que j'avais fait et que j'ignorais, vous m'avez révélé la mortelle grandeur, selon l'expression même dont vous vous êtes servi, et, ainsi, vous m'avez tracé mon devoir. Je suis prêt à le remplir.

Jacques continuait à l'observer, à chercher dans le visage ou dans la voix un signe ou une intonation qui trahiraient le mensonge. Cet homme avait déjà menti et savait mentir... Est-ce qu'il mentait encore ? Est-ce qu'il était sincère ?

— Je suis venu sans perdre un instant, poursuivit Michel Sauvart, parce que j'aime Geneviève malgré les fautes que j'ai commises contre elle et que je porte son malheur comme un crime véritable... Peut-être, monsieur, doutez-vous de moi. Par mon attitude passée, j'ai mérité tous les soupçons et ne m'offenserai d'aucun. Pourtant, je vous supplie de me croire. Je ne vous dis que la vérité avec des mots peut-être insuffisants ou maladroits, mais profondément sincères... Epargnez-moi la honte de m'accuser davantage, m'accuser jusqu'à son pardon. Permettez-moi, monsieur, de la revoir, de lui parler...

— Je n'ai pas le droit de vous en empêcher, répondit Jacques dont la voix prit, par degrés, une gravité solennelle. Mais, avant de l'appeler, je vous demande de regarder encore en vous-même, de vous interroger. Etes-vous sûr de vous ?

— Oui, monsieur.

— Tout, en vous, est-il pleinement sincère ?

— Oui, monsieur.

— Etes-vous résolu à donner à Geneviève tout le bonheur qu'elle mérite ?

— Oui, monsieur, affirma pour la troisième fois Michel Sauvart.

Du seuil du cabinet de travail, Jacques appela Geneviève d'un geste, d'un sourire d'ami. Elle vint, sans qu'il pût lire sa pensée dans ses traits et dans son regard. Elle s'arrêta près de lui.

Quelques pas la séparaient de Michel Sauvart. Il s'approcha d'elle, qui n'eut pas un geste, et, la regardant avec un tendre respect, lui dit :

— Je viens à vous, Geneviève, avec la conscience de mes fautes, avec la volonté de vous les faire oublier. Je ne m'accorde aucune excuse et, cependant, c'est votre pardon que je veux attendre... Il faut que je vous parle, que je vous dise tout ce que j'ai dans le cœur de remords, de... Si vous le voulez, nous irons tous les deux dans le jardin ou sur la route. Vous me laisserez vous parler, me défendre un peu en m'accusant beaucoup... Voulez-vous ?

Elle approuva en silence, d'une brève inclination de tête, s'éloigna, revint presque aussitôt. Elle avait revêtu son manteau sombre et s'était coiffée de son béret brun.

— Venez, pria Michel Sauvart qui avait ramassé son chapeau et ses gants sur la table. Venez...

Ils sortirent de la maison et descendirent dans le jardin. Après quelques pas sans paroles, il lui dit, d'une voix qui caressait :

— Merci, Geneviève, merci, chérie, d'avoir accepté de me suivre, de me permettre de vous parler dans une so-

litude que nous aurons choisie... Je vous aime, vous savez... Vous avez été malheureuse, mais je l'ai été aussi. Lorsque j'ai retrouvé ma lettre, ma misérable, mon infâme lettre, hors du livre où je l'avais placée, lorsque j'ai compris que vous l'aviez lue, j'ai souffert parce que j'ai senti que je pouvais vous perdre... J'ai voulu vous retrouver, je vous ai cherchée chez vous, au lieu où vous travailliez, cherchée pendant des jours entiers sans que personne puisse me dire ce que vous étiez devenue... J'aurais risqué ma vie pour vous rejoindre, mais votre trace était perdue... Chérie, petite chérie, j'ai été un misérable en écrivant ma lettre, mais je n'ai qu'elle à me reprocher... Quand j'ai fait mon absurde pari, je ne vous connaissais pas et, lorsque je vous ai connue, je vous ai aimée... Tout ce que je vous ai dit de mon amour pour vous était vrai... Dans ma lettre, je me suis complu, par basse gloriole, à tout défigurer... J'ai mis un ignoble point d'honneur à proclamer que j'avais gagné mon pari et que je l'avais gagné de haute ruse, en préméditant actions et paroles... Mais, ma chérie, c'est ma lettre qui mentait, elle seule, elle seule...

Il ouvrit devant elle la porte de la barrière, puis ils marchèrent vers la route, dans le chemin creux. Il ajouta, avec la même caresse chantante dans la voix et en se penchant vers elle :

— Voilà ce que vous devez croire, ce qu'il faut que vous croyiez, ce que je veux que vous croyiez... Lorsque j'ai su, enfin, où vous étiez, par une lettre du docteur Blanchard, j'ai connu le plus grand bonheur que j'aie jamais éprouvé... Vous étiez retrouvée, le lien qui s'était rompu entre nous pouvait être renoué, je pouvais vous revoir et vous délivrer d'une peine et m'en délivrer moi-même... Je suis parti de Paris, ce matin, avec ma voiture, et je ne sais pas comment je serais arrivé sans accident, s'il n'y avait pas des grâces d'état pour les amoureux... Vous êtes là, maintenant, près de moi, vous m'écoutez, vous me cro-

yez... Je ne vous quitte plus... Nous rentrerons ensemble à Paris... Cette nuit, vous serez chez vous, de nouveau, et, dès demain, nous ferons des projets, nous deux, des projets de bonheur... Ou, plutôt, c'est vous qui les dicterez ; je les approuve tous... Ma voiture est là, au bout de ce chemin, sur la route... Elle nous attend... Souvenez-vous de notre grande promenade d'amoureux, à l'aventure... Vous vous assiez près de moi... Si vous êtes lasse et si vos yeux se ferment, vous mettez votre tête sur mon épaule... En arrivant à Paris, ou même de la première ville que nous rencontrerons, vous écrirez ou vous téléphonerez au docteur Blanchard. Vous lui direz : Je suis heureuse, je me dois à mon bonheur... Mais pourquoi ne répondez-vous pas, chérie ?

Le front contre une vitre, dans le cabinet de travail, Jacques les regardait s'éloigner. Il eut, soudain, conscience de la présence de sa mère à son côté. Il ne l'avait pas entendue s'approcher.

— Tu es là, maman ? Depuis longtemps ?

— Depuis que tu es resté seul.

— Vois... Elle est habillée comme elle l'était le soir où elle est entrée ici, comme elle le serait pour un départ.

La fin de l'après-midi était proche. Le ciel s'éteignait sous des brumes. Dans le chemin creux, Michel Sauvart et Geneviève disparurent.

— Je ne la vois plus, dit Jacques ; elle est bien seule avec lui, maintenant. Elle ne reviendra plus. Il ne la laissera plus revenir, il l'emmènera.

— Puisqu'elle l'aimait, murmura Mme Blanchard, elle était déjà comme absente de nous.

— Oui, répondit-il tout bas, mais elle était présente quand même. Quelle chose trouble que le cœur d'un homme !... Rien ne me coûterait pour qu'elle soit heureuse, aucun sacrifice, et, cependant, après que ma lettre à Michel Sauvart fut partie, il m'est arrivé de penser : S'il ne venait pas, elle resterait près de nous, et le temps passerait sur

sa peine et, un jour, elle verrait que je suis près d'elle... Oui, j'ai pensé cela, en me le reprochant, mais sans pouvoir me défendre de le penser. Il est venu. Elle est avec lui. Elle ne reviendra pas...

— Le crois-tu sincère ?

— Il paraissait l'être. Et elle, que disais-elle, avant que je ne l'appelle ?

— Rien.

— Ecoute... fit-il brusquement.

Ils se turent et entendirent, sur la route, un bruit de voiture mise en marche.

— Elle est partie, dit-il.

V — DEUX HOMMES

LONGTEMPS encore, pourtant, il regarda vers le chemin, vers l'endroit où elle réapparaitrait, si elle revenait. Des brumes s'amassaient au ras du sol et, déjà, éloignaient la barrière du jardin. Entre des nappes de neige, la terre mouillée reflétait en grisaille, comme un miroir embué, les dernières lumières du ciel.

Jacques s'écarta de la fenêtre et marcha dans la pièce où se glissait le crépuscule. Il s'assit à sa table de travail, ouvrit un livre dont la pénombre grandissante effaçait les lettres, le rejeta, se leva, s'assit encore. Mme Blanchard était demeurée contre la fenêtre où sa silhouette noire commençait de s'estomper, tournée vers le jardin, vers la barrière.

— Tu ne la vois pas ? demanda-t-il humblement, pour briser le silence.

— Non.

— Nous ne la verrons plus.

Il revint à la fenêtre, vers la dernière trouée de jour et, de nouveau, écrasa son front contre la vitre. Le verre était glacé, mais le froid apaisa un peu la chaleur de fièvre qu'il sentait battre à ses tempes. Des minutes s'écoulèrent sans une parole, sans un geste. Dans la maison, l'horloge annonça une demie...

— Je ne puis plus attendre ainsi dans l'immobilité, dans l'inaction, s'écria Jacques tout à coup... Je vais... je ne sais pas où je vais... sur la route... n'importe où...

Il courait presque en coupant au travers du jardin, en longeant le chemin creux... Il passait par où Geneviève était passée, là où elle pouvait demeurer encore présente par une trace de soulier...

Tout de suite, quand il parvint à la route, il aperçut, sur la neige, la double raie profonde qu'avaient creusées des roues... C'était là que la voiture, dont il avait entendu le départ, était arrêtée, attendait. Par où était-elle partie ? A gauche, la roue s'enfonçait, rectiligne et vide. Sur la droite, à deux cents ou trois cents mètres du chemin creux, elle tournait, se cachait... Il irait jusque-là, jusqu'à cette courbe. Il irait sans but, sans raison, seulement parce que Geneviève était peut-être passée par là. Et puis... Il ne savait pas, il ne savait plus rien...

Il marchait à grands pas pressés, comme si, vraiment, un but l'appelait, comme si, vraiment, il portait en lui une espérance réelle. La route était coupée d'un vent froid qui se mouillait sur la rivière proche. L'eau bruissait dans le pré marbré de neige.

Il atteignit, enfin, le tournant de la route et...

Et, à moins de cinquante mètres de lui, contre un boqueteau d'arbres maigres, il vit une automobile arrêtée, avec une portière grande ouverte. Devant cette portière, il reconnut Geneviève et Michel Sauvart, Geneviève, que Michel tenait aux poignets et qui résistait, se débattait...

Il s'élança et, en courant, il criait :

— C'est moi, Geneviève, c'est moi !

Dans la brume obscurcie, il discernait le visage d'espérance que la jeune fille tendait vers lui, les traits dur-

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

*O belle auditrice inconnue,
Vous qui m'écoutez sans me voir,
Pardonnez si je m'insinue
Dans votre chez-vous certains soirs...*

Voilà comment ce chanteur populaire débute ses émissions radiophoniques. Il est encore célibataire et continue toujours à chanter "O belle auditrice inconnue..."

Il est né à Montréal et fit ses études au collège Ste-Marie. Il termina ses études à Paris, au collège de Passy. Il étudia le chant à Paris avec le célèbre maître italien Meini et le piano avec Malézieux du Conservatoire de la Ville-Lumière. La basilique du Sacré-Cœur de Montmartre l'entendit à l'âge de 17 ans. De retour au pays, il étudia avec Joseph Saucier et Mlle Alice Raymond. Ses programmes : "Refrains en vogue" avec Lucien Thériault, "Sur les Boulevards", "Mélodies Masquées", "Refrains d'Hier et d'Aujourd'hui" et le reste. Il est "bien placé" pour prendre connaissance des plus nouvelles créations parisiennes. Il enregistra de nombreux disques dont "Y'a des jours où toutes les femmes sont jolies", "Quand on déjeune à deux". Qui est ce populaire chanteur de nos ondes locales ? Voir page 28 de ce numéro du SAMEDI pour la réponse.



cis de l'homme. Près de la voiture, la lutte piétinante cessa. Jacques arrivait devant Michel Sauvaut.

— Défendez-moi... pria Geneviève.
— Ne craignez plus rien, rassura-t-il.

Elle se réfugia contre lui, puis, haletante, expliqua :

— Depuis longtemps je serais revenue près de votre mère et de vous s'il ne m'en avait pas empêchée, si... Je lui ai dit que je le méprisais, que plus jamais je ne voulais le voir... Qu'il s'en aille, qu'il parte!

— Vous avez entendu ? dit Jacques, dents serrées, à Michel Sauvaut blême de colère.

L'autre répondit d'un ricanement. Un sourire de haine tiraillait sa lèvre. Jacques précisa sa menace :

— On vous a dit de partir. Vous allez obéir, et tout de suite.

Il vit le poing fermé de Sauvaut remonter sournoisement jusqu'à la poitrine pour un mauvais coup de traîtrise. Mais il le saisit et l'immobilisa dans une étreinte d'étouffement.

— Ne vous donnez pas le ridicule d'une violence qui tournerait contre vous. Partez, puisque vous en avez reçu l'ordre, sinon...

Michel Sauvaut fit, pour dégager son poing, un effort inutile. La colère et la haine le défiguraient. Il voulut plastronner et, à voix vulgaire, méconnaissable, lança son sarcasme :

— Que je parte pendant que vous restez, pas vrai?... On les connaît, docteur Blanchard, les défenseurs des jolies filles... Une agréable consolation à donner, une succession à prendre... C'est ça, hein? C'est ça, qui... Lâchez-moi, voulez-vous me lâcher?

Jacques le tenait par les revers du pardessus, près du cou, et le poussait vers la voiture. Impuissant à résister, Michel Sauvaut titubait, comme ivre. Par la portière ouverte, Jacques le jeta sur le siège, contre le volant.

— Pour la dernière fois, je vous ordonne de partir.

Vaincu, Sauvaut se tut et se coula sous le volant.

Jacques et Geneviève l'écoutèrent s'éloigner, se perdre dans le silence lointain. Le crépuscule était devenu de la nuit, et l'ombre qui les entourait les cachait presque l'un à l'autre. Continuant sa pensée, Geneviève murmura :

— Je n'avais accepté de le suivre, ainsi qu'il me l'avait demandé devant vous, que pour lui dire jusqu'à quel point je le méprisais. Dès que je l'ai aperçu entrant dans le jardin, j'ai été sûre qu'il venait préparer un piège nouveau contre moi... Quand nous sommes sortis de votre maison, il s'est mis à parler, à parler avec une faconde d'illusionniste, et plus il parlait, plus j'étais certaine d'un piège tendu. Il ne pouvait plus me tromper. Une première fois, j'avais cru au mensonge de sa voix et j'avais voulu en mourir... J'étais sauvée de lui... J'étais forte, je le connaissais, et je comprenais que j'avais cessé de l'aimer.

A pas lents et songeurs, elle et Jacques revenaient vers la maison. Elle ajouta, avec son même murmure qui donnait à ses mots une douceur voilée, secrète :

— Sans doute, faut-il laisser beaucoup de temps à un cœur pour qu'il apprenne à se connaître. Après la lecture de la lettre cachée dans le livre, j'ai connu le plus grand désespoir qu'une femme puisse ressentir, un désespoir au delà duquel je crois qu'il n'y a que la folie ou la mort. Mais, dans un tel désespoir, dans une telle fin de tout l'être, il est possible de ne pas voir très clair d'abord. Tant de douleurs s'y mêlent, s'y confondent... Mais, quand j'ai revu Michel Sauvaut, j'ai su qu'il ne m'était plus rien... Je ne gardais plus en moi, pour ma souffrance, que le souvenir d'avoir été trahie, que ma misère de ne plus oser

croire ni espérer. Et cela suffit, je vous le jure, à faire du malheur, des larmes...

Ils approchaient du point où, autrefois, elle avait traversé la route, pour aller vers la rivière. Elle ajouta :

— Lorsque je lui ai dit que je le méprisais et que je le revoyais pour la dernière fois, il a continué à jouer sa comédie. Nous étions devant sa voiture, près d'ici. Par surprise, il m'y a fait entrer et a pris de la vitesse. Il me tenait par le bras, mais je me suis libérée et jetée sur la route. Il m'a rejointe et, à ce moment, a levé le masque. Parce qu'il croyait que je lui mentais et que je l'aimais encore, il a essayé de me faire du mal... Avec une colère méchante, il a crié qu'il en avait assez de me prier et que je le suivrais de force... Il avait perdu tout contrôle de lui-même et la vérité lui échappait... Il n'était revenu que pour continuer son jeu ancien, un jeu rendu plus difficile par tout ce que la lettre m'avait appris et qui, par sa difficulté même, valait d'être joué. Ne sachant pas si vous ne l'empêcheriez pas d'arriver jusqu'à moi, il avait commencé par vous mentir à vous, par vous promettre tout ce que vous réclamiez de lui... Ah! l'abominable rire avec lequel il parodiait vos paroles, votre sincérité... J'ai lutté contre lui qui, peu à peu, me ramenait vers la voiture et, ainsi, j'ai gagné du temps... Par une prescience confiante, j'étais certaine que vous viendriez, que vous me défendriez... Enfin, je vous ai vu et j'ai entendu votre voix.

Ils étaient arrivés à l'entrée du chemin creux noirci de nuit. Elle eut, vers la rivière, un regard vite détourné. Encore quelques pas et la maison apparaîtrait avec la grande fenêtre éclairée. Et Jacques songeait à des paroles qui engageraient sa vie...

— Geneviève, dit-il avec toute la ferveur de son amour, ayez confiance en moi et laissez-moi vous guider... C'est vers la confiance et vers l'espérance que je voudrais vous conduire... Vous avez dit que vous ne pourriez plus croire ni espérer, mais ce sont là des mots qu'il ne faut plus redire... Croyez, Geneviève, espérez, donnez votre confiance à l'avenir, à l'honnête homme sincère qui voudra votre bonheur avant le sien... Ne répondez pas encore et, même, ne répondez rien quand je vous aurai parlé... C'est dans votre silen-

ce seul que je dois entrevoir votre acquiescement, mon espérance à moi... Oui, Geneviève, mon espérance... Je suis incapable de mensonge et c'est toute la vérité de mon cœur que je vous avoue... Toute mon espérance est en vous, rien qu'en vous... Tenez, regardez.

— Ma maison, la vôtre, un jour, Geneviève, si vous acceptez qu'elle le soit, si vous pensez que la vie serait bonne entre ma mère et moi... Acceptez, Geneviève, qu'elle devienne vôtre, cette maison où vous êtes entrée un soir d'agonie et où toutes les forces vives de l'existence vous appellent...

Sur la lumière de la porte, une ombre de femme se dessina, s'avança sur le perron, s'immobilisa, penchée vers le jardin.

— Ma mère... continua Jacques. Elle écoute si je reviens et si je reviens seul. Elle vous aime, déjà, comme si vous étiez sa fille, et elle a cru vous perdre comme je l'ai cru moi-même. Un grand bonheur l'attend, puisque vous revenez. Faites, Geneviève, que ce bonheur, le sien, le mien, prenne sa véritable grandeur, son sens magnifique par la certitude de vous garder toujours près de nous... Non, je ne vous demande pas de répondre, mais de vous laisser guider et de croire... Dans un instant, je dirai à ma mère que vous revenez pour toujours... Vous pourrez alors, Geneviève, me démentir ou vous taire...

Ils entraient dans le jardin. Il poursuivit :

—... alors, Geneviève, tout l'amour qu'un homme puisse porter à une femme, l'amour de toute une vie, vous remerciera...

Du perron, Mme Blanchard appela :

— Est-ce toi, Jacques ?

— Oui, maman.

— Et Geneviève ?

— Elle est là, près de moi.

Ils la virent descendre les marches du perron, s'effacer dans l'ombre, reparaître près d'eux.

— Geneviève est là!... dit-elle d'une voix que le bonheur faisait trembler.

— Oui, maman, reedit Jacques.

Et, sans que la jeune fille le démentit, il ajouta en cri d'espérance, en acte de foi :

— Elle revient, et pour toujours.

JEAN BONNERY



— Le sacripant ! il cache mieux son argent que je cache sa bière !...

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.
Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

NOTRE FEUILLETON

LE GAMIN DES ROUTES

Par MAXIME VILLEMER

ET PUIS... il est sans famille. Il n'a jamais connu son père... et sa mère est morte quand il était encore bien jeune!... Puis, comment te dire cela? Just est un enfant sans nom... un enfant naturel...

— Oh! ce sont là, père, des considérations qui en ma pensée et mon cœur élèvent Just et me font l'aimer encore davantage.

Et avec tristesse :

— Il est un de ces enfants abandonnés... un de ces pauvres petits sans famille, sans nom... peu m'importe, à moi; mais près de lui, père, j'ai un double devoir d'affection à remplir, je devrai lui rendre en tendresses toutes celles dont il aura été privé.

— Décidément, tu es une noble fille, fit le docteur Brémond avec orgueil; et j'ai peur, maintenant, que Just ne soit pas digne de toi, pas digne d'un tel amour — car je le vois bien maintenant, cet amour seul te fait vivre heureuse dans la solitude et l'isolement de notre retraite.

Elle le regardait, émue et tremblante. C'était tout son avenir qui venait, à cette heure, de se décider entre son père et elle... toute une vie de bonheur longtemps caressée; et ses beaux yeux bleus, d'un bleu de ciel, se remplissaient de larmes.

Certes, mademoiselle Madeleine Brémond était une ravissante fille, toute petite, mais si mignonne avec les longues tresses blondes qui retombaient sur ses épaules bien modelées; et quelle pureté dans ce regard candide de vierge, dans ce sourire un peu triste découvrant une double rangée de petites perles enchâssées de corail.

Et cependant, jamais Just n'avait admiré ce frais visage; jamais il n'avait pensé, en la voyant si jolie, qu'il serait bien heureux d'être aimé d'une aussi parfaite créature, réunissant la beauté physique et la beauté morale.

Et Madeleine était une merveille de la création humaine... l'être accompli rêvé par Dieu... qu'il s'était plu à combler de toutes ses perfections.

Regardant sa fille, le docteur Brémond pensait :

— Je suis fou! Just se jettera dans nos bras et pleurera de joie quand je lui dirai : Madeleine vous aime; elle est à vous... Soyez heureux, mon fils.

CHAPITRE V

C'EST À LA SUITE de cette conversation que le docteur Brémond avait fait prier Just de passer chez lui. Just se rendit à l'appel de son maître. Le docteur l'attendait.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis les dernières confidences du père et de la fille; depuis aussi que Gladys de La Bussière avait accompli son acte abominable.

NOTRE FEUILLETON — No 2

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Pendant ces quelques heures le docteur Brémond et Just Mesmer avaient mûrement réfléchi, l'un et l'autre, à l'entretien qui allait avoir lieu entre eux.

Le docteur voulait marier sa fille.

Just Mesmer n'avait qu'une pensée : quitter Paris, s'enfuir dans les Cévennes pour y prendre son petit Marcel.

La physionomie des deux hommes était donc bien différente; et si le visage du célèbre docteur respirait la joie, celui de Just gardait une gravité triste, dernière expression de l'épouvante de la veille.

Quand le jeune homme entra dans le cabinet du docteur, celui-ci se leva et se précipita, les mains tendues.

— Ah! enfin, vous voilà; je vous attendais, mon cher enfant. Diable... diable, il faut aller souvent frapper à votre porte avant de vous décider à venir me voir.

Et le docteur reprit en riant :

— Allons... allons, c'est un ami qui est devant vous; ce n'est plus le maître qui parle en ce moment, ce maître dont vous aviez si peur alors que vous faisiez votre première année d'internat.

Mais Just, toujours immobile devant le bureau du docteur, gardait une sombre tristesse.

Brémond s'était levé et, appuyé au chambranle de la vaste cheminée, il éprouvait, avant de parler, une légère hésitation; une appréhension dont il ne se sentait pas maître serrait son cœur.

— Maître, dit Just, je vais quitter Paris pendant quelques jours; je serais venu vous le dire si vous ne m'aviez pas appelé. Il se pourrait même que je restasse longtemps absent.

— Et où allez-vous ainsi, mon enfant ?

— Dans les Cévennes.

— Par ce temps de neige? fit le docteur inquiet; quel motif grave vous oblige donc à vous rendre dans ces pays en plein hiver ?

Puis, avec douceur :

— Et si je vous priais, moi, de ne pas quitter Paris, de rester parmi nous; si, au nom de Madeleine, je vous demandais de ne pas partir?...

Au nom de Madeleine, Just releva vivement la tête, mais son visage garda une impassibilité grave.

— Just, écoutez bien ce que je vais vous dire, reprit le docteur en passant

lentement sa main sur son front, l'heure des confidences a sonné et je ne veux plus la reculer.

Et comme le visage du jeune homme avait légèrement pâli :

— Remettez-vous; ce que j'ai à vous dire n'a rien qui doive vous troubler ainsi. J'ose espérer, au contraire, que toutes vos tristesses se changeront tout à l'heure en joie.

Et avec bonhomie il ajouta :

— Je me fais vieux... je vous offre mon cabinet. Vous me remplacerez dignement, j'en suis sûr, dans la noble tâche que j'ai entreprise, dans mes recherches pour le bien de l'humanité. Je vous connais, mon enfant : vous êtes un travailleur et vous irez toujours de l'avant. Si la chirurgie a le droit de s'enorgueillir de ses progrès, la médecine, elle aussi, aura son heure de gloire... et vous serez un des premiers à lui ouvrir une ère nouvelle. Je sais tout cela, je vous ai apprécié; aussi vous ai-je jugé seul digne de me remplacer pendant les quelques jours de vacances que ma santé m'obligeait à prendre.

Just n'avait pas relevé la tête.

— Voilà, tout d'abord, ce que j'ai à vous offrir, reprit le docteur avec un bon sourire : maintenant, c'est ce que j'ai de plus cher au monde que je veux vous donner.

— Oh! maître... maître... s'écria Just en essayant la sueur qui coulait sur son visage.

Le docteur reprit :

— Je veux vous donner ma fille Madeleine; c'est elle qui m'envoie près de vous; c'est elle, cet ange, qui m'a dit, hier, combien elle vous aimait — car enfin il faut bien que je vous fasse cette confidence! Mais il reste un point à éclaircir : aimez-vous Madeleine ?

Un long silence se fit.

— Aimez-vous Madeleine autant qu'elle vous aime? reprit le docteur très grave; je vous le demande parce que je sais, Just, qu'un honnête homme ne fait jamais un mensonge, et je sais que vous êtes un honnête homme.

Aimez-vous Madeleine? En l'épousant n'écoutez-vous que votre cœur ou ne vous laisserez-vous guider que par l'ambition de conquérir d'emblée une situation inespérée? Voilà ce que je demande, Just.

— Je n'aime pas mademoiselle Madeleine, dit-il avec effort, et je ne l'aimerai jamais. Mon cœur est mort,

et tous les sentiments généreux qui étaient autrefois en moi sont éteints! Un souffle de tempête a passé dans ma vie, brisant tout, emportant tout. Je ne suis plus, je ne puis plus être l'homme que vous avez connu, travailleur et animé de sentiments qui élèvent... je ne suis plus rien... plus rien qu'un malheureux qui voudrait mourir!

Le visage du docteur était devenu livide.

— Merci, dit-il; vous êtes resté un honnête homme, cela me suffit et me rassure sur votre avenir. Vous êtes jeune... vous avez subi, sans doute, une influence néfaste... vous êtes encore sous le coup d'un désespoir et d'une vilenie que j'ignore. Une femme, peut-être... un de ces êtres funestes, si nombreux, hélas! vous aura trompé, aura éteint toutes les tendresses qui étaient en vous, et vous avez reçu de sa trahison comme un coup de massue dont vous avez peine à vous relever...

Et comme Just se dirigeait vers la porte pour rompre ce pénible entretien :

— Adieu, Just, dit le docteur Brémond, adieu. Nous ne nous reverrons certainement jamais en cette maison où, sans le vouloir, vous avez apporté la souffrance — car Madeleine ne se consola pas de longtemps de la perte du bonheur qu'elle avait rêvé — mais vous me trouverez toujours prêt, à mon hôpital, à vous rendre tous les services qui seront en mon pouvoir... Adieu, Just!...

La porte s'ouvrit, la portière retomba et le jeune homme s'éloigna.

Quand le docteur se retrouva seul il resta quelques instants songeur.

Puis réagissant enfin contre la stupeur qu'il avait éprouvée, il fit appeler Madeleine.

— Eh bien, père? demanda la jeune fille.

Et comme le docteur ne répondait pas elle eut un éblouissement et faillit s'évanouir.

— Allons... Just ne m'aime pas? dit-elle enfin d'une voix qui semblait venir de très loin dans le passé.

Et, portant la main à son cœur : — Just en aime une autre!... Je le sens!...

— Toi aussi, tu en aimeras un autre et tu oublieras M. Mesmer, mon enfant.

— Moi, dit-elle, ma vie est brisée; je n'oublierai jamais Just... je n'en aimerai jamais un autre!...

— Tu te marieras, cependant, ma fillette chérie.

— Jamais, père... jamais!

CHAPITRE VI

QUAND Just se retrouva chez lui, il envisagea nettement la situation qui lui était faite.

Du côté du docteur Brémond tout était rompu; la plus élémentaire discrétion lui interdisait de ne jamais rien tenter pour le revoir.

La vie allait donc changer complètement pour Just. Le jeune docteur ne

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Gladys de La Bussière, fiancée au comte Pierre d'Aubagne, refuse de se rendre aux menaces de son ancien amoureux, le docteur Just Mesmer, menaces qui consistent à dévoiler au fiancé le lien vivant qui les unit. — Gladys accepte un dernier rendez-vous avec Just Mesmer et tente de l'empoisonner, mais Just a vu dans son miroir le geste de Gladys. — Just voit son grand amour se changer en haine. Il décide de ne rien dire à Pierre d'Aubagne, lui laissant le soin de découvrir lui-même à quel genre de femme il a uni sa vie. Mesmer remet se vengeance à plus tard, décidé pourtant à aller chercher son fils dans les Cévennes et le soustraire ainsi à l'influence d'une telle mère.

se dissimulait pas que l'appui du maître lui manquait tout à coup, c'était pour lui, à brève échéance, la plus affreuse misère.

Mais cet effondrement de ses espérances d'avenir comptait pour bien peu dans sa vie, quand il songeait à la douleur immense qu'il venait de ressentir.

Le soir même, sans prévenir personne de son départ, il se dirigea vers la gare de Lyon et prit un billet de troisième classe pour le Monastier, gros bourg situé à quelques kilomètres de Marvejols.

C'était là, en pleine campagne, que vivait son enfant, ce petit garçon bien à lui qu'il voulait reprendre, emporter, séparer à jamais de sa mère.

Abîmé dans sa douleur, le regard vague et sans pensée, il avait pris place dans le train qui fuyait à toute vitesse et demeurait blotti en un coin du wagon comme inerte et sans vie.

Le lendemain matin seulement, vers dix heures, il arriva au Monastier. Il neigeait.

Depuis plus d'un mois les Cévennes disparaissaient sous une épaisse couche de ouate. Tout était gelé : les ruisseaux, les torrents et la petite rivière serpentant entre deux berges d'une blancheur immaculée.

C'était là, en ce pays désolé, dans une de ces chaumières lointaines adossées aux collines, que vivait son enfant, ce cher petit qu'il était si heureux de revoir.

Il ne savait où aller, ne savait vers quelle chaumière se diriger ; mais il connaissait le nom de la nourrice du petit Marcel.

Elle s'appelait Corinne Roland. Maintes fois, il avait entendu prononcer ce nom par Gladys.

— Ce nom seul me permettra de trouver la demeure que je cherche et qui abrite mon cher petit, pensait-il.

A la gare, il avisa une paysanne qui passait, un panier au bras, se rendant à Marvejols pour vendre son beurre.

Just s'approcha d'elle et demanda : — Madame Corinne Roland ? ... la connaissez-vous ? Savez-vous où elle demeure ?

— Pardine ... j'en suis sûr, monsieur ; mais c'est encore bien loin d'ici et il vous faudra quasiment marcher une bonne heure. Puis les chemins sont si mauvais que vous ne pourrez vous rendre chez la Corinne qu'à dos de mulet.

Et elle ajouta :

— Vous aurez de la neige jusque là, mon bon monsieur ; et ... brr ... brr ... vous n'aurez pas chaud.

— J'arriverai tout de même ; ça me connaît, la neige et les montagnes.

— Alors, bien sûr, monsieur est de par ici ?

— J'arrive de Paris.

La paysanne ouvrit de grands yeux étonnés.

— Alors, vous êtes peut-être le père du nourrisson de la Corinne ?

— Oui, ma brave femme.

— Ah ! vous êtes son père ? On croyait pourtant bien qu'il n'en avait point, le pauvre mignon, et on disait au pays que c'était, pour sûr, un bâtard de gens huppés.

— Eh bien ! ma brave femme, on s'est trompé ; le petit Marcel a un père et une mère qui l'aiment beaucoup.

— Dame, on disait tout le contraire ; heureusement qu'on se trompait, Dieu préserve ! Ça aurait été bien dommage ! Le pauvre pousse comme un petit champignon et sa nourrice le soigne autant qu'elle peut ; c'est une brave femme que la Corinne Roland, et son homme, un digne gars, est le garde-champêtre du Monastier.

Just ne l'entendait plus, de tout ce verbiage il n'avait retenu qu'une chose :

se : c'est que l'enfant se portait bien et que tout à l'heure il pourrait l'embrasser.

— Tenez, prenez par là ... suivez ce chemin ... le sentier est meilleur, dit la paysanne ; et pour abrégé la route, si toutefois vous avez de bonnes jambes, vous pourrez escalader la colline qui se dresse en face de vous ; c'est derrière la montagne que vous trouverez la maison des Roland.

Just n'en demanda pas davantage et s'élança sur le chemin que la paysanne venait de lui indiquer.

Il gravit la colline ; mais arrivé à moitié route il s'arrêta, ne sachant plus comment s'orienter.

Le chemin présentait maintenant d'énormes difficultés, à chaque instant s'ouvraient sous les pas de Just de grands trous comblés de neige dans lesquels il enfonçait jusqu'au buste. Et malgré sa connaissance des montagnes et son expérience d'alpiniste, il craignait de tomber tout à coup dans un trou plus profond que les autres où il disparaîtrait à tout jamais.

Malgré tout, redoublant de précautions, Just parvint cependant jusqu'au faite de la colline.

L'autre versant sur lequel s'élevait la maison des Roland lui parut facile à descendre.

La glace arrêta souvent des élan un peu trop précipités, mais il parvint enfin au bas de la côte.

Un profond soupir de soulagement souleva sa poitrine.

Elle est là, la maisonnette où vit son cher petit enfant ; et à la pensée de la joie qu'il va tout à l'heure ressentir, les yeux de Just se remplissent de larmes.

Une légère fumée blanche s'élève dans la brume matinale ; chez les Roland les sarments pétillent dans l'âtre.

Just se hâte. Bientôt il entend des cris d'enfant.

Il s'avance, touche le loquet, frappe, et sans attendre qu'on lui réponde, il entre.

Une exclamation inquiète l'accueille. La paysanne, accroupie devant l'âtre, s'est redressée, effarée.

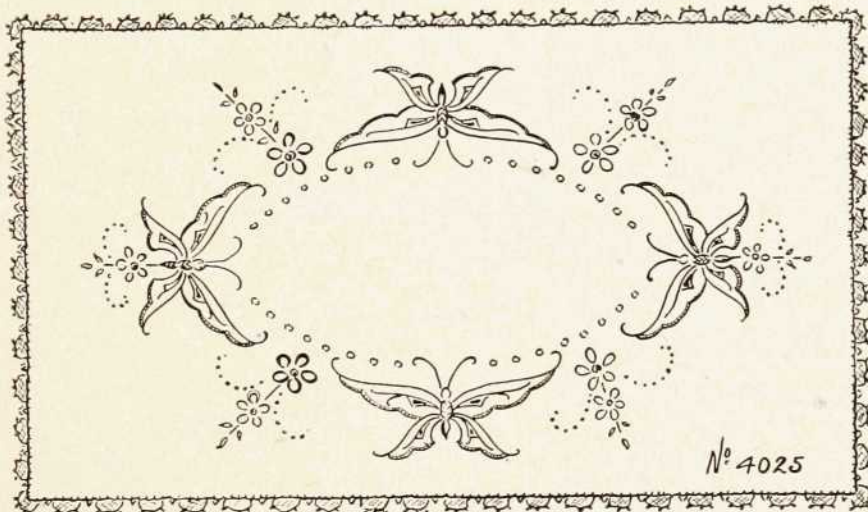
— Que voulez-vous ? dit-elle, qui êtes-vous ?

C'est une forte montagnarde, au visage coloré, aux regards scrutateurs.

— Je me nomme Just Mesmer.

— Connais pas ... vous n'êtes pas du pays, bien sûr.

VOUS BRODEZ, MADAME ?



NAPPES DE FANTAISIE

Belles nappes de table avec broderie à jour. Le modèle est étampé seulement au centre et les bords sont finis, soit avec une dentelle, soit avec un point au crochet. La broderie se fait avec coton blanc ou de couleur. Tableau des couleurs inclus.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,

61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 4025

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- | | |
|---|--------|
| <input type="checkbox"/> 4025 — Nappe étampée sur coton blanc fini toile, | |
| 36 pouces par 54 | \$1.75 |
| <input type="checkbox"/> 4025A — Nappe, 54 pouces par 72 | 3.50 |
| <input type="checkbox"/> Cotons à broder, blanc ou couleur | .75 |
| <input type="checkbox"/> Patron étampé sur papier | .25 |
| <input type="checkbox"/> Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer le dessin | .10 |

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

Le nouveau catalogue 1946 de Mme L. de Bellefeuille, contenant de nombreux patrons de broderie, tapis et pièces murales, vient de paraître. Vous vous le procurerez, au prix de 15 cents, en écrivant à Mme L. de Bellefeuille, 61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

Le Samedi — 28 déc. 1946

— Non, j'arrive de Paris... je suis le père du petit Marcel.

Il s'était précipité vers un berceau d'osier et, longtemps, ses regards se reposèrent sur le visage joufflu d'un petit enfant encore endormi.

Dans un autre berceau un autre enfant du même âge criait à tue-tête.

— Celui-là, c'est le mien, fit la paysanne le regard louche ; l'autre c'est le Parisien, votre fils, puisque vous dites que vous êtes le père.

Just, immobile près du berceau, restait songeur, les yeux mouillés.

Son cœur battait à se rompre dans sa poitrine.

Lentement il s'agenouilla près du petit lit et la paysanne, interdite, l'entendit sangloter.

— Voilà maintenant que vous pleurez comme si le petiot était mort ; mais vous voyez bien qu'il se porte comme vous et moi.

Il songeait, le malheureux, à la vie de misère qui bientôt allait être celle de son cher petit enfant ; et son cœur se gonflait d'amertume. Il ne s'était jamais demandé ce qu'il en ferait, si ce n'était pas une barbarie que d'enlever ce chérubin du sein de sa nourrice...

Il n'avait voulu qu'une chose : le reprendre avant que Gladys, se souvenant qu'elle était mère, accourût le chercher dans ce coin sauvage des Cévennes.

Puis n'était-il pas médecin ? Ne saurait-il pas conserver la vie à son cher petit ?

Et pour cet enfant il faisait déjà des rêves d'avenir : son fils grandirait, serait sa seule consolation, son unique amour, peut-être son soutien.

Et, se redressant, il dit :

— Je viens le reprendre.

La paysanne eut un haut-le-corps.

— Le reprendre ? ... Mais il n'a pas encore un an ! ...

— Je vais quitter Paris, m'en aller loin, m'expatrier, et je veux emmener mon enfant avec moi.

— Mais, après tout, qui me prouve que vous êtes le père ? fit la nourrice en se campant devant Just, les deux poings sur les hanches. J'ai pris cet enfant à Paris chez une sage-femme de Nogent-sur-Marne où j'ai aperçu deux jolies femmes ; laquelle des deux était la mère ? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir. J'ai bien remarqué que l'une d'elles avait attaché un médaillon au cou du petit, mais, peu curieuse de ma nature, je ne l'ai jamais ouvert. Quant à vous je ne vous ai jamais vu.

— C'est vrai, dit Just, vous ne m'avez jamais vu ; mais madame Thomasin, la sage-femme, me connaît ; je suis allé chez elle la veille même du départ de l'enfant pour les Cévennes.

— Possible, ça ; mais, malgré tout, je ne donnerai pas l'enfant.

Just n'avait pas prévu cette résistance bien naturelle cependant il tressaillit et une sueur froide mouilla son visage. Au même instant la porte de la chaumière s'ouvrait brusquement, livrant passage à un homme de haute stature, vêtu d'une blouse bleue, les mollets serrés dans de hautes guêtres jaunes.

C'était le mari de la nourrice.

En apercevant Just, il ôta son béret et, s'approchant très près, pendant quelques instants, dévisagea le visiteur.

— Monsieur prétend être le père de mon nourrisson, dit la paysanne, et il vient chercher l'enfant.

L'homme ne répondit pas.

La Corinne continua :

— Mais nous ne pouvons le donner ainsi ; je ne connais pas cet étranger, moi.

— Non, on ne le donnera pas, s'écria le garde-champêtre... Ah! bien non, on ne le donnera pas! On ne le remettra qu'à la sage-femme qui nous l'a confié, ou à la mère.

— C'est bien ce que je disais; tu penses comme moi, mon homme... je suis bien contente!

Just s'était redressé, blémis; d'un mouvement brusque il prit l'enfant dans ses bras.

— Vous allez le reposer dans son lit, sans quoi j'épaule mon fusil et je vous tire dessus comme sur un chien, fit le montagnard en se campant devant Just Mesmer.

— Monsieur, fit le jeune docteur en reposant doucement le petit dans son berceau, cet enfant est à moi. Si je viens aujourd'hui vous le reprendre, c'est qu'entre sa mère et moi de graves dissentiments se sont élevés, nous séparant à tout jamais. Cette femme se marie; le petit ne pourrait donc, dans l'avenir, que lui causer de sérieuses inquiétudes, lui occasionner de graves complications. Aussi suis-je venu le chercher; je veux l'emporter, je veux l'élever; ce sera ma seule joie désormais dans la vie pénible et triste qui m'est réservée.

— Ah!... chagrins d'amour!... je connais ça, fit le garde-champêtre, la voix un peu adoucie... Une coquine qui vous aura lâché?... hein, pas vrai?...

Un triste sourire erra sur les lèvres de Just.

— Si vous emportez l'enfant ce sera une grosse perte pour nous, cria la paysanne en faisant à son mari un geste de colère... c'est quarante francs de moins à la maison tous les mois... C'est-y pas vrai, mon homme?

— Ça c'est exact, fit le garde-champêtre. Puis, monsieur, savez-vous bien que ce ne serait pas légal; nous ne pouvons donner un enfant à quelqu'un que nous ne connaissons pas. Ça nous attirerait un tas d'histoires embêtantes, et moi, qui suis un peu de la justice, on me donnerait sur les doigts; le maire — un brave homme, cependant — n'entend pas raison quand il s'agit de choses illégales. Là, vrai de vrai, vous n'êtes pas dans votre droit.

Vous dites que l'enfant est à vous... je vous crois volontiers, bien que rien ne me le prouve, mais il ne porte pas votre nom et ma femme ne vous connaît pas.

— Je comprends toutes vos objections, fit Just en jetant sur le petit, qui lui souriait dans son berceau, un regard d'infinie tendresse.

— Ah! vous voilà enfin raisonnable... Dans ce cas nous allons boire un bon coup ensemble, et même, si le cœur vous en dit, vous partagerez notre modeste dîner.

Just ne répondit pas.

Le garde-champêtre continua:

— Cette nuit je ne serai pas à la maison. Convoqué d'urgence, je dois être rendu à Marjevols demain matin à la première heure; pour arriver à temps je partirai cette nuit même. J'arriverai vers deux heures du matin, et, en buvant un pichet de vin, j'attendrai tranquillement l'heure de l'audience.

Just avait légèrement tressailli.

— Il part cette nuit, pensa-t-il... je volerai l'enfant!

Et autour de lui il jeta un regard investigateur.

Il passa le reste du jour à la chaumière des Roland; pour gagner les bonnes grâces de la paysanne il lui donna, comme paiement de son dîner, une pièce de dix francs.

— Si vous voulez, nous partons ensemble, dit le garde-champêtre; la nuit vient et si vous désirez retourner à Paris par le train de huit heures trente, il faut vous hâter. Venez; par cette nuit noire il vaut mieux gagner

et suivre la route plutôt que de couper au court par la montagne où vous pourriez vous casser le cou.

Ils partirent.

La nuit était glaciale; en cette partie sauvage des Cévennes la neige tombée en abondance depuis le commencement de janvier n'avait pas fondu, mais elle s'était changée en verglas qui rendait la marche difficile et périlleuse.

Tout le long de la route le garde-champêtre ne parla que de lui, de la misère qui étreignait les habitants de ce coin perdu des Cévennes, du mal qu'on avait à vivre pour peu qu'on fût chargé de famille. Il parla aussi du peu que lui rapportait sa place; mais de l'enfant de Gladys il ne fut pas question.

— Tenez, voici la gare du Monastier, dit le mari de Corinne en étendant la main vers un point brillant dans la nuit. Dans un petit quart d'heure le train arrivera; bien le bonsoir, monsieur...

Puis, le pied montagnard, il s'élança sur la route qui conduit à Marjevols.

Longtemps Just écouta le pas de l'homme se perdre peu à peu dans la nuit.

Et, résolu, il rebroussa chemin.

Huit heures sonnaient alors à la petite église du village et à l'horloge lointaine d'un château isolé.

Le froid était glacial; une température sibérienne régnait sur les hautes montagnes ainsi que dans l'étroite vallée conduisant à la maison des Roland. Just marchait vite.

Après le train de huit heures trente un autre passait au Monastier vers onze heures; il avait donc bien juste le temps d'enlever l'enfant et de gagner la gare en toute hâte, emportant dans ses bras son précieux fardeau.

Soutenu par cette seule pensée: reprendre son fils, Just Mesmer hâta le pas. Il court, il vole... et telle est la vitesse de sa course qu'il est tout en sueur.

A cette heure tout le monde est couché dans le bourg. Les chaumières qui bordent la route sont closes et aucun filet de lumière ne filtre à travers les volets fermés.

La campagne est profondément endormie.

Il arrive enfin devant la chaumière si chère à son cœur, devant la porte qu'il va tout à l'heure ouvrir.

Il hésite cependant.

Il s'approche et écoute.

Rien!... Un lourd silence enveloppe l'humble maison.

Il cherche à ouvrir la porte; mais elle résiste: elle est fermée en dedans.

Alors, cette fois, Just éprouve un accablement profond; une sueur glacée mouille son visage, un tremblement convulsif agite tous ses membres.

Puis tout à coup il se redresse.

— Il faut que je pénètre dans cette maison, pense-t-il... et j'y pénétrerai.

Alors, autour de la maisonnette il rampe, éperdu, cherchant une entrée.

La nuit est toujours très noire.

Comment reconnaîtra-t-il son enfant? Il y a deux berceaux semblables, il s'en souvient bien.

Et une pensée torturante entre en son esprit, déchire son cœur: pour voir il lui faudra allumer une lumière... et la nourrice s'éveillera.

Il ne faut pas qu'elle s'éveille!

Mais, pour reprendre son petit Marcel, il est décidé à tout; si la nourrice s'éveille et crie, il l'empêchera de crier!... et ses mains ont un frémissement involontaire, une pensée de meurtre allume ses regards.

Lui, si doux, si foncièrement honnête, sent monter en son âme de sourdes révoltes.

Et toujours il rampe sans trouver l'issue qu'il cherche.

Tout à coup il pousse un cri de joie. Un escalier est devant lui... l'escalier du grenier.

Par cet escalier il pourra, sans doute, gagner l'intérieur de la maison et pénétrer dans la chambre où, le soir même, il a diné avec Roland.

Et il gravit les marches à pas lents. Arrivé en haut, il allume une allumette et regarde.

En face une porte est ouverte; dans l'ombre un autre escalier de bois apparaît à ses yeux.

Il s'y élance.

L'allumette s'est éteinte et il se retrouve, une fois encore, dans une obscurité profonde.

Il descend lentement, avec précautions, s'arrêtant de temps à autre pour écouter.

Toujours le même silence profond.

Maintenant il est dans la chambre.

A quelques pas de lui des êtres sommeillent; il entend la respiration douce et égale des enfants, les ronflements sonores de la montagnarde et son sang se glace dans ses veines.

Le moment est décisif; lentement, sans bruit, il allume encore une allumette.

Une petite lampe à l'huile est sur la table; il l'allume également.

Une faible clarté se répand dans la chambre endormie. Alors un cri retentit, sourd, prolongé.

— Au voleur!... au voleur!...

La paysanne est debout, grandie par l'épouvante et la résolution de se défendre.

Elle a jeté sur ses épaules un fichu de laine, s'est vêtue à la hâte d'une jupe de futaine, et, les pieds nus, les yeux allumés par la colère et la stupeur, elle s'avance, terrible, vers Just.

Un fusil est à portée de sa main; elle s'en empare et le braque sur Mesmer.

— Si vous faites un pas de plus, je vous tue! dit-elle.

Mais Just ne recule pas; le canon de fusil ne lui fait pas peur. Il s'avance, résolu à reprendre son enfant, et ses yeux avides fouillent les deux berceaux rapprochés côte à côte.

Son petit est là, il le voit... il s'en saisit, l'enveloppe dans une couverture de laine et se dispose à fuir.

Mais un coup de feu retentit.

— Au voleur!... au voleur!... hurle la paysanne.

Il pousse un cri de douleur; il est blessé au bras et son sang jaillit sur le visage de l'enfant endormi.

La douleur est atroce; mais elle ne saurait arrêter sa fuite.

Et sans se soucier de cette femme affolée il se sauve, éperdu, emportant son trésor, son cher petit enfant.

Oh! comme la course à travers les montagnes lui semble légère, ce précieux fardeau dans les bras!

Il a la pensée de couper au court pour reprendre le chemin qu'il a suivi le matin; mais, songeant aux difficultés qu'il a dû vaincre dans le jour, il se dit que, perdu dans la nuit noire, il lui sera impossible de les surmonter. Il se décide alors à suivre la route, marchant aussi vite que ses forces le lui permettent, plein de courage malgré le sang qui coule de sa blessure et qui l'affaiblit progressivement!

Il éprouve tout à coup comme un éblouissement... et la gare est lointaine encore; devant lui se déroule à l'infini une longue route tracée en pleine montagne et recouverte d'une couche de glace qui rend la marche difficile et lente.

L'enfant dort, comme bercé dans les bras de Mesmer; pour le réchauffer, il le serre sur sa poitrine à l'étouffer.

— Pauvre petit, pauvre cher mignon! murmure Just; tu es à moi, bien à moi, maintenant... Personne ne peut plus jamais t'arracher de mes bras!...

Mais tout à coup il s'arrête: ses jambes tremblent, une sueur froide mouille son visage.

La couverture de laine dans laquelle il a enveloppé l'enfant est inondée de sang. Le petit sommeille tranquille... ses petites mains sont toutes rouges.

La blessure de Just s'est rouverte, très grande; maintenant le sang coule à flots.

— Mon Dieu! jamais je ne pourrai atteindre la gare, murmure le malheureux; mes forces diminuent rapidement!...

Son cœur bat plus vite; il lui semble que quelque chose monte à sa gorge et l'étreint.

Il s'affaisse sur le bord du chemin et roule dans un large fossé comblé par la neige.

Va-t-il mourir là?... Mourir sans avoir pu sauver son enfant qui dort toujours profondément?

Un léger frisson le saisit et il s'évanouit.

CHAPITRE VII

UNE HEURE s'est écoulée. L'horloge de l'église du Monastier vient de sonner dix coups.

Au même instant un son de clochettes se fait entendre dans le lointain.

Une petite carriole, traînée par un âne, s'avance lentement, débouchant d'une chemin de traverse.

Et une voix avinée crie à tue-tête cette grivoise chanson:

*Jadis dans Pontoise
Y avait un beau gâs,
Toutes les filles de l'Oïse
L'trouvaient plein d'appas.
On gagne à l'connaitre
Et sans plus m'vanter,
Voulez-vous m'permettre
De vous le présenter?*

Le voilà... Nicolas... Ah! ah! ah!

Quand le couplet fut terminé un homme, jeune encore, vêtu d'un complet de velours marron et coiffé d'une casquette de loutre, sauta de la carriole et dit d'une voix rude:

— Allons... en bas... la Gazelle... et plus vite que ça; nous sommes à une montée: il faut soulager l'âne qui n'en peut plus, la pauvre bête.

Une jeune fille descendit de la carriole et dit d'une voix un peu irritée: — Si nous marchons de ce train, jamais nous n'arriverons à Marjevols cette nuit.

— Eh bien! tant pis, on arrivera demain, répondit l'homme en prenant la bride de l'âne; je ne tiens pas à tuer ma bête. Tu peux bien marcher, tu es assez grande pour cela et il y a assez longtemps que je te nourris sans rien faire.

La jeune fille que l'homme venait d'appeler la «Gazelle» avait à peine quatorze ans; elle était si petite qu'on l'eût prise pour une enfant d'une douzaine d'années.

Elle portait un sarrau de couleur sombre, en grosse étoffe de futaine, serré à la taille par une ceinture de jons fins comme de la soie, qu'elle avait tressée dans ses moments de loisir.

Par une ancienne habitude, malgré le froid qui sévissait cependant terrible en ces contrées, Gazelle était tête nue; mais son épaisse chevelure, d'un blond ardent, formait sur sa tête fine un casque impénétrable.

De grands yeux de velours, d'une expression un peu sauvage, éclairaient la physionomie grave et triste de la jeune fille.

Dès l'enfance son père lui avait donné le nom de Gazelle, surnom charmant que justifiaient sa légèreté et sa grâce.

L'homme s'appelait Fantoche.

De son métier il était joueur d'orgue. Sa fille vendait dans les villages des statuettes de plâtre.

La Gazelle ne se connaissait point de patrie. Née sur une route, d'une nomade morte quelques années après la naissance de sa fille, elle avait été, dès l'âge de quatre ans, abandonnée aux mains d'un père brutal et mauvais; et toujours elle avait dû gagner péniblement sa vie.

Aussi gardait-elle sur son fin visage l'expression de sa douloureuse enfance. Elle ne riait jamais; levée dès l'aube, elle faisait le petit ménage ambulante, donnait à manger à l'âne, confectionnait en plein air et quelles que fussent les intempéries des saisons le maigre déjeuner de la maisonnée.

Epuisée par une longue et pénible journée de marche, l'enfant sommeillait dans la carriole quand son père, brusquement, lui intima l'ordre de descendre.

L'homme chantait toujours à tue-tête.

Tout à coup il s'arrêta brusquement au bord du fossé où Just gisait inanimé.

— Bon, voilà un pochard qui n'aura pas chaud cette nuit, dit-il en s'avançant... Tiens, regarde, la Gazelle: le gaillard ne remue pas, il est quasiment mort.

Fantoche toucha Just du pied.

— Rien!... il ne bouge pas, fit-il.

Et il ajouta, après avoir approché du blessé la lanterne de la carriole:

— C'est un rupin!... son pardessus n'est pas à dédaigner par un froid pareil... brr... brr... on va le chiper, ma fille...

La jeune fille ne répondit point; elle savait ce dont était capable son père, et depuis longtemps elle ne se révoltait plus contre les mauvais instincts de cet homme.

Elle se pencha, elle aussi, vers Just, et un cri de stupeur sortit de sa poitrine.

— Père, un enfant!... fit-elle en reculant de quelques pas, bouleversée et inquiète.

— Un enfant!... allons donc...

Au même moment un faible cri se fit entendre.

— Pour lors, si tu le recueilles, te voilà mère de ce gosse-là... et moi son grand-père, fit Fantoche en ricanant; peut-être trouvons-nous là un gagne-pain qui nous rapportera beaucoup d'argent.

La Gazelle, penchée vers le moribond, avait pris l'enfant dans ses bras.

Le petit, qui venait d'ouvrir les yeux, était vraiment beau comme un amour.

Et Fantoche, toujours ricanant:

— Allons, décampons... et plus vite que ça; remonte dans la carriole, ma fille, et hue, Cocotte...

— Père, dit la Gazelle, nous devons d'abord tâcher de ranimer cet homme, le père sans doute de ce pauvre petit.

Nous n'allons pas, je suppose, lui voler son enfant et ce serait un crime d'abandonner ainsi ce malheureux par un froid pareil.

— Tais-toi; tu n'as donc pas vu qu'il perd son sang? Regarde, la neige est toute rougie! Si on nous trouve près de lui — et les gendarmes surgissent quand on s'y attend le moins — nous serons coffrés tous les deux. Et, qui sait, peut-être me prendra-t-on pour l'assassin de ce voyageur!... Non, non, pas de ça, Lisette; en avant... grimpe vite dans la carriole.

Tenant toujours l'enfant dans ses bras, Gazelle remonta dans la voiture.

Fantoche s'installa près d'elle.

— Ah! ça, tu ne diras plus que je suis un homme sans cœur, fit Fantoche en regardant le petit. Tu élèveras ce gosse; avec lui tu mendieras, les jours de fête, aux portes d'églises. Les cœurs sensibles s'apitoieront et les sous tomberont dru comme grêle.

La jeune fille ne répondit point.

Elle examinait le petit Marcel et une expression de profonde tristesse as-

sombrissait son beau front déjà coupé de rides profondes.

Elle se leva, prit une cruche de grès, versa dans un vase un peu de lait qu'elle fit tiédir sur une lampe à essence et qu'elle fit boire à l'enfant.

Sevré depuis trois mois par sa nourrice, le petit but avidement le lait que lui tendait Gazelle.

— Il est gentil tout plein, dit-elle avec une tristesse qui n'échappa pas à Fantoche, et je sens que je vais l'aimer de tout mon cœur.

— Je n'y vois aucun inconvénient, pourvu toutefois que tu lui apprennes à gagner sa vie.

— Mais avant qu'il puisse gagner sa vie, bien des années encore s'écouleront, fit Gazelle avec un calme sourire; d'autant plus que dès demain déjà, il sera un obstacle à mon travail; je ne pourrai le laisser seul dans la carriole pendant que j'irai vendre mes Vénus de Milo et mes Apollons de Belvédère.

— Demain, tu prendras l'enfant dans tes bras et tu mendieras, répliqua Fantoche d'une voix sourde; pendant que je jouerai de l'orgue tu exhiberas le gosse et tu tendras la main. Le tableau sera larmoyant; un tel spectacle nous rapportera davantage que la vente de toutes tes Vénus.

— Mendier! fit Gazelle... mendier!

Et s'avançant tout près de son père:

— Mais si demain, à Marjevol, on me demande à qui est cet enfant, que devrai-je répondre?

— Qu'il est à toi, parbleu!... puis tu ajouteras que le père, un riche, un sans-cœur, un coquin, t'a abandonnée.

Une rougeur furtive monta au front de la jeune fille.

Elle répondit tranquillement:

— Jamais je ne dirai cela, père.

— C'est ce que nous verrons; il faudra pourtant bien que tu suives mes indications... autrement, gare les gifles et les coups de bâton.

La Gazelle savait ce que cela voulait dire; maintes fois déjà elle avait eu à subir les mauvais traitements du misérable... maintes fois, rouée de coups, elle s'était couchée sans souper.

Elle n'avait point oublié toutes les détresses de son enfance; et devant cet homme toujours elle avait plié, courbé la tête.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

— Nous ne nous arrêterons point à Marjevols, ce ne serait point prudent, reprit Fantoche, et nous filerons droit sur Paris. Nous traverserons la ville tranquillement et demain matin, à l'aube, nous en serons déjà loin.

Au matin seulement la voiture s'arrêta dans un village déjà éloigné de Marjevols.

L'âne, n'en pouvant plus, s'était abattu sur le chemin, et malgré les coups que le maître lui prodiguait pour l'obliger à se relever, il demeurait couché sur la route, inerte et sans force.

— Il est si fatigué! dit doucement Gazelle; aide-moi, père, à pousser la carriole jusqu'au pied de la montagne. Là, du moins, nous serons abrités du vent.

Et d'un ton rempli d'exquise douceur elle ajouta:

L'enfant dort toujours; il a chaud comme une caille, le cher mignon. Si vous le voulez bien, père, j'irai d'un galop jusqu'au village voisin; j'achèterai du pain et du lait et nous déjeunerons ici, bien tranquilles tous les trois.

— Bien... tu causes aujourd'hui comme une vraie petite femme, dit Fantoche en riant; si tu étais toujours aussi docile, ça irait bien et je te rosserais un peu moins... mais, ma foi, quand tu regimbes il faut bien que je cogne... et les poings du papa Fantoche sont solides, pas vrai?

La Gazelle ne répondit point, mais ses yeux, d'une expression un peu sauvage, s'allumèrent subitement et un sourire d'amertume profonde erra sur ses lèvres.

Vivement elle monta dans la carriole qu'elle venait de pousser toute seule dans une échancrure de la montagne et en redescendit presque aussitôt, portant une épaisse couverture de laine qu'elle jeta sur l'âne épuisé.

Puis, munie d'une boîte au lait, elle s'élança sur la route conduisant au village prochain.

Au même moment l'enfant pleura.

— Tu sais, toi, on ne pleure pas ici, dit la brute de sa grosse voix de tonnerre... autrement, gare; t'es pas gros et j'aurais vite fait de te plaquer comme une balle dans un fossé... et ça ne serait pas long, mon gaillard.

L'enfant criait toujours, et ses cris perçants avaient un écho dans la sauvage solitude. La Gazelle, essoufflée, revenait enfin, pressant le pas.

— Le petit a faim, dit-elle, en s'élançant dans la carriole.

L'homme, lui, s'en était allé, ronchonnant, sur la route.

En voyant Gazelle, en apercevant ce doux visage penché sur lui, l'enfant s'était tu comme par enchantement, et, ses petits bras tendus vers la jeune fille, il cherchait à l'étreindre.

Dans le mouvement qu'il fit pour se relever sa petite brassière se déchira, la poitrine fut mise à nu et quelque chose de brillant apparut.

La Gazelle tressaillit.

Autour d'elle elle jeta un regard scrutateur; se voyant seule elle détacha le bijou du cou de l'enfant.

C'était un médaillon. Elle l'ouvrit et lut:

« Souvenir de Régina à son petit fils Marcel. »

— Pauvre enfant! dit-elle; peut-être ce modeste bijou te permettra-t-il un jour de retrouver tes parents! Grandis en paix, cher mignon... je le garderai fidèlement, ce bijou, pour te le rendre quand le moment sera venu. Mon petit Marcel!... Ce nom, qui t'a été donné par ta mère, est peut-être aussi celui de ton père, le nom de l'inconnu qui dort maintenant de son dernier sommeil, enseveli sous la neige des Cévennes!... Dors, mon petit Marcel... dors!...

CHAPITRE VIII

Pendant que la carriole de Fantoche reprenait sa course à travers la campagne, Just Mesmer se débattait contre la mort.

Revenu enfin d'un évanouissement qui avait duré deux heures, il avait essayé de se traîner hors du fossé, se



Etes-vous déprimée? Nerveuse? Délaissée? Sans énergie?

La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreux? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES MONTREAL, P.Q.

cramponnant avec ses ongles à quelques touffes d'herbe, à quelques racines d'arbres, mais toujours il était retombé, épuisé et sans forces.

La perte de son sang l'a tellement affaibli que tout d'abord la mémoire lui manque.

Il appuie ses mains sur son front comme pour ressaisir dans sa pensée un rêve évanoui.

Il s'efforce de se raidir et de se reprendre.

Mais son cerveau malade est toujours vide de souvenirs.

Le jour se lève enfin, brumeux et triste.

Sur la neige immaculée qu'aucun pied humain n'a encore foulée, il aperçoit de larges plaques rouges, et une lueur, cette fois, éclaire son esprit.

Il se rappelle!

L'enfant!... Qu'est devenu l'enfant?...

Maintenant, il veut vaincre la douleur... il veut vivre. Il déchire son mouchoir, enlève son pardessus, relève la manche de sa chemise, et sur la veine ouverte d'où le sang sort maintenant à petites gouttelettes, comme d'une fontaine tarie, il applique un solide bandage.

Le sang s'arrête de couler.

Comment n'a-t-il pas songé plus tôt à cette chose si simple? Il ne serait pas tombé là, dans ce fossé, s'il avait eu cette présence d'esprit.

Maintenant la vie semble lui revenir; pourtant il sent bien qu'il ne pourra jamais se relever et que, tout à l'heure, il va mourir là, vaincu par le froid.

Ses dents claquent.

Il parvient cependant à se mettre sur ses genoux.

Et d'une voix faible il crie:

— Marcel!... Marcel!...

Mais aucune voix ne répond à ce déchirant appel.

La campagne, toujours déserte, garde son solennel silence.

Il rampe avec de rauques cris de détresse... et c'est toujours le nom de l'enfant qui monte à ses lèvres... puis aussi le nom maudit de Gladys qui fait vibrer son cœur d'une sourde colère.

C'est elle qui a causé toutes ses angoisses; c'est elle qui verse la mort dans la coupe de vie qu'il voudrait ressaisir.

Oh! elle le tient bien, la misérable! Elle le tient bien!...

Et l'enfant!... l'enfant!... ce cher petit enfant qu'il serrait encore tout à l'heure sur sa large poitrine, dont il entendait la douce respiration, dont il voyait les beaux yeux se fermer sous ses baisers!... il n'était plus là!... on lui avait volé son enfant...

Par un effort surhumain il trouve la force de se relever et de faire quelques pas encore; mais cette fois, il retombe, épuisé, mourant.

Il revient à lui dans une magnifique chambre d'un des plus vieux châteaux de ce coin des Cévennes, le château d'Arboise.

Tout d'abord Just pense être le jouet de quelque fantastique hallucination.

Et sur son lit il se redresse, inquiet.

— Voyons, dit-il tout haut, est-ce que je ne rêve pas? Où suis-je donc maintenant?

Eprouvant une légère douleur au bras, il paraît alors se souvenir.

La plaie a été bandée soigneusement; et le lit moelleux dans lequel il repose répand dans tout son être encore frissonnant une chaleur salutaire.

Sur la table placée à côté de son lit sont déposés un verre et une fiole à moitié vide renfermant la potion qui lui a été administrée pendant son évanouissement.

La pièce dans laquelle il se trouve est meublée avec une simplicité aus-

sière. Les lourdes draperies masquant les fenêtres et les portes sont de même couleur que l'ameublement et que les rideaux du lit placé dans une alcôve, au fond de la pièce.

En face du lit, dans la grande cheminée Louis XIII, un feu de bois flambe joyeusement.

— Allons, dit-il en retombant, brisé, sur son oreiller, Dieu a voulu que je vive. Il m'a sauvé... il sauvera aussi le cher enfant que je pleure; les Roland l'auront sans doute repris; je le retrouverai chez eux!

Et, bercé par cette consolante pensée, il se rendort.

Quand il s'éveille un nègre de haute stature est près de lui, l'examinant avec un bienveillant intérêt.

— Vous devez vous sentir mieux, n'est-il pas vrai? dit le nègre; nous avons cru un instant que vous ne vous réveillerez que là-haut...

Et d'un geste lent il montrait le ciel toujours brumeux.

Il reprit:

— Le maître et moi nous vous avons trouvé ce matin presque mort; et, comme le maître est bon, au lieu d'aller à la chasse il vous a chargé sur mes épaules et m'a commandé de vous porter à Arboise.

— Vous!

— Zampa est fort, dit le nègre avec un bon sourire; il en aurait bien porté deux comme vous. Vous n'êtes pas lourd: je croyais enlever une plume.

Il parlait correctement le français, comme un homme qui a beaucoup voyagé; mais il avait cependant gardé ce léger accent étranger si souvent plein de charme.

— Vous étiez blessé, reprit Zampa, le maître et moi n'étions pas rassurés quand nous avons vu la neige rougie de votre sang; ça faisait une grande tache sombre qui nous épouvanta. Puis

quand nous eûmes aperçu la plaie de votre bras, nous fûmes tout de suite rassurés. La blessure n'était pas dangereuse; aussi, sans appeler de médecin, nous vous avons soigné, le maître et moi.

— Mieux qu'un docteur, fit Just avec un pâle sourire.

— Oh! nous qui avons longtemps habité des contrées lointaines, nous savons nous soigner tout seuls, fit Zampa avec un orgueilleux sourire; et le maître que vous verrez tout à l'heure a maintes fois secouru bien des gens, bien des malheureux: des esclaves, des nègres comme moi.

Puis, élevant la main vers un grand portrait placé au-dessus d'un bonheur-du-jour, il ajouta:

— Voilà le maître!... c'est un Dieu!

— Un Dieu! murmura Just.

Et doucement il ferma les yeux, comme bercé par cette voix qui versait dans son cœur toutes ces bonnes paroles.

Il s'endormit profondément, goûtant enfin une paix tranquille et douce.

Quand il se réveilla le jour commençait à tomber.

A trois heures, en cette saison d'hiver, le soleil se couche déjà et les ténèbres ne tardent pas à envahir peu à peu les montagnes.

Zampa, après avoir fermé les rideaux, apporta les lampes.

Assis près du feu un homme, un grand vieillard, les yeux tournés vers le lit, regardait le malade avec une douceur triste.

Quand il vit Just éveillé il se leva et vint à lui.

— C'est le maître, dit Zampa.

D'un geste amical le vieillard imposa silence au nègre, et lui montrant la porte:

— Va, mon ami, va... je t'appellerai tout à l'heure. Notre malade est

mieux, il n'a presque plus de fièvre, mais il faut encore le laisser reposer tranquillement.

Et se tournant vers Just Mesmer:

— Ce matin vous étiez bien malade et je ne pensais pas que vous seriez si tôt remis; je ne m'explique pas comment, par ce temps sibérien, vous n'avez pas été complètement gelé. Il est vrai que vous êtes jeune, vous...

— Comment pourrai-je assez vous remercier de toutes vos bontés, monsieur? murmura Just.

— Voilà des choses auxquelles il ne faut pas songer, reprit le vieillard avec un bienveillant sourire. Dieu ne donne pas un cœur aux hommes pour qu'il reste fermé à l'amour de leurs semblables; il ne donne pas la fortune à quelques-uns pour qu'ils ne l'emportent pas à faire le bien.

Il parlait bas, d'une voix lente, très douce.

James Dickson — ainsi se nommait le maître d'Arboise — était un homme d'une cinquantaine d'années à peine; mais sur ce visage coupé de rides profondes les années comptaient double. Seuls les yeux magnifiques, d'une extrême douceur, avaient conservé l'éclat de la jeunesse; et combien, aussi, les regards étaient scrutateurs et profonds!

C'étaient bien là les yeux d'un homme habitué à fouiller les consciences et les cœurs avant de les juger...

Pendant trois mois d'hiver seulement, James Dickson habitait le château d'Arboise en compagnie d'un seul domestique qui était plutôt un ami pour lui. Tous deux chassaient depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil.

James adorait la chasse. Seul avec Zampa il partait, vêtu d'un costume de velours, chaussé de guêtres, le carnier sur l'épaule; tous deux s'en allaient par vaux, un peu à l'aventure, faisant une hécatombe de gibier qu'ils distribuaient en grande partie aux nombreuses familles nécessiteuses de la région.

A dix lieues à la ronde les paysans des Cévennes connaissaient le bienfaisant seigneur dont la main était toujours ouverte pour faire le bien; et, cependant, ils le craignaient, James ne tolérait point le braconnage sur ses terres et dans ses bois; et quand ses gardes prenaient un braconnier en flagrant délit, le maître était inexorable et sans pitié.

Il avait parfois des accès de brutalité qui surprenaient tout le monde. Cet homme, ne sachant que faire de sa fortune et la comptant par millions, n'était pas heureux; et dans ses moments de mauvaise humeur, de haine contre l'humanité, il devenait méchant et son cœur se fermait à l'indulgence.

Zampa, lui, connaissait bien ces moments d'accès, cette tristesse poignante du maître à certaines époques de la vie; mais il ne s'en inquiétait pas, sachant qu'ils ne duraient pas, que la bonté du maître réapparaîtrait bientôt et que son âme, grande et généreuse, redeviendrait bien vite maîtresse des impressions pénibles et passagères.

Près de Just Mesmer, Dickson restait immobile et grave.

— La blessure que vous avez reçue au bras ne m'inspire aucune inquiétude; et si vous aviez eu le soin de la bander tout de suite vous n'auriez pas éprouvé la syncope qui eût pu être mortelle. Dans un ou deux jours j'espère bien qu'il n'y paraîtra plus et que vous pourrez retourner chez vous.

Just ne répondit pas.

Il songeait qu'avant de retourner à Paris il se rendrait à nouveau à la maison des Roland pour y reprendre le petit qui, sans doute, lui avait été



C'est une erreur de croire que les Messieurs sont indifférents en ce qui a trait au choix judicieux de leurs nécessaires de toilette. L'impeccable propreté est devenue aujourd'hui l'apanage de tout homme désireux de réussir tant en affaires que dans le monde et c'est pourquoi le père, le frère, l'époux ou le fils appréciera hautement, avec les meilleurs vœux des fêtes, cette marque tangible de tendresse. La Photographie La Rose.

enlevé par quelque paysan, lancé à sa poursuite par la terrible Corinne.

James Dickson demanda :

— Vous habitez loin d'ici, sans doute ?

— J'habite Paris.

— Vous connaissez donc du monde dans nos Cévennes, que vous vous y trouvez en un pareil temps ?

— Je ne connais personne, répondit Just. Mais j'aime voyager ; je me rendais dans le Midi de la France et, pour visiter cette région, fort pittoresque, assure-t-on, je m'étais arrêté à Marjevols.

— Fort bien... mais, ce coup de feu?... Comment diable l'avez-vous reçu ? reprit James avec un bienveillant sourire... Mal vous en a pris de venir chez nous.

Cet homme ment, pensait James... Il me cache certainement quelque douloureux secret.

— Mon ami, reprit Dickson en enveloppant le jeune homme d'un regard scrutateur, vous vous méfiez de moi et vous ne voulez pas m'ouvrir votre cœur. Vous ne m'avez pas encore dit votre nom... Il est vrai que je ne vous l'ai pas demandé ; mais je m'attendais de votre part à un peu plus de confiance et je vois que vous vous tenez sur vos gardes.

— Je me nomme Just Mesmer... je suis médecin, dit le malade.

— Médecin!... et vous vous laissez mourir ! s'écria le vieillard en riant de bon cœur.

— Il y a des maladies qu'on ne peut guérir et dont on meurt!...

— Celles-là je les connais, monsieur, reprit James, la voix assombrie... Et je comprends maintenant votre silence.

— Pardonnez-moi donc, monsieur, si je me suis tu tout d'abord, reprit Mesmer en passant sur son front sa main encore brûlante de fièvre... J'ai tant souffert depuis quelques jours qu'il me semble encore être le jouet d'un affreux rêve dont je ne peux sortir.

— Je ne vous demande point les causes de votre chagrin, je craindrais trop d'être indiscret ; et cependant, peut-être me serait-il possible de vous consoler ! Et plus tard, quand nous nous connaîtrons mieux, peut-être vous dirai-je tous les désespoirs de ma vie.

Et il ajouta, d'un ton assombri :

— Je suis riche. Ma fortune est si grande que je ne peux la compter : des millions remplissent mes coffres ; des villages entiers, situés aux environs de Sydney, m'appartiennent... et cependant, avec tout cet or, je suis le plus malheureux des hommes !

— Riche!... Riche!... murmura Just, les yeux chargés de mélancolie. Riche!... Si j'avais été riche, moi, j'aurais été heureux et je n'aurais pas au cœur, en ce moment, l'horrible souffrance qui me dévore. Riche!... Et moi qui suis si pauvre... si pauvre!...

Et pour la première fois son cœur s'ouvrait, versait dans le cœur de cet inconnu toutes les détresses du sien.

— Mais vous êtes médecin, vous gagnez de l'argent, reprit James. Avant d'être riche comme je le suis j'ai été pauvre, moi aussi ; et pour conquérir la fortune j'ai dû me condamner à l'exil... L'exil ! Comprenez-vous, jeune homme?... L'exil!... la vie isolée... sans famille... les vastes solitudes... le désert?... Voilà quelle a été ma vie pendant des années, de longues années!...

Et il ajouta tristement :

— Mais si je puis vous être utile... — Merci, monsieur ; je suis médecin et je dois me suffire à moi-même, fit Mesmer avec une froide ironie. Un médecin doit gagner de l'argent, se

sortir de peine sans tendre la main à personne... Je sais cela depuis longtemps.

Puis s'exaltant :

— Et cependant pour payer mon voyage de Paris à Marjevols j'ai dû vendre des livres, une trousse de chirurgien... et si, demain, il me fallait faire une opération quelconque je n'aurais pas les instruments nécessaires... Oh ! les médecins ! Vous ne pouvez concevoir quelle détresse profonde étreint le plus grand nombre !

— Trop de jeunes gens se jettent, tête baissée, dans les professions libérales, dit James Dickson.

— Oh ! oui... l'orgueil d'arriver!... l'orgueil de la science!... Mais oserait-on jamais le reprocher aux hommes, aux travailleurs, aux savants, à ces chercheurs infatigables qui se tuent pour le bien de l'humanité ! Je ne parle pas de moi, monsieur ; moi, j'aurais été aussi bien autre chose que médecin ; en cela, j'ai subi la volonté d'une femme qui m'avait élevé.

— Mais que de médecins sans malades ! Que d'avocats sans causes ! fit Dickson avec une implacable ironie. Certes je ne blâme point l'orgueil du savant — je le respecte, au contraire — mais je plains l'homme.

— Oh ! monsieur, cette parole me va au cœur, dit Just en tendant la main à Dickson.

Le vieillard ne répondit point.

De long en large il se promenait dans la vaste chambre.

Au dehors le vent faisait rage et la neige tombait en bourrasques.

Dickson souleva les lourdes tentures et, s'approchant de la fenêtre, il jeta sur la campagne un regard assombri.

— Demain, nous ne pourrions pas chasser, dit-il ; je comptais cependant bien vous apporter du gibier... il est excellent ici.

— Je vous remercie de votre grande bonté, répliqua le malade ; lorsque je partirai, je serai entièrement remis de cette aventure. Puis, avant de quitter définitivement les Cévennes, j'ai une douce mission à remplir.

— Une mission ?

— Oui, monsieur, dit doucement Just.

James n'insista pas, craignant d'être indiscret.

Le malade dormit paisiblement et passa une bonne nuit.

Mais, au matin, il se trouva moins bien que la veille. Quand il voulut se lever sa tête tourna et il fut encore pris d'une syncope qui, cette fois, fut de courte durée.

En revenant à lui il aperçut James Dickson et Zampa qui le regardait avec une tendre sollicitude.

— Mon ami, dit James, vous en avez certainement pour une quinzaine de jours avant d'être en état de reprendre le train ; il ne faut donc plus parler de partir : je ne vous écouterai pas. Vous avez perdu une grande quantité de sang, et avant d'être tout à fait sur pied, il vous faut beaucoup de soins... Je m'y connais, ajouta-t-il avec un bon sourire ; je ne suis pas médecin, mais je sais que vous êtes très affaibli et que les nerfs seuls vous soutiennent.

— C'est très vrai ; mais il faut que je parte, monsieur.

— Vous ne partirez pas, je vous garde. Je ne veux pas avoir votre mort à me reprocher, car vous ne survivriez pas à une telle imprudence. Zampa a la consigne de ne vous laisser sortir que bien guéri.

Et avec une bonhomie un peu brutale :

— Puis, que diable, il ne vous manque rien chez moi ; vous êtes heureux comme un poisson dans l'eau.

— Il faut que je m'en aille, dit Just en portant la main à son front. Je suis obligé de partir... des raisons graves m'obligent à retourner dans un

petit village de vos Cévennes... des raisons bien graves, si vous saviez!...

— Dans une quinzaine je vous permettrai de sortir.

— Pourrai-je attendre ce temps sans mourir d'angoisse, s'écria Just, les mains jointes. Comprenez-le bien, je ne supplierais pas ainsi s'il s'agissait d'une chose banale. Oh ! si vous saviez... si vous saviez!...

Et c'était toute sa douloureuse histoire qui, à cette heure, montait à son cœur ; toutes les détresses de sa vie qui lui arrachaient des larmes ; tous les ressouvenirs qui déchiraient son âme.

Il ne savait rien, cet homme, de toutes les angoisses subies, pleurées par Just!...

Hésitant, troublé, les mains crispées au drap de lit qu'il lacérait avec ses ongles, le malade regardait Dickson.

Demain, je serai parti, murmura Just.

Il songeait :

— Je retournerai chez les Roland et il faudra bien qu'ils me rendent mon petit Marcel.

— Etes-vous donc si mal ici, que vous ne vouliez y rester ?

— Je garderai de votre hospitalité un inoubliable souvenir, monsieur ; mais mon devoir me rappelle à Paris.

Il reprit, suppliant :

— Laissez-moi m'en aller!... Je me traînerai jusqu'au Monastier. Après, je reviendrai, je vous le promets, et je resterai ici tant que vous le voudrez ; même, j'attendrai que vous me chassiez pour partir d'ici. Oh ! si vous saviez, je ne tiens pas à retourner à ce Paris, ce Paris que je hais ; je m'en irais plutôt au bout du monde, pour oublier.

— Au Monastier ? dit James Dickson ; vous voulez aller au Monastier ? Mais bien que ce bourg ne soit qu'à trois lieues d'ici, vous n'êtes pas en état de supporter ce voyage, quelque court soit-il.

— Qu'importe ! Je préfère mourir plutôt que de vivre avec l'angoisse qui me dévore.

Et comme Dickson, grave et triste, se taisait. Just continua :

— Il s'agit d'un enfant, monsieur... d'un enfant qui est à moi. Je suis venu de Paris pour le prendre, l'emporter!... Et comme la nourrice qui le gardait ne voulait pas me le donner, je le lui ai volé... C'est alors qu'elle a tiré sur moi et qu'elle m'a blessé... — Mais alors... cet enfant ?...

— Je me suis enfui, l'emportant dans mes bras, ne prenant pas même le temps de m'occuper de la blessure que j'avais reçue ; puis, affaibli par la perte de mon sang, je suis tombé, serrant toujours le cher petit sur ma poitrine.

Il poursuivit, la voix tremblante :

— Quand vous m'avez recueilli, l'enfant n'était plus à mon côté, n'est-ce pas ?

— Vous étiez seul.

— Ces gens-là auront trouvé ma trace et m'auront repris l'enfant, s'écria Just.

— Et cet enfant est à vous ?

— Il est à moi !

— Vous me le jurez ?

— Je vous le jure.

— Eh bien ! rassurez-vous. Zampa va partir de suite pour le Monastier, et si l'enfant est encore chez les gens dont vous allez me dire le nom, il vous le rapportera... Je vous le promets.

Les yeux de Just se fermèrent et des larmes filtrèrent sous ses lourdes paupières.

James demanda :

— Le nom de ces gens ?

— La nourrice se nomme Corinne Roland ; son mari est garde-champêtre.



VOTRE AMIE...

Vous désirez lui plaire, bien sûr... Mais le temps vous a peut-être manqué, et c'est très compréhensible : surcroît de travail, obligations sociales à l'approche des fêtes et quoi encore ! Toujours est-il que vous êtes là, à vous demander ce que vous pourriez bien offrir à cette bonne amie à la toute dernière minute. Rassurez-vous donc, le problème n'est pas si grave. Avez-vous songé que cette charmante demoiselle raffolerait d'une lecture qui l'instruit sur ce qui fait l'objet de sa plus grande admiration, comme le cinéma, la radio et le théâtre ? Dans ce cas, voici la solution tout indiquée : un abonnement au magazine

LE FILM

que vous souscrivez à son nom. C'est simple, économique, pratique et vous avez la certitude d'atteindre votre but sans plus hésiter. Vous n'avez qu'à remplir tout simplement le coupon d'abonnement ci-dessous.

Notre roman pour décembre :

"JOLIE MARRAIN"

par PIERRE MONTANAY

Nom du destinataire

Adresse

Ville Prov.

Nom de l'envoyeur

Adresse

Ville

Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18.

— Mais je le connais, s'écria Zampa. Rassurez-vous, monsieur Mesmer; je vous ramènerai l'enfant, vous pouvez en être sûr.

Zampa partit.

Ne voulant pas provoquer les intimes confidences du malade, James par discrétion, changea de conversation et parla de choses indifférentes.

Deux mortelles heures s'écoulèrent dans une douloureuse attente, deux mortelles heures pendant lesquelles Just Mesmer ne prononça pas une parole.

Vers le soir Zampa revint.

Mais le nègre était triste et sombre; il apportait une mauvaise nouvelle et son cœur était horriblement serré.

— Eh bien? demanda Just.

— Les Roland sont au désespoir. Ils m'ont raconté ce qui est arrivé: l'enlèvement de l'enfant, la poursuite du père Roland essayant, le lendemain, de vous rejoindre, ses recherches infructueuses; ils ne savent point ce qu'est devenu le nourrisson.

— Oh! je suis donc maudit!... maudit! s'écria Just en portant la main à son front couvert d'une sueur froide... je suis maudit! mon enfant a disparu! on me l'a enlevé... on me l'a volé! Je suis seul cause de ce rapt, seul cause de mon malheur!...

— Mais on peut le chercher et le retrouver, dit James Dickson; les brigands qui l'ont volé ne peuvent être bien loin. Dès aujourd'hui mon fidèle Zampa va se mettre en campagne et j'espère bien qu'il ramènera le petit. N'es-tu pas de mon avis, Zampa?

Le nègre réfléchissait.

— Eh bien? demanda encore James. Zampa secoua la tête.

— Tu ne crois pas à la réussite de ce projet?

— Non.

— Pourquoi donc cela?

— Les gens qui ont pris l'enfant appartiennent certainement à cette race de nomades et de vagabonds qu'il est impossible de rejoindre, surtout quand ils ont un motif aussi grave pour se cacher. Toutes les recherches que nous pourrions entreprendre maintenant n'aboutiraient à rien, croyez-moi, maître; il faut attendre, il faut surtout compter sur le hasard... Tout est là!

— Le hasard! fit Just; le hasard ne me rendra jamais mon fils!

CHAPITRE IX

GLADYS DE LA BUSSIÈRE est mariée; en un mois l'affaire a été bâclée.

Les jeunes époux ont quitté Paris. Régina et madame de La Bussièrre sont restées seules dans le petit hôtel de l'avenue de la Muette.

Just Mesmer sait tout cela.

La vie du jeune médecin recommence de plus en plus sombre et triste; il est aux prises avec toutes les misères.

Il n'a pas osé reparaitre devant le docteur Brémont.

Deux fois il a rencontré Madeleine... et il a détourné la tête.

Il a comme honte devant cette pure jeune fille, cette femme qui l'aime peut-être encore, et pour laquelle il ne ressent qu'une affection toute fraternelle.

Son cœur, à lui, est mort, bien mort; il n'a pas menti au docteur Brémont en lui montrant toutes les détresses de son âme.

Il vit seul, s'isole le plus possible, fuit ses camarades, même ceux qu'il aimait le plus autrefois.

Enfermé dans son petit logement de la rue Soufflot, il travaille comme un nègre, bûche comme s'il était à la veille d'examen. Il creuse les thèses les plus ardues, étudie et dissèque le corps humain avec l'audace du chercheur infatigable que rien ne rebute, que rien n'arrête.

Et le travail lui fait oublier les détresses de son cœur et la misère noire, la misère implacable qui sans cesse frappe à sa porte.

Un matin, comme il sortait pour se rendre au modeste restaurant où il avait coutume d'aller chaque jour déjeuner à vingt-deux sous, il se trouva tout à coup en présence du docteur Brémont qui venait de faire une conférence à l'Ecole de Médecine.

Just voulut fuir; déjà il se disposait à traverser la rue pour éviter cette rencontre, quand le docteur le retint doucement par le bras.

— Bonjour, Just.

Just salua interdit et inquiet.

— Qu'êtes-vous donc devenu depuis un mois? demanda-t le maître avec une exquise douceur dans la voix.

— Je suis allé dans les Cévennes.

— Ah! Et vous êtes de retour depuis longtemps?

— Depuis plusieurs jours déjà.

— Comment, alors, se fait-il que je ne vous aie pas revu à Saint-Louis?

— Je n'osais plus me représenter devant vous.

— Je comprends ce sentiment; mais parce que vous avez refusé la main de Madeleine, ce n'est pas une raison pour qu'entre douceur tout soit fini. Vous êtes un de mes meilleurs élèves et vous savez que j'ai toujours éprouvé pour vous une grande tendresse. Revenez donc à Saint-Louis comme vous en aviez l'habitude.

Il ajouta avec mélancolie:

— Là, vous ne verrez pas Madeleine; au revoir, mon enfant.

Et le docteur, le dos un peu voûté, la démarche lente, remonta la rue Soufflot et gagna la rue Lhomond où sa fille l'attendait dans un ménage de pauvres gens qu'elle était venue secourir.

Mademoiselle Madeleine Brémont était un ange, une de ces créatures

parfaites envoyées par Dieu sur la terre pour répandre le bien.

Le grand chagrin qu'elle avait éprouvé n'avait point altéré sa bonté, ni tari l'immense charité de son cœur.

Après avoir offert à Dieu toute sa douleur elle s'était attachée davantage à ses pauvres, consacrant au soulagement de leurs souffrances et de leurs misères l'immense fortune que lui avait laissée sa mère.

Elle donnait sans compter, secourait tous les malheureux et passait de longues heures au chevet des malades, où le docteur Brémont venait chaque jour la retrouver.

C'était elle qui avait supplié son père d'exiger que Just revint à Saint-Louis; elle qui lui avait suggéré la pensée de venir en aide au jeune homme en l'envoyant chez quelques-uns de ses riches clients quand lui-même, pressé par le temps, ne pouvait les visiter.

— Visite les pauvres... les miens, père, et laisse à Just les riches. Just est un savant et tu sais qu'il ne se trompera point dans ses diagnostics.

Et le père avait relevé sa belle tête blanche, et un rayonnement de joie avait brillé dans ses yeux.

Il était fier d'avoir une telle fille; et souvent il pensait avec mélancolie combien Just avait été aveugle puisque cet astre de vertu et de beauté ne l'avait point ébloui.

Quel abîme entre ces deux femmes: Gladys et Madeleine! L'une, l'ange du bien, l'autre, l'ange du mal.

Et en présence de ces deux êtres le cœur de Mesmer n'avait point hésité; tête baissée il s'était jeté dans la fournaise de cet enfer de douleur où Gladys l'avait entraîné.

Bien souvent il se disait cela.

Et cependant, quand il songeait encore à Gladys — mais pour la maudire maintenant — il n'osait point comparer

l'indigne créature à cette pure Madeleine, qui, autour d'elle, n'avait jamais semé que des bienfaits.

Et, rêveur, Just se dirigea vers le boulevard Saint-Michel.

Au milieu de cette bruyante jeunesse, de tous ces camarades qu'il aimait, il retrouvait pour quelques instants ses illusions d'autrefois. Près de ces femmes aux toilettes tapageuses, au visage heureux — émacié cependant et criant misère — son cœur s'ouvrait à toutes les pitiés.

Il pensait:

— Combien ces créatures, dans leur déchéance morale, sont encore supérieures à Gladys, à cette femme née dans l'opulence et le luxe et dont la vie ne serait jamais qu'une longue série d'opprobres.

Elle n'avait aucune excuse, elle; seul le vice était entré en cette âme, étouffant la voix de la conscience, aucun sentiment généreux ne faisait palpiter ce cœur! C'était bien le génie du mal, un de ces êtres terribles et pervers déchaînant partout les tempêtes, semant sous leurs pas le désespoir et les larmes.

Près de lui une petite grisette — la femme d'un camarade — passa, tenant dans ses bras un petit bébé de quelques jours.

— Bonjour, Louissette; il y a bien longtemps que je ne vous ai vue. Où diable étiez-vous donc? demanda Just.

— J'étais à la Maternité.

— Ah!

— J'en sors aujourd'hui même.

Elle ouvrit la pelisse sombre qui la recouvrait et, montrant une mignonne petite fille:

— Vcyez comme elle est belle!

— Superbe! Mais qu'allez-vous en faire?

— Dame, et bien que ça me fasse beaucoup de peine, il faudra bien la mettre en nourrice. Je ne puis pas la garder chez moi: mon mari ne veut pas entendre crier...

Des larmes noyaient les yeux de la jeune femme.

Sur la mère et l'enfant Just jeta un regard de profonde pitié, puis il s'éloigna, tout ému.

Il murmura à voix basse:

— Encore une pauvre enfant dont la destinée s'annonce misérable!... et dans une quinzaine d'années peut-être la retrouverai-je, ici même, folâtrant avec cette inconsciente jeunesse!...

Pourquoi n'avait-il pas tout d'abord aimé une de ces malheureuses dont il eût fait le bonheur en l'élevant jusqu'à lui? Une dévoyée qu'il eût ramenée dans le droit chemin et qui l'eût certainement adoré.

Quand il entra au restaurant Cujas, la salle était pleine de monde.

Dans l'ombre, Just avisa une petite table sur laquelle étaient disposés deux couverts, et y prit place.

Il se fit servir deux œufs sur le plat et une côtelette.

Son déjeuner achevé il se leva et se disposa à sortir.

— Monsieur est attendu à la caisse par le patron, dit le garçon qui l'avait servi.

Et il ajouta:

— Depuis presque un mois monsieur ne paie pas... et le patron trouve que c'est assez longtemps vous faire crédit.

Just pâlit légèrement et lentement, se dirigea vers la caisse.

C'était vrai; depuis longtemps il ne payait point. Mais cela lui était arrivé souvent déjà; pourquoi lui faisait-on, aujourd'hui, un tel affront?

— Ah! bonjour, monsieur Mesmer, dit le patron d'un ton mielleux qui n'avait rien de rassurant.

— Bonjour, fit Just, le sourcil froncé, la rougeur au front.

— Eh bien... et notre petit compte, monsieur Mesmer?

— Je n'ai pas le sou aujourd'hui.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Je vois, chère amie, que malgré la rareté générale dont vous vous plaignez, vous parvenez quand même à vous trouver régulièrement un tas de choses...

— Eh oui, chère madame, malgré toutes les misères du temps, je parviens, chaque semaine, à dépenser tout comme vous, la paye de mon mari...

— C'est toujours la même chose : vous n'avez jamais le sou ! Si je disais cela, moi aussi, au boucher et au boulanger, je serais propre... il me faudrait bientôt fermer boutique.

— Enfin, monsieur, combien vous dois-je ?

— Poupoule, regarde un peu la note de monsieur Mesmer, dit le patron à sa femme installée à la caisse.

— Oh ! le compte sera vite établi, dit Poupoule, en ouvrant le grand registre qu'elle referma aussitôt.

Elle dit :

— Il y a vingt-cinq jours à un franc dix... total vingt-sept francs cinquante, sans compter le pourboire du garçon.

— Vous serez payé demain, fit Just, la sueur au front.

— Bien ; alors à demain, n'est-ce pas ? On va préparer votre note et même l'acquitter à l'avance, monsieur Mesmer.

Et le patron ajouta :

— Dame, si vous preniez chez nous vos repas du soir, nous aurions pu attendre plus patiemment. Mais Poupoule hier encore me disait : Monsieur Mesmer soupe le soir sur la rive droite, se paye des huîtres et des truffes ! Et comme il gaspille ainsi tout son argent il est obligé de se contenter de notre modeste repas à vingt-deux sous... et encore ne le paye-t-il pas.

— C'est bien, monsieur, c'est bien, murmura Just ; demain vous serez payé.

Et nerveux, il s'en alla.

— Vingt-sept francs ! pensait-il... vingt-sept francs ! Où trouverai-je cette somme demain ?... Et où trouverai-je aussi les cent vingt francs de mon terme ?... où ?... où ?...

Et, dérision amère ! le patron du restaurant Cujas pense que je festoie la nuit, moi qui ne dîne pas le soir parce que je le peux pas !... Ah ! quelle farce, tout de même, que la vie... quelle farce !

Demain, je ne pourrai pas aller à ce restaurant, je ne pourrai pas contempler l'opulente Poupoule, demain je crèverai de faim parce que je n'aurai pas vingt-sept francs !...

Demain je devrai encore vendre, sur les quais, mes derniers bouquins à des brocanteurs sans conscience qui me voleront le plus possible ! Demain je mangerai du pain, je boirai de l'eau ; mais, dérision horrible, j'aurai de beaux vêtements... que je dois encore au tailleur !... Mais je suis médecin et j'ai sur la porte de mon appartement, une plaque de cuivre, bien brillante, sur laquelle on lit en grandes lettres :

« Mesmer, docteur-médecin. Consultations de trois à quatre heures. »

Et je serai là, dans un cabinet sans feu, grelottant, attendant des visiteurs qui, peut-être, ne viendront pas !

Mais tout à coup une idée se présente à son esprit :

Il peut aller voir le docteur Brémond et lui raconter sa détresse ; il sait que le maître vénéré lui viendra tout de suite en aide ! Il peut aussi emprunter à des camarades... et il sait qu'on ne lui refusera pas une pièce de cent sous.

Mais il ne veut implorer la charité de personne ; il veut supporter vaillamment la misère.

Puis il ne veut jamais retourner à Saint-Louis ; il ne veut pas revoir le maître.

Devant ce grand cœur, devant cet homme il a honte.

Après avoir erré tout le jour dans les jardins du Luxembourg il rentra chez lui, harassé, fatigué, les yeux brûlés par la fièvre.

Au matin la concierge monte, sa quittance à la main... l'ancienne quittance, car il doit plus de trois mois de loyer.

— Monsieur Mesmer, dit la concierge, le propriétaire exige le paiement de votre terme ; si vous n'avez pas d'argent, comme c'est probable, on vous donnera congé par huissier.

— Qu'on fasse ce qu'on voudra, dit Just ; je n'ai pas d'argent.

La concierge sort en refermant bruyamment la porte.

Seul maintenant Just pousse un cri de rage, un cri de bête fauve qui se précipite sur les barreaux de sa cage pour essayer de les briser.

D'un rapide coup d'œil, il fait l'inventaire du peu qui lui reste.

Sa bibliothèque est vide. Autour de lui un vent de misère a passé emportant tout ; la pendule et les nombreux bibelots qui autrefois encombraient la cheminée ont été vendus l'un après l'autre ! En dehors de quelques gros meubles indispensables il ne lui reste rien... plus rien !

La maison semble vide.

— Allons, dit-il, vais-je donc être forcé de me tuer ? De dire adieu à mes rêves de vengeance ? D'abandonner le seul espoir qui me faisait vivre et soutenait mon courage abattu : l'espoir de retrouver mon petit Marcel ?

C'est donc fini ! Gladys va donc pouvoir vivre dans l'impunité ! Mon enfant ne me connaîtra donc jamais !

Devrai-je, pour vivre, tendre encore longtemps la main à mes amis ? achever de vendre le peu qui me reste en attendant les clients qui, peut-être, ne viendront jamais ?

La veille une pauvre femme de la maison qu'il habite est venue le consulter et en partant lui a offert une pièce de quarante sous... mais, la voyant si misérable et si triste, il a refusé son argent.

Et cependant cette faible somme lui eût permis de vivre pendant deux jours !

Nerveux, il se précipite dans son cabinet, dans cette pièce où s'est déroulé l'affreux drame qui ne s'effacera jamais de son souvenir... drame intime qui a soulevé en lui toutes les colères, lui a enlevé ses croyances les plus saintes.

Et la même glace qui lui a dévoilé le crime de Gladys reflète son visage, son visage amaigri.

Il s'arrête et se regarde longuement.

Un sourire navrant erre sur ses lèvres livides.

Il pense :

— Je suis perdu... je ne tiens plus debout et la mort aura une besogne facile ; ne vaudrait-il pas mieux en finir tout de suite ?

Pourtant ne serait-ce pas une lâcheté que de mourir ainsi, désertant la lutte ? Le suicide n'est-il pas un crime, et le plus affreux de tous, parce qu'il reste impuni ?

Puis a-t-il le droit de quitter la vie, lui qui est médecin ? lui qui se doit à l'humanité ? lui qui, plus tard, peut être utile à ses semblables ?

Et puis... et puis a-t-il le droit de mourir, lui qui abandonnerait de par le monde un pauvre être destiné, sans doute, à végéter misérable et sans nom ?

S'il le retrouvait jamais, cet enfant adoré ! Si, un jour, le hasard — la Providence plutôt — les mettait en présence l'un de l'autre !... Quelle joie dans leur première étreinte ! Et pour attendre cette joie ne devrait-il pas lutter jusqu'au bout, se lancer, tête baissée, dans ce volcan de la vie, dans ce gouffre de misère où, trop souvent, hélas ! disparaissent les hommes les mieux armés, les mieux trempés !

Dans son cabinet il se promène, nerveux et sombre.

Et toujours la glace reflète son visage de meurt-de-faim, ses grands yeux brûlés par la fièvre, agrandis dans la maigreur des joues aux pom-

LE PETIT DOCTEUR DE VOTRE RADIO

SOUVENT, après avoir acheté un bel assortiment de disques, vous vous empressez d'entrer à la maison pour les entendre jouer sur votre phono ! En les écoutant, vous êtes désappointé. Vous constatez qu'ils ne sont plus les mêmes que ceux entendus chez votre fournisseur. Eh, bien ! la faute n'est pas attribuable aux disques, mais bien à votre reproducteur qui est raccordé à votre radio d'une manière différente de celui de votre marchand.

Il existe plusieurs manières de raccorder un phono à un radio. Mais il est nécessaire de savoir la bonne, car les résultats obtenus sont souvent très différents. Ce travail doit être confié à un technicien compétent qui trouvera le meilleur moyen de donner à la reproduction un équilibre tonal qui ne favorisera pas les notes hautes au détriment des notes basses. C'est précisément ce détail qui fera de votre appareil un bon ou un mauvais phono.

Le choix de l'aiguille a aussi une grande importance. Une aiguille de fibre a l'avantage d'éliminer les bruits de surface et l'usure du disque lorsqu'employée avec un reproducteur très léger, "de préférence une once ou deux". Par contre, avec un reproducteur plus lourd, elle ne durera que le temps de jouer un disque.

Les aiguilles dites "Saphir", ou de métal rare, doivent être aussi adaptées à des reproducteurs légers ; car le contraire se produirait et les disques ne résisteraient qu'à quelques auditions.

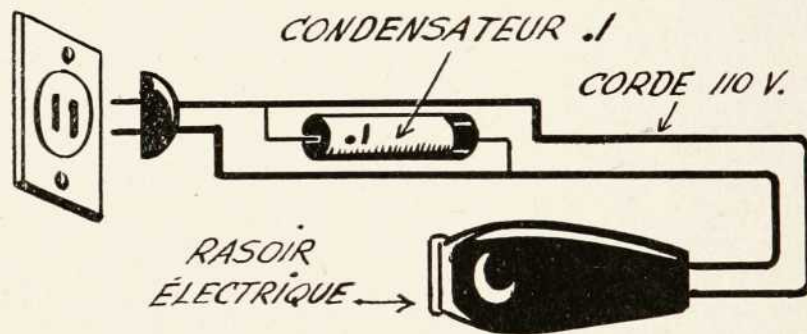
Si le reproducteur est plus lourd que deux onces, il est préférable de se servir d'aiguilles ordinaires que l'on remplacera à tous les 3 ou 4 disques, ce qui assurera à vos sélections musicales une plus longue durée.

Dans un article subséquent nous traiterons des exigences de reproduction parfaite adaptée à la technique d'après-guerre.

C. DREVET

LA BOITE AUX QUESTIONS

QUESTION. — Les membres de ma famille se plaignent du bruit que fait mon rasoir électrique dans notre poste récepteur lorsque je me rase. Y aurait-il un moyen de remédier à cela ? — Ch.-A. V., 7646, rue Aqueduc, Ville LaSalle, P.Q.



REPONSE. — En effet, il est très facile de remédier à cet ennui. Etudiez tout d'abord le schéma ci-dessus, après quoi vous pourrez très probablement vous-même poser comme il convient un petit condensateur. Entre les deux fils de la corde de votre rasoir, ayez bien soin de couvrir de diachylon les extrémités des connections.

QUESTION. — Seriez-vous assez bon de m'indiquer comment je pourrais m'y prendre pour obtenir un permis de Radio amateur. Croyez-vous que la maison de laquelle j'achèterais un transmetteur pourrait faire les démarches pour l'obtention de ce permis. — J.-T. Doyon, 274, rue St-Denis, Black Lake, Comté de Mégantic, P.Q.

REPONSE. — En ce qui a trait à ce genre de permis, je vous recommanderais plutôt d'attendre que les règlements de 1947 soient en vigueur, et d'éviter ainsi des démarches inutiles. De toute façon, nous publierons ici même, et très prochainement les nouveaux règlements concernant l'émission des permis pour postes émetteurs privés.

Collaboration spéciale au "SAMEDI" par Radio Service Inc.

mettes saillantes, et ce sourire convulsé, et les rides profondes de son front assombri.

Il a vieilli de dix ans; maintenant ce n'est plus un jeune homme, c'est un vieillard: les cheveux sont grisonnants aux tempes, les épaules se sont voûtées!

Et c'est ce cadavre vivant que Madeleine avait aimé! Pauvre Madeleine!

Oh! c'eût été un crime que d'unir sa vie à celle de cette pure jeune fille!

Puis il sent bien que jamais il n'aurait été digne de Madeleine! Et haussant doucement les épaules:

— Là pourtant était la fortune, la célébrité peut-être, une vie remplie de tendresses; je n'avais qu'à tendre la main pour saisir richesse, situation, amour!... Mais je ne l'ai pas voulu...

Et avec un sourire d'orgueil:

— J'ai été un honnête homme!

Devant la fenêtre il s'arrête, soulève les rideaux et regarde.

La vie grouille en bas, dans le vieux Paris frissonnant sous le givre. La jeunesse des écoles passe, rieuse, sur les trottoirs; de jeunes et jolies femmes circulent, le sourire aux lèvres, un bouquet de violettes au corsage, frioleusement emmitouffées dans des fourrures de prix, pénètrent dans les cafés où les étudiants les rejoignent.

Et Just pense:

— Insouciance jeunesse, vous aurez, vous aussi, votre heure! Comme vous j'ai été heureux et confiant dans l'avenir: quand Gladys devait venir me voir, c'était le ciel qui s'ouvrait pour moi!

Et après de telles joies, mon Dieu, quel effondrement!... Après de si doux rêves, quel affreux réveil!...

Cinq heures viennent de sonner; le jour baisse. Le cabinet où Mesmer songe est déjà plein d'ombre.

Dans les rues les reverbères s'allument.

Just sent alors une grande tristesse l'envahir, et tombant sur un divan il se prend à sangloter.

Seul! seul à jamais!... Seul avec sa détresse!

Et, la tête dans ses mains, il sent battre ses artères à coups précipités.

Maintenant la vie était-elle possible pour lui?

Dans peu de jours, il serait chassé de cette maison; demain il ne saurait pas où aller manger! La faim le guettait... la faim, la hideuse faim, ignorée, cachée sous d'élégants dehors!...

Décidément, Gladys aurait bien fait d'achever son œuvre de mort!... Aujourd'hui tout serait fini et il n'aurait plus dans l'âme cette torture dévorante.

Et cette fois encore une pensée de suicide monte à son esprit.

Bien des moyens se présentent à son esprit pour se donner la mort!

Le poison?... Il en a assez chez lui pour tuer dix hommes!

Mais le poison ne lui sourit pas: ces dernières luttes de la vie et de la mort lui répugnent. Non, pas de poison, si violent soit-il; il faut que la mort entre en lui comme un coup de massue!

Et, d'une panoplie, il détache un pistolet qu'il dépose sur la table.

CHAPITRE X

IL VIENDE l'armer. Six cartouches... il ne se manquera pas!

Et riant nerveusement:

— C'est le propriétaire qui ne va pas être content: de longtemps personne ne viendra habiter ce logement, et tous les locataires fuiront quand ils sauront qu'un malheureux, un crève-faim, s'est suicidé là!

Et l'opulente Poupoule du restaurant Cujas en sera pour ses vingt-sept francs.

Il est bien décidé à mourir cette fois, et dans ses mains aussi fermes

que s'il se fût agi d'une opération dangereuse et délicate, il tourne et retourne l'arme, en tous sens.

Mais il vient d'entendre un frôlement de robe soyeuse dans le corridor. Devant sa porte on vient de s'arrêter.

Un coup de sonnette retentit.

Il hésite d'abord à ouvrir; puis enfin il se décide.

Et dans l'ombre du couloir obscur il aperçoit une femme.

— Monsieur Just Mesmer? demande une voix mélodieuse.

— C'est ici, madame.

L'inconnue, le visage caché sous une épaisse voilette noire, s'avance doucement dans le cabinet du jeune médecin.

Just vient d'allumer une lampe; et sous la lueur encore incertaine de la lumière, subitement il reconnaît la visiteuse.

C'est Régina.

— Vous!... Vous!...

— Oui, moi... j'arrive du Monastier, dit-elle à voix basse. Et là j'ai appris que vous étiez allé chercher l'enfant.

Lentement elle s'était assise sur un siège, comme accablée de lassitude.

Elle jetait autour d'elle des regards scrutateurs, espérant découvrir dans quelque coin de la pièce un berceau d'enfant.

— Eh bien? dit-elle... Eh bien?

— Il est vrai que je suis allé au Monastier... il est vrai encore que j'ai emporté l'enfant.

Régina s'était redressé, très pâle.

— Alors il est ici? fit-elle, une flamme de joie dans les yeux. Vous n'en aurez pas seul la charge: je viendrai le soigner, le bercer; je vous aiderai à l'élever, monsieur Just. Oh! il est ici... Que je suis donc heureuse, mon Dieu!

— Régina!

— Just!

Il n'ose plus achever; il comprend l'immense chagrin qu'elle va ressentir tout à l'heure quand elle saura toute la vérité. Il hésite.

Elle aussi n'ose plus interroger Mesmer: une douleur horrible étreint son cœur.

Le petit Marcel est son filleul; elle l'aime comme s'il était son enfant à elle.

— Just! dit-elle enfin, Just, ne me faites pas ainsi souffrir! Qu'est devenu l'enfant? Le pauvre mignon est innocent de toutes vos souffrances et il est assez malheureux d'être né d'une telle mère!

Et la voix plus douce, elle ajouta:

— Vous ne pouvez pas savoir, vous, combien il m'a fallu mentir pour pouvoir courir dans les Cévennes: madame de La Bussière ne voulait pas me laisser partir et j'ai presque dû me sauver. La veille j'avais reçu un mot de la sage-femme m'annonçant que Corinne Roland lui avait écrit que notre cher petit ange n'était plus à la ferme et que c'était vous qui l'aviez emporté!... Alors j'ai perdu un peu la tête et je suis partie.

— Corinne Roland disait vrai: c'est moi qui ai emporté l'enfant.

— Mais alors il est ici?

— Non!... on me l'a volé!...

Et, brièvement, il raconta à Régina les événements que nous connaissons.

La jeune fille tressaillit; son visage devint d'une pâleur de cire.

— Volé!... dit-elle, volé!...

Et elle ajouta:

— Que va dire Gladys?

— Gladys sera bien heureuse! Sa faute est à tout jamais lavée!...

— Gladys aimait son fils.

Just haussa dédaigneusement les épaules. Il reprit:

— Elle est loin de Paris, n'est-ce pas?

— Oui. Après le mariage, le duc d'Aubagne et elle sont partis pour le château de Saint-Savin.

Et elle ajouta, en riant tristement:

— Au château de Saint-Savin, où elle doit s'ennuyer à mourir.

— Qui sait? Peut-être aime-t-elle son mari, fit Mesmer avec une ironie méprisante... Peut-être fait-elle croire à ce malheureux qu'elle l'adore... comme elle m'a longtemps fait croire, à moi, un amour qu'elle ne ressentait pas!

Et d'un ton toujours plus méprisant il ajouta:

— Je n'aurai été dans sa vie qu'une simple distraction; peu surveillée par une mère imprudente, elle s'est laissée aller à ce caprice de jolie femme!

— Il faut lui pardonner, dit Régina! Elle a été si gâtée, si mal élevée!... Sa mère, surtout, a été la grande coupable.



— Qu'est-ce que tu as décidé de faire quand tu seras grand, papa?

— Lui pardonner?... Mais depuis longtemps je l'ai oubliée. Depuis la dernière visite qu'elle me fit ici — et dont vous devez vous souvenir puisque, m'a-t-elle dit, vous l'attendiez dans une salle du Louvre, — je la méprise comme la dernière des misérables!

— Just!...

— Alors, vous ne savez rien? Elle ne vous a pas dit ce qu'elle venait faire ici?

— Je sais tout.

— Vous savez tout?...

— Oui, je sais qu'elle venait vous supplier de l'épargner; de laisser, par votre silence, s'accomplir son mariage avec le duc d'Aubagne... Je sais qu'elle venait vous dire les motifs qui la condamnaient à cette union: la ruine de la maison de Bussière!

Un rire ironique erra sur les lèvres de Just.

— Mais, alors, vous ne savez rien... rien!...

Et comme elle le regardait, étonnée:

— Vous ignorez ce qu'elle venait faire ici, dans ce salon si souvent témoin de nos amours... Vous ne savez rien, Régina, rien...

— De grâce, expliquez-vous!

— Vous voulez savoir ce qu'elle venait faire? Eh bien je vais vous l'apprendre. Elle venait m'apporter la mort, comprenez-vous?... Elle venait verser dans mon verre un breuvage mortel caché dans sa robe!... Et elle est entrée ici, la tête haute, la conscience tranquille, comme si elle fût venue à un rendez-vous d'amour!... Mais Dieu a permis que je la visse là, dans cette glace, et que je pusse me défendre!

— Oh! la malheureuse! la malheureuse! s'écria Régina en portant la main à son front couvert de sueur... la malheureuse!...

— Et vous voudriez que je lui pardonne? fit Just d'un ton glacial; vous voudriez, Régina, que j'oublie le crime de cette empoisonneuse? Oh! non, non... cela est impossible...

Se radoucissant subitement il ajouta:

— Et c'est pourquoi je suis parti aussitôt pour prendre mon fils, pour le soustraire à l'influence néfaste d'une telle mère! J'étais si heureux de le trouver frais et bien portant, le cher petit! Si heureux de pouvoir le garder, l'aimer, en faire un homme! Sur cette tête blonde, je vous le jure, Régina, j'avais reporté toutes mes espérances! A la vue du chérubin un apaisement s'est fait dans mon cœur; et le passé s'est presque voilé sous le doux regard de cet ange.

Vous savez, maintenant, comment il m'a été volé: j'étais blessé, je me suis évanoui, le mal a triomphé et je me suis abattu sur le chemin.

D'un ton navré il continua:

— A présent rien n'existe plus pour moi; je n'ai plus d'ambition, plus d'espérance!... Je suis un homme fini!...

Elle le regarda, émue, tremblante. En le voyant si pâle, les cheveux grisonnants, elle eut un cri de pitié.

Oh! Just!... Oh! Just!...

Elle se redresse, et, jetant autour d'elle un rapide regard, elle aperçoit la bibliothèque et la cheminée vides de tout ce qui les ornait autrefois... Et sous la lueur blafarde de la lampe elle voit aussi le pistolet posé là tout à l'heure par Just.

Et subitement elle comprend la détresse du malheureux.

Depuis longtemps elle sait qu'il est pauvre, mais jamais elle n'a soupçonné pareille misère dans ce modeste intérieur de jeune médecin.

— Vous voulez vous tuer, dit-elle d'un ton d'exquise douceur; cette arme... là... près de votre main... c'était pour en finir avec la vie, n'est-ce pas?

Et comme il gardait un sombre silence:

— Vous mentiriez en m'affirmant le contraire, dit-elle en saisissant les mains de Just et les serrant dans les siennes... vous mentiriez... et jamais vous n'avez menti, Just!...

Puis, toujours avec une douceur très tendre dans la voix :

— Croyez-vous donc qu'en voyant cette arme je n'aie pas compris tout de suite ce que vous vouliez faire? la détermination que vous aviez prise?

Et après un long silence :

— Je vais vous gronder, Just; l'acte que vous avez prémédité est indigne d'un homme tel que vous, d'un savant, d'un père qui a le devoir de tout tenter pour retrouver l'enfant qu'il pleure.

Et comme il voulait se révolter :

— Taisez-vous, dit-elle. Au lieu de vous laisser ainsi abattre, redressez-vous!... Regardez autour de vous et vous verrez que vous n'êtes pas seul à connaître la souffrance. Me croyez-vous donc heureuse, moi qui ignore ce qu'est une enfance faite de tendresse, moi toujours rebutée et bafouée! Amenée toute jeune chez les La Bussière, j'y ai souffert le martyre; j'y ai été malade... on ne m'a pas soignée! Et de cette indifférence à me donner des soins je suis restée boiteuse! Oh! vous croyez que vous êtes seul, Just, vous avez été malheureux, que vous êtes à plaindre! Mais regardez donc plus bas que vous et vous ouvrirez des plaies sociales plus profondes que toutes les blessures de votre cœur.

Just, attendri, la regardait.

En parlant ainsi Régina semblait transfigurée; et jamais plus rayonnant visage n'était apparu aux yeux de Mesmer.

Il prit les petites mains de la jeune fille et, pieusement, comme il eût fait d'une relique, il les porta à ses lèvres.

— Eh bien? fit-elle en l'enveloppant d'un regard humide de pleurs, eh bien, Just, n'ai-je pas raison?

Des douleurs aussi profondes que les vôtres sont supportées vaillamment par des êtres qui n'ont pas, comme vous, l'instruction achevée du savant... des êtres malheureux qui n'ont devant eux qu'un avenir de ténèbres, tandis que vous, Just, vous êtes appelé à vivre dans la lumière et la célébrité.

— La célébrité! fit-il avec une amertume profonde.

— N'avez-vous donc pas confiance en votre étoile, Just?

— Non, dit-il je ne crois plus à rien... à rien. Et c'est pourquoi je veux mourir!

— Le suicide est une lâcheté quand, comme vous, Just, on a des devoirs sacrés à remplir. Vous vous devez à l'humanité... vous vous devez à votre enfant!...

— Oh! je sais que l'espoir de retrouver mon cher petit devrait me retenir sur terre, me faire supporter vaillamment la vie; lui seul, entendez-vous, Régina, lui seul emplît mon cœur. Quant à l'humanité je m'en moque. Que m'importent, à moi, les hommes, les peuples, tous ces êtres qui se meuvent, se débattent dans la vie? Assez d'autres restent, des meurt-de-faim comme moi qui, jusqu'à leur dernier souffle gardant leurs illusions, sont là pour achever l'œuvre sociale dont je me détache aujourd'hui...

— Oh! Just!... oh! Just!...

Il s'était levé et, furieux, exalté, se promenait dans son cabinet.

Et avec ironie :

— Tout ça, fit-il en étendant la main vers le peu de meubles qui garnissaient la pièce, tout ça, je le dois... ça ne m'appartient pas! Je suis plus malheureux que le dernier des misérables que vous rencontrez sur votre chemin! Mes plus douces illusions sont détruites et il ne me reste rien au cœur... pas un sentiment généreux ne le fait battre; je suis un homme mort au moral! Et vous me demandez, Régina, de vivre, de traîner

mon cadavre de par le monde, de jouer un de ces rôles d'abnégation et de sacrifice dont seuls les hommes forts sont capables!... Allons donc!... Je ne ferais pas maintenant deux pas dans la vie sans tomber comme une masse informe, comme un homme ivre, sans pouvoir me relever!...

— Vous dérober à la lutte serait une lâcheté... et vous n'êtes point lâche, Just, s'écria Régina en se dressant devant lui, pâle et sombre.

Il murmura :

— Une lâcheté!...

Tout à l'heure n'avait-il pas eu la même pensée, lui aussi?

— Oui, je le répète, Just... une lâcheté!

Cette parole cingla son visage qui devint tout à coup d'une pâleur de cire... cingla son cœur qui, pendant un instant, battit à coups précipités.

Et comme il se taisait :

— Vous voyez bien que j'ai raison, reprit la jeune fille. Et pendant que vous êtes sous la bonne impression qui vous anime en ce moment, je veux que vous me fassiez un serment... un serment solennel et sacré.

La sueur au front, il la regarda longuement.

— Vous allez me jurer, fit Régina, sur ce que vous aimez le mieux dans la vie, sur le petit que nous pleurons tous deux, que vous n'attendrez point à vos jours... me jurer que vous vivrez!...

Il ne répondit point.

Et comme anéanti, brisé, sanglotant, il était tombé sur un siège, elle s'agenouilla doucement devant lui et, joignant les mains, l'implorant, elle aussi pleura.

Alors, voyant les larmes de Régina, il dit très bas :

— Je vous le jure, Régina, je vivrai!...

— Vous me le jurez, bien sûr?

— Je vous le jure!

Alors, transfigurée, heureuse, comme si elle eût vu devant ses yeux ressusciter un mort bien-aimé, une aube de lumière descendit sur son front.

Elle abaissa sa voilette sur son pâle visage, prit sur la table son petit manchon, y plongea ses fines mains et en retira un mouchoir avec lequel elle essuya les larmes de joie qui coulaient de ses yeux... elle en sortit aussi une bourse où brillaient trois pièces de vingt francs et, comme par mégarde, la laissa tomber.

Puis, lentement, elle s'éloigna.

Quand elle fut partie, quand la porte se fut refermée sur elle, quand Just n'entendit plus dans l'escalier le pas furtif de Régina, il vint s'asseoir à la place qu'occupait tout à l'heure la jeune fille.

Et là il découvrit la petite bourse d'argent dont les mailles laissaient apercevoir les trois pièces de vingt francs.

Il ramassa la bourse et la posa doucement sur la table.

Il pensa :

— Elle a compris ma détresse!

Une rougeur fugitive monta à son front.

Et comme il se dressait pour appeler la jeune fille et lui rendre l'objet perdu, une voix cria dans sa conscience :

— C'est une aumône!... Tu n'as pas le droit de refuser l'aumône d'un ange!

CHAPITRE XI

POUR LA CLARTÉ de notre récit, retournons de quelques années en arrière.

Et d'abord, qu'était cette famille de la Bussière?

Alors qu'il n'était encore que commis principal dans une grande maison de banque de Paris, M. de la Bussière avait épousé, sur le tard, une jolie Pa-

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE et du FILM

PETITS PAINS CHAUDS

1 tasse de purée de pommes de terre 6 à 7 tasses de farine
 $\frac{3}{4}$ de tasse de shortening
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre 1/2 c. à thé de sel
 2 œufs bien battus
 1 tasse de lait bouilli 1 gâteau de levure

Mêler les pommes de terre avec 1 tasse de farine, le shortening fondu, le sucre, le sel, les œufs battus et le lait. Faire dissoudre la levure dans 1/2 tasse d'eau tiède et ajouter au premier mélange qui doit être également tiède. Couvrir et placer dans un endroit assez chaud, laisser reposer 2 heures. Ajouter le reste de la farine. Pétrir jusqu'à ce que la pâte soit lisse et élastique. Mettre dans un bol, couvrir et faire lever à chaleur douce 1 1/2 heure. Renverser la pâte sur une planche farinée, pétrir jusqu'à ce qu'elle soit lisse et façonner en petits pains de la grosseur désirée. Placer sur une tôle beurrée, couvrir et laisser lever au double du volume. Cuire à four chaud 450° F. 20 à 25 minutes suivant la grosseur des pains.

ROULEAU AUX DATTES

2 tasses de farine 1 c. à thé de sel
 $\frac{1}{3}$ de tasse de shortening 3 c. à thé de poudre à pâte
 1 tasse de sucre 1 tasse de dattes hachées dénoyautées
 le jus et le zeste râpé d'une orange 1 tasse d'eau

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le sel et la poudre. Mettre dans un bol et, à l'aide d'un appareil spécial, de 2 couteaux ou des doigts, couper le corps gras dans la farine jusqu'à obtention d'un mélange ressemblant au gruau d'avoine. Délayer vivement avec le lait. Abaisser la pâte à 1/4 de pouce d'épaisseur, badigeonner de beurre fondu. Couvrir avec les dattes hachées puis le zeste râpé de l'orange. Rouler comme un gâteau roulé. Tailler en tranches d'un pouce et mettre dans un plat beurré. Faire un sirop avec le sucre et l'eau, y ajouter le jus d'orange et verser sur les rondelles de pâte. Cuire à four chaud 450° F. 45 à 50 minutes.

SOUPE AUX POIS

1 tasse de pois 1 tasse de céleri haché
 2 pintes d'eau froide 1 tasse d'oignon
 2 c. à thé de sel 1/4 de livre de lard salé
 1/2 c. à thé de poivre

Laver les pois et les faire tremper toute la nuit dans l'eau. Le lendemain, porter sur le feu, ajouter tous les ingrédients mentionnés et faire cuire 3 ou 4 heures ou jusqu'à ce que le bouillon soit en purée. Une heure avant la fin de la cuisson, ajouter de l'eau si nécessaire pour terminer la cuisson mais ne jamais ajouter d'eau juste au moment de servir la soupe.

BŒUF A LA MODE

2 livres de bœuf 1/4 de c. à thé de poivre
 1 c. à thé de sel 2 c. à tb. de farine
 $\frac{1}{2}$ tasse d'oignon 1/2 tasse de navet
 $\frac{1}{2}$ tasse de carottes 1 feuille de laurier
 2 tasses d'eau bouillante

Couper le bœuf en services individuels et faire brunir de tous côtés dans un corps gras. Saupoudrer de farine, assaisonner de sel et poivre, ajouter tous les légumes coupés en tranches puis l'eau chaude. Couvrir parfaitement et faire mijoter durant 3 ou 4 heures ou jusqu'à ce que le tout soit bien tendre. 1/2 heure avant la fin de la cuisson, on peut ajouter 4 pommes de terre coupées en gros cubes. 6 services.

SOUFFLE AUX PRUNEAUX

1/2 tasse de mie de pain pressée
 $\frac{1}{2}$ tasse de noix hachées 1/2 tasse de jus de pruneaux
 3 c. à tb. de sucre
 1 tasse de pulpe de pruneaux le jus et le zeste râpé d'un citron
 2 œufs

Faire gonfler dans l'eau froide 1/2 tasse de pruneaux secs bien lavés. Faire cuire jusqu'à ce qu'ils soient bien tendres. Couler, réserver 1/2 tasse de jus et passer le reste en purée. Mélanger avec tous les autres ingrédients excepté les œufs. Séparer les jaunes des blancs. Battre les jaunes jusqu'à ce qu'ils soient légers, ajouter au mélange. Battre les blancs en mousse ferme et les incorporer délicatement. Verser dans un plat beurré et faire cuire au bain-marie au four de 350° F. 40 à 45 minutes, jusqu'à ce que ce soit ferme. Servir avec crème douce. 6 services.

risienne n'ayant pas un sou vaillant et ne possédant comme dot que l'éclat de ses vingt ans.

Gladys naquit de cette union.

M. de la Bussière, homme probe et rangé qui, jusqu'alors, s'était estimé heureux de gagner de dix à douze mille francs par an, sentit tout à coup, à la naissance de son enfant une fièvre d'ambition l'envahir... Pour Gladys, rien que pour Gladys, il voulait devenir riche.

Très expérimenté et très connu dans le monde des affaires il hasarda d'abord quelques modestes capitaux; le succès lui sourit et, en quelques mois, il doubla sa fortune.

Puis un événement heureux pour lui survint.

Le patron, son banquier, mourut, laissant la maison sans chef. Les actionnaires se réunirent.

Jugé seul capable de le remplacer, M. de la Bussière prit la direction des affaires.

En quelques années il réalisa une fortune colossale.

Gladys avait alors quatre ans.

Bien que soignée et dorlotée comme une princesse, l'enfant était restée chétive; elle toussait, et les docteurs les plus célèbres appelés en consultation avaient déclaré qu'il fallait à l'enfant l'air du Midi et de nombreuses distractions.

C'est alors que madame de la Bussière, avant de partir pour le Midi, résolut de donner à sa fille une compagnie avec laquelle elle pourrait se distraire et jouer.

Régina, orpheline de père et de mère, élevée par une femme qui était un peu sa parente, fut présentée à madame de la Bussière... et acceptée.

Presque du même âge, les deux petites filles grandirent côte à côte, habitant tantôt le magnifique hôtel de l'avenue de la Muette, tantôt la luxueuse villa de Beaulieu achetée récemment par le riche banquier.

Mais autant Régina était droite, bonne et douce, autant Gladys était volontaire et mauvaise.

Comme nous l'avons déjà dit dans la première partie de notre récit, Régina fut, dès les premiers jours, le souffredouleur de mademoiselle de la Bussière.

Elevée par une mère toujours prête à satisfaire le moindre de ses caprices, Gladys était un enfant autoritaire et vraiment terrible.

Et quand le père voulait essayer de mater ce caractère hautain et impérieux :

— Elle est malade, disait madame de la Bussière; plus tard, quand elle sera grande, il sera temps de la réprimander. Elle a du cœur, elle reconnaîtra bien vite ses torts... elle s'amendera...

Et des années passèrent.

La mère, toujours aux petits soins pour sa fille, n'avait d'autre souci que la santé de son enfant, ne songeait qu'à consulter, chaque matin, le baromètre pour savoir si, dans la journée, Gladys, protégée du vent et de la pluie, pouvait sortir.

Dans le cœur de cette femme un peu vulgaire et d'un égoïsme révoltant, Gladys, seule, régnait en maîtresse absolue.

Des années encore s'écoulèrent.

Gladys venait d'atteindre quinze ans lorsque son père mourut subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Il laissait à sa veuve cent mille livres de rentes et le magnifique hôtel de l'avenue de la Muette évalué quatre à cinq cent mille francs.

Habitée à dépenser beaucoup plus, madame de la Bussière songea, dès les premiers jours de son veuvage, à tenter quelques spéculations de Bourse.

— Nous dépensons deux cent mille francs, pensait-elle; il faut donc que

je trouve les cent mille francs qui nous manquent.

Et, hardiment, sans assez de précautions, elle hasarda ses capitaux dans des spéculations, peu sûres.

Elle était loin de connaître aussi bien que son mari le mécanisme des affaires.

Et en trois ans la brillante fortune laissée par le banquier fut totalement engloutie dans des opérations malheureuses.

Gladys, qui venait d'atteindre sa dix-huitième année, ignorait encore, à cette époque, la gravité de la situation et ne savait pas qu'une ruine les menaçait tous.

La mère, comptant toujours sur un revirement de la fortune, avait, au dernier moment, hypothéqué l'hôtel de l'avenue de la Muette et, plus que jamais, jouait à la Bourse.

Un instant la chance sembla lui sourire; la gaieté revint sur son visage et elle résolut de prendre en mains les intérêts, fort compromis alors, de la fortune de sa fille.

Sur ces entrefaites Gladys tomba très dangereusement malade; alors la mère jeta le manche après la cognée et ne s'occupa plus de ses affaires d'argent.

Dès le début de la maladie le docteur Brémont fut mandé en toute hâte.

Mais le docteur, cloué au lit depuis trois mois par des rhumatismes articulaires, ne put venir. Il envoya pour le remplacer un de ses internes, celui en qui il avait le plus de confiance.

C'était Just Mesmer.

Just soigna Gladys avec une attention de tous les instants.

Pendant quinze jours la jeune fille fut entre la vie et la mort; Mesmer et madame de la Bussière la veillèrent toutes les nuits.

Puis, enfin, Just annonça que Gladys était sauvée.

La mère, alors, se jeta presque dans les bras du jeune médecin, le suppliant de ne pas abandonner encore la malade et de revenir souvent surveiller sa convalescence.

Aussi Just revint-il chaque jour à l'hôtel de l'avenue de la Muette.

Comme un artiste qui vient de créer une merveille et qui est sans cesse en contemplation devant son œuvre, il éprouvait une jouissance intime, un orgueil profond devant cette convalescente dont les joues se couvraient maintenant d'un peu d'incarnat, dont les yeux, voilés par la maladie, s'ouvraient rayonnants.

Une intimité douce s'ensuivit.

Peu à peu le jeune homme sentit son cœur battre en regardant cette belle jeune fille qui lui souriait, qui l'appelait près d'elle à toutes les heures de la journée.

En présence de Régina, installée, elle aussi, près du lit de Gladys, Just se laissait aller à l'amour qui peu à peu envahissait son cœur.

Jamais Just n'avait aimé. Travailleur infatigable, il s'était toujours éloigné des femmes; instinctivement il les redoutait, craignant pour son cœur.

Toute sa jeunesse s'était passée dans le travail.

Dès sa première année de médecine il s'était lancé à la poursuite d'ardus problèmes sur le corps humain; et son intelligence et son ardeur au travail lui avaient valu la bienveillance du docteur Brémont.

— Mesmer sera un savant! disait souvent le vénéré maître à ses nombreux élèves... la justesse et la précision de ses diagnostics m'étonnent.

Et il pensait :

— Si Just avait plus d'expérience et de pratique, il en saurait certainement autant que moi.

Enorgueilli de ces propos si doux à son oreille, Just redoublait d'efforts et bûchait davantage.

Et voilà que maintenant l'amour entrant en son cœur, étouffant toute ambition.

Il ne songeait qu'à Gladys!

Un soir en rentrant chez lui il trouva une lettre du maître, le convoquant le lendemain à l'hôpital.

Subitement rappelé à la réalité et comprenant la nécessité impérieuse de travailler encore, de travailler toujours, Just ressentit pour la première fois comme un vague remords.

Devait-il se laisser aller ainsi à son amour?

N'était-ce pas un crime que de profiter de la liberté laissée par madame de la Bussière pour lui prendre le cœur de sa fille?

Mademoiselle de la Bussière était très riche — il le croyait, du moins — ne dirait-on pas dans le monde que cette tendresse n'était basée que sur d'odieux calculs?

Le lendemain il se rendit à l'hôpital; il y resta tout le jour et ne parut point à l'hôtel de l'avenue de la Muette.

— Vous n'allez point voir mademoiselle de la Bussière? demanda le docteur Brémont qui, après de longs jours d'absence, reparaisait enfin à Saint-Louis.

— Non, maître. Mademoiselle Gladys va bien; elle est en pleine convalescence et son état ne réclame plus de soins assidus.

Le docteur Brémont répondit en souriant :

— C'est fort bien; pourtant il ne faut pas abandonner complètement votre malade; c'est une nature nerveuse, impressionnable, que vous avez le devoir d'étudier encore. Retournez la voir demain.

— Je n'irai pas, pensait Just.

Il avait peur de cet amour naissant, peur de se trouver seul avec la jeune fille, peur d'un tête-à-tête, peur de ne pouvoir cacher la passion qui le dévorait.

Huit jours s'écoulèrent.

Un matin Just reçut une lettre de madame de la Bussière, le rappelant près de Gladys.

Cette fois il ne pouvait différer sa visite; il partit.

Dans un petit salon donnant sur le jardin, Gladys, étendue sur une chaise longue, attendait le jeune médecin.

— Je savais bien que vous viendriez, dit-elle en se soulevant à demi sur son oreiller; aussi ai-je envoyé Régina à la lingerie où son travail l'appelle. J'ai tenu à être seule avec vous; j'ai tant de choses à vous dire.

— Mais madame votre mère?...

— Maman va venir tout à l'heure. Elle sait que vous êtes ici, car depuis ce matin elle guette, à la fenêtre, votre arrivée; cette pauvre maman, si bonne, n'a confiance qu'en vous.

Et elle ajouta :

— J'ai toujours un peu de fièvre. Tenez, constatez vous-même...

Comme il venait de saisir le bras de la jeune fille, une portière se souleva et madame de la Bussière parut.

— Ah! enfin, dit-elle en s'avançant vers Just, enfin vous êtes venu. De-

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



Il avait douze ans quand la photo qui paraît en page 16 du présent numéro du "Samedi" fut prise. Aujourd'hui, c'est ANDRE LOUVAIN dont les émissions radiophoniques auxquelles il a participé ne se comptent plus. En Europe il chanta dans un quatuor dont faisait partie notre grand Rodolphe Plamondon. Il est gérant des ventes de la maison Edmond Archambault, ce qui lui donne une étroite collaboration avec les éditeurs européens. Il a été soliste attitré de "L'Album du Souvenir" durant quatre mois à CKAC. Photo Famous Studio.

puis huit jours nous vous attendons, monsieur Mesmer.

— Notre malade va mieux, la fièvre est tombée, le pouls est bon.

— C'est possible; mais si la fièvre a disparu, l'état nerveux reste le même: Gladys nous fait ici une vie infernale. Vous auriez dû revenir, docteur, ou tout au moins nous envoyer M. Brémond.

— Le docteur Brémond est toujours malade: cette semaine il est venu deux heures à Saint-Louis et, depuis nous ne l'avons pas revu.

— Je le regrette pour lui; mais vous, monsieur Mesmer, vous n'êtes pas malade... et, pourtant, vous nous avez abandonnés.

Gladys souriait; et ce sourire un peu ironique découvrait une double rangée de petites dents d'un blanc de nacre.

Elle pensait: — Il m'aime et c'est parce qu'il m'aime qu'il n'est plus revenu.

Sa perspicacité de femme mise en éveil, elle avait bien vite compris, dans les regards de Just, l'amour qu'elle lui avait inspiré... et elle était fière de cet amour.

— Il est beau, pensait-elle, plus beau que tous les hommes que j'ai rencontrés jusqu' alors; puis c'est un savant... et il m'a sauvée de la mort...

Maintes fois ces pensées de tendre sympathie avaient agité l'esprit de la jeune fille pendant la longue semaine d'absence de Just.

Bien souvent, penchée à la fenêtre, Gladys avait fouillé de ses regards anxieux les longs trottoirs déserts de l'avenue de la Muette; bien souvent, elle avait regardé à la pendule, comptant les heures, attendant l'arrivée du jeune docteur.

Tout d'abord elle avait pensé qu'elle se trompait, qu'il ne l'aimait pas; mais, fermant à demi les yeux pour mieux se souvenir et mieux se rappeler la tendresse de la voix de Just, elle rejetait bien vite cette idée.

Non, elle ne s'était pas trompée; Just l'aimait! Et s'il ne revenait pas c'est qu'il craignait les élans de son cœur. Alors elle avait prié sa mère d'écrire à Just.

Quand le docteur se présenta, Gladys d'un ton de prière dit à sa mère:

— Maman, je t'en prie, laisse-moi seule avec le docteur Mesmer; je pourrai mieux lui raconter toutes les petites misères qui me clouent encore sur cette chaise longue.

— Alors, je vais t'envoyer Régina.

— Comme tu voudras, maman, fit Gladys avec une impatience qui n'échappa pas à madame de la Bussière.

La mère sortit... mais Régina resta à la lingerie.

Madame de la Bussière, toujours évaporée, ne soupçonnait pas le danger de laisser sa fille seule avec Just Mesmer.

La fenêtre, largement ouverte, laissait pénétrer les émanations embaumées des géraniums et des roses. On était à la fin de mai; le soleil déjà chaud répandait sur toutes choses d'éblouissants rayons. Une brise légère passait, mélancolique, sur le cime des grands arbres où des milliers d'oiseaux chantaient.

Gladys, soulevée sur son oreiller, sa belle tête dans ses mains, restait silencieuse.

De temps à autre, sous ses lourdes paupières se soulevant à demi, apparaissaient les prunelles sombres d'un vert d'algue marine, d'où s'échappaient d'ardentes flammes.

Immobile à quelques pas, Just la contemplait.

Jamais il ne l'avait trouvée aussi belle que maintenant, dans le désordre de cette toilette blanche qui faisait ressortir plus encore l'ébène des cheveux retombant en mèches folles sur le front pur de la jeune fille.

Jamais elle ne lui était apparue aussi tentante!

Emu, troublé, il voulut fuir.

Elle comprit bien vite sa pensée, et dans un sourire elle dit:

— Je vous fais donc peur, monsieur Mesmer?

Vers lui elle tendait une petite main toute blanche, toute fluette, comme pour le retenir.

— Asseyez-vous près de moi, et causons; vous êtes ici pour toute la journée: je vous garde.

— Laissez-moi m'en aller, dit-il; d'impérieux devoirs m'appellent ailleurs.

Il avait dit cela d'une voix rude, d'un ton qui froissa Gladys.

— Allez, dit-elle; je ne vous retiens plus.

— Je reviendrai vous voir demain.

— Comme vous voudrez, docteur; mais sachez bien que, à l'avenir, je ne vous attendrai plus.

Sa voix était sèche, frémissante, une larme de colère glissa sur son pâle visage.

— Mais ne comprenez-vous pas pourquoi je veux vous fuir? fit-il en revenant vers elle... Ne le comprenez-vous pas, Gladys? Laissez-moi vous dire ce nom, qui me brûle les lèvres!... Vous savez bien que je vous aime!... Vous savez aussi que je ne dois pas vous aimer, vous, Gladys, qui êtes noble, qui êtes une opulente héritière! Vous savez bien que ce serait mal à moi de vous dire l'amour profond que vous m'avez inspiré; vous le savez bien, Gladys!...

Et doucement il ajouta:

— Aussi avais-je décidé de ne plus vous revoir; et si vous ne m'aviez fait appeler, jamais je ne serais revenu.

Elle laissa tomber ces mots qui le stupéfièrent:

— Alors, vous ne m'aimez pas, Just.

— Je vous adore.

— Non, vous ne m'aimez pas...

Et hautaine, elle reprit, une flamme dans les yeux.

— Quand j'aimerai, moi, rien ne me forcera à renoncer à celui qui fera battre mon cœur!... et je le sens battre en ce moment, ce cœur, comme jamais il n'a battu...

Elle lui prit la main qu'elle appuya sur sa poitrine.

— Voyez comme il bat, dit-elle.

— Oh! murmura-t-il en tombant agenouillé devant elle... oh! Gladys! Gladys!...

Et, comme un fou, il s'en fut.

« Il m'aime!... pensait-elle; moi aussi, je l'aime... Comme ma vie va être remplie maintenant!... Je ne m'ennuierai plus. »

Chaque jour il revint. Chaque jour, seul avec la convalescente, il lui dit tout son amour.

Quand madame de la Bussière voulait assister à la consultation du docteur, Gladys, pour se débarrasser d'elle, écourtait la visite et allait reconduire Just jusqu'au jardin... et tous deux se promenaient côte à côte pendant longtemps.

Régina seule s'aperçut de ce qui se passait au cœur de Gladys, et sincèrement elle plaignit Just.

Elle savait que jamais Gladys ne consentirait à être la femme du jeune médecin encore inconnu.

Bien souvent la jeune fille lui avait dit très sérieusement:

— Je n'épouserai jamais qu'un homme riche et titré...

Et Just n'était ni riche, ni titré.

Un jour, comme elle était seule avec Gladys, Régina hasarda timidement cette question:

— Vous êtes donc décidée à épouser le docteur Mesmer?

Nerveusement, Gladys avait froncé les sourcils.

Déjà la noble héritière connaissait la ruine de la maison de la Bussière;

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 782

Solution du Problème No 783

10 JEUX DE CARTES

Mlle Lucille Gascon, 4530, rue Garnier, Montréal 34, P.Q.; Mme Emile Blais, Case Postale 293, Rouyn, P.Q.; Mlle Fernande Hachey, Port-Daniel Station, Co. Bon., P.Q.; Mme Roland Michel, 8, rue De Bigarre, Victoriaville, P.Q.; Mlle Albertin Angers, 194, rue Notre-Dame, Black Lake, P.Q.; M. M. Madore, 4121, rue Lafontaine, Montréal 4, P.Q.; Mme Edouard Dufresne, 91, rue Rochefort, Cap Madeleine Ouest, P.Q.; Mme Paul Forget, 2109 est, Blvd. St-Joseph, Ap. 3, Montréal, P.Q.; Mlle Pauline Villeneuve, 86, rue Père Grenier, Québec, P.Q.; M. H. Laroche, 27³/₄ Ave Murray, Québec, P.Q.

H	E	N	N	E	P	E	T	U	L	A	N	C	E
E	R	I	E	P	A	T	O	N	D	I	O	N	
M	I	L	B	A	R	O	N	S	L	U	C		
J	I	N	F	A	T	N	P	A	F	T	A		
C	V	I	R	I	L	R	A	T	E	L	N		
Y	S	C	R	E	U	X	R	I	V	A	L		
G	O	S	E	N	T	E	R	N	A	Y	H		
L	I	B	E	R	T	I	R	E	T	L	G	Y	
E	F	F	E	R	N	E	P	O	S	S	A	A	
M	E	T	A	L	S	A	M	O	A	I	L		
T	R	O	T	I	N	T	S	A	R	A	H	U	
A	H	N	O	S	A	T	T	I	R	O	R		
M	A	N	N	F	A	N	E	E	R	G			
A	V	E	N	M	I	L	O	S	M	U	N	I	
R	E	T	I	C	E	N	C	E	B	A	T	E	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 784

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1		M	U	S	I	Q	U	E		B	A	H	U	T	
2			N							R	M	E	N		
3								E		A	R	T			
4									M	I	V	E	R		
5									O	R	E	S	T	R	E
6															
7						U		E							
8							N								
9								E							
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom

Adresse

Ville ou Village Province

Adressez: LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

- | | |
|--|--|
| <p>HORIZONTALEMENT</p> <ol style="list-style-type: none"> Art de combiner les sons. — Coffre de bois. Ville forte de Belgique. — Ancien roi d'Irlande. Préposition latine. — Appliqué sur. — Adresse. — Particule. Sorte de mortier. — Qui a des aptitudes dans tout. Service anniversaire. — Ensemble des plantes. — Exister. Port sur la Méditerranée. — Du verbe avoir. — Troublé. Liquide insipide. — Volumes. Instrument employé en chirurgie. — Terminée. Conduite adroite. — Patriarche. Portion de circonférence. — Évangéliste. — Aussi promptement. Ville de l'Arabie. — Pain de petite grosseur. — Petite hutte. Terrain couvert de genêts. — Sou-tirer. Article espagnol. — Parodie vide de sens. — Esquiva. — Dans la gamme. Terrain de tennis. — En ce temps-là. Revenu annuel. — Sulfure naturel de zinc (pl.). | <p>VERTICALEMENT</p> <ol style="list-style-type: none"> Chaussure grossière. — Porter en marge. Premier pas dans une carrière. — Génie aérien. Seul. — Pièce pour soutenir les tonneaux. — Enchère. — Démonstratif. Danse en sabots. — Enfant espiègle. Souverain musulman. — Antilope de l'Orient. — Exprime l'universalité. Quiconque. — Qui ne peut être divisée. — Coiffure des Perses. Fille du roi de Bretagne Deonatus. — Dépôt des liqueurs. Débarrassé des nœuds. — Profit. Colère. — Bête de trait. Vaillant. — Plante textile. — Terre entourée d'eau. Nid des oiseaux de proie. — Juge des Enfers. — Ville d'Angleterre. Genre de cupulifères. — Homme très âgé. Adjectif numéral. — Unité de mesure de volume. — Se dit dans l'intimité. — Pronom. Couche de la peau. — Caser. Personne qui hale un bateau. — Fleuve de Russie. |
|--|--|

mais se sachant belle et désirable, elle s'était consolée avec l'espoir de faire un jour un riche mariage.

Les amours de Gladys et de Mesmer étaient jusque là tout à fait platoniques.

Six mois s'écoulèrent ainsi.

Toutes les remontrances de Régina pour obtenir que Gladys se séparât de Just pendant qu'il en était temps encore n'eurent aucun succès; bien au contraire, des lettres furent échangées, lettres que Régina, prise pour confidente, fut obligée de recevoir et de remettre au destinataire.

— Gladys, vous voulez sur une pente fatale où vous vous briserez, dit un jour Régina; vous avez joué imprudemment avec le cœur de Just... et jamais, maintenant qu'il vous aime, Just ne vous laissera marier avec un autre...

— C'est ce que nous verrons. Au reste, je suis jeune; qui sait si, lorsque le moment sera venu pour moi de songer au mariage, Just ne sera pas parvenu à la fortune et à la célébrité? Le docteur est un chercheur qui sera certainement illustre un jour et dont je serais fière, alors, de porter le nom.

Régina dut cesser toutes ses remontrances amicales et laisser Gladys agir entièrement à sa guise.

Souvent les jeunes filles sortaient seules.

Régina devait rester dans quelque magasin tandis que Gladys, la voilette baissée, le front haut, semblable à la première grisette venue ayant depuis longtemps déjà jeté son bonnet pardessus les moulins, se rendait chez le docteur Mesmer.

[Lire la suite au prochain numéro]

Les chemins de fer de France

Au lendemain de la Libération, la France établissait le bilan des pertes subies dans la destruction des ponts affectés aux voies ferroviaires: 2,673 ponts étaient inutilisables. Mais deux ans plus tard, soit au 1er octobre 1946, 2,500 de ces ponts furent reconstruits, dont 1,150 à titre définitif. Ces chiffres donnent une idée des problèmes auxquels la France avait à faire face — et de la tenacité avec laquelle elle s'est attelée à la tâche — dans le rétablissement de ses communications ferroviaires.

A l'heure actuelle, la Société Nationale des Chemins de fer Français a remis sur pied ses principaux services avec de nouveaux trains et une vitesse presque égale à celle d'avant-guerre. Les célèbres autorails ont de nouveau fait leur apparition, tel sur le parcours Paris-Le Havre qui s'effectue en deux heures et 35 minutes grâce à ce moyen ultra-rapide de locomotion.

Sur les grands parcours, les trains de luxe sont de nouveau en circulation, tels les trains "Calais-Méditerranée Express", entre Calais, Paris et la Côte d'Azur, le "Nord Express" et l'"Etoile du Nord" entre Paris et Bruxelles, et nombre d'autres grands trains aux noms célèbres. Les voyageurs ont donc l'assurance de retrouver l'agrément et le confort qui leur étaient réservés autrefois dans leurs déplacements en France.

La S.N.F.C. a établi à New-York une représentation générale et elle se propose d'en établir une au Canada.

Aux fins de renouer ou de prendre des contacts avec tous les Canadiens qui s'intéressent aux questions culturelles entre la France et le Canada, et aux voyages en destination de la France et de l'Europe, M. J.-B. Verlot, représentant général de la Société Nationale des Chemins de Fer Français et son assistant, M. R. Montheard, ont séjourné dans la province de Québec aux mois d'août et de septembre.

UN AS DE LA MISE EN ONDES

[Suite de la page 5]

Mais c'est un fait remarquable que ce recrutement qui aurait pu être catastrophique a fourni quand même à la radio canadienne quelques équipes et plusieurs individus distingués qui sont responsables des progrès considérables qu'il faut reconnaître.

Paul Leduc est l'un de ceux-là.

Il est venu à la radio avec un solide bagage intellectuel. Bachelier comme tout le monde, il est aussi licencié de l'École des Sciences sociales, économiques et politiques. Parce qu'il appartenait à une famille de musiciens et aussi parce qu'il avait le goût de la musique et une très belle voix, sa culture musicale est étendue et profonde. Elle lui sert aujourd'hui! Et il ne s'agit pas d'un simple talent d'amateur... En 1934, Oscar O'Brien le choisit pour faire partie du Chœur des Alouettes, qui était son quatuor doublé, pour cette tournée triomphale que les Alouettes firent en France à l'occasion des fêtes du Quatrième Centenaire de la découverte du Canada.

C'est d'ailleurs au cours de ce voyage qu'il rencontra celle qui devait devenir sa femme, Hélène Fréchette-Handfield que les auditeurs radiophoniques connaissent bien sous le nom d'Hélène Fréchette. Les deux jeunes gens furent présentés l'un à l'autre à Paris, à une réception du Comité France-Améri-

que. Ils devaient se retrouver à Montréal...

Mais nous avons anticipé... En 1930, Paul Leduc était allé à Washington, participer au concours oratoire international, et il en revint avec le second prix.

Un second prix international d'éloquence et une licence en sciences sociales économiques et politiques devaient peut-être le conduire naturellement à la politique. Mais il choisit la radio... C'est en 1934, retour de France, qu'il entra à Radio-Canada, comme annonceur. Il y devint ensuite rédacteur des textes, puis réalisateur en chef de la réalisation dramatique.

Et c'est ainsi qu'on devient réalisateur... Du moins, c'est le chemin qu'a pris Paul Leduc, et on voit qu'il l'a mené loin. Mais il n'a que trente-quatre ans et il ira encore plus loin...

Nous comptons sur lui parce qu'il a une solide culture générale, parce qu'il a du goût et parce qu'il connaît son métier, mais aussi et surtout, peut-être, parce qu'il n'est pas un de ces esthètes qui rejettent tout ce qui pourrait obtenir la faveur populaire. Paul Leduc a réussi ce tour de force de faire des émissions de bon goût qui sont en même temps populaires.

Il vient de le prouver encore une fois avec les "Radio-Concerts Canadiens".

27 ANNEES DE MEDECINE . . .

[Suite de la page 6]

aujourd'hui, évêque auxiliaire de Montréal, dont il conserve toujours un souvenir reconnaissant.

C'est le 29 juin 1922, dans la Cathédrale de Montréal, devant une foule considérable et émue, que le nouvel élu monta à l'autel. Il fut ordonné prêtre par Mgr Georges Gauthier, assisté par Mgr Léon Campeau, P.A., de l'Archevêché d'Ottawa, cousin du nouveau prêtre, et par Mgr Théophile Campeau, P.A., curé de Willow City, North Dakota, son frère.

Après son ordination, il devint médecin des âmes et, par prédilection, celui des pauvres. Il alla résider chez son frère, l'abbé Téléphore Campeau, curé de Malone, où il se dépensa sans compter, surtout auprès des déshérités de la vie, des malades et des brebis égarées.

A la mort de son frère, l'abbé Campeau fut nommé curé de Sciota, dans le comté de Clinton, état de New-York, où il ne resta que six mois pour

ensuite se trouver au poste qu'il occupe depuis onze ans comme curé de Constable.

Voyager est une forme de culture et une des plus agréables qui soit. Voir d'autres cieux, contempler d'autres horizons, respirer une atmosphère différente de celle qui nous fait vivre dilatat et l'intelligence et le cœur.

Savoir voyager est un art. L'abbé Campeau s'y exerça en 1930. Il visita l'Europe et en profita pour aller, dans une vieille province de France, saluer le berceau de ses ancêtres.

Je voudrais que tous ceux qui ont connu l'abbé Campeau comme "leur" médecin, retrouvent dans ces notes, la belle figure, l'étonnante gaieté, le tour d'esprit si vif et toujours jeune, qui restent encore aujourd'hui les traits les plus attachants de sa personnalité.

Puisse, cette gouache hâtive, n'avoir pas trop déparé les traits de l'homme de bien que j'ai voulu peindre.

THÉRÈSE GIROUARD

LES PORTS DE FRANCE

[Suite de la page 7]

Maintenant, les ruines sont déblayées et le déblai a été transporté *extramuros*, sur les grèves avoisinantes. On va commencer à tracer les voies prévues au nouveau plan et l'on procède au remembrement, c'est-à-dire à l'échange et à la redistribution des parcelles de terrain entre les propriétaires.

Comme jadis, l'activité sera polarisée vers la cathédrale. Dans son axe, on dégage un parvis sur lequel aboutira une large avenue, bordée par des immeubles avec des boutiques à rez-de-chaussée, coupée par une transversale d'habitations, sous laquelle on passera par des portiques cintrés et largement ouverts. Au delà, la sous-préfecture, l'hôtel de ville, le palais de justice encadreront la place et le square Duguay-Trouin. Quelques îlots anciens demeurent comme des points de ralliement autour du passé: la chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu, Saint-Sauveur, la

chapelle Saint-Benoît, le château qui contient un musée du folklore breton. Tous ces monuments seront restaurés dans la mesure du possible.

Quand, au printemps de 1940, sous la ruée irrésistible des blindés et des masses allemandes, les forces franco-britanniques durent se reprier de Belgique, c'est à Dunkerque qu'elles trouvèrent leur dernier refuge et appui, c'est de ses plages et de ses quais que les derniers défenseurs, qui avaient protégé l'embarquement des troupes, avaient pris la mer.

Depuis le début du siècle, et en particulier depuis la guerre de 1914-18, l'importance de Dunkerque n'avait cessé de croître. Admirablement situé, à l'entrée de la Manche et de la mer du Nord, il constituait le débouché sur l'océan de toute la région des Flandres françaises, et était en outre desservi par un système de canaux très dense. La longueur de ses quais, de

ses voies ferrées était considérable et son outillage très moderne.

Tout cela fut, sans pitié, détruit, et cela, pour la plus grande partie, au moment de la retraite allemande, sans autre nécessité que celle de l'annihilation économique. Un labeur colossal a été entrepris et commence à peine à porter ses fruits. La porte aval de la Nouvelle-Ecluse a été rétablie. Les dragages se poursuivent avec des dragues à godets hollandaises, belges et canadiennes.

Une nuit de Noël

[Suite de la page 8]

A ce moment, le personnage ne put retenir un éternuement.

Glacée d'épouvante, Mme Lucey jeta un cri: «Au secours!» Puis trouvant la force de gagner la porte, elle tourna la clef, non sans regarder derrière elle.

Mais voilà qu'à sa folle terreur succéda une grande pitié. Elle venait de voir apparaître un garçonnet en chemise, mal équilibré sur les gros brodequins où il avait inséré ses petits pieds nus. Il pouvait bien avoir sept ans.

— Madame, madame, implora-t-il, ne me faites pas gronder.

— Malheureux enfant, m'en as-tu donné une frayeur! Qu'est-ce que tu fais ici?

Alors le gosse d'une voix enrouée et chevrotante:

— Je vais vous expliquer, madame... Je suis Nicolas, l'enfant de la maison. Je couche dans un cabinet, au-dessus de vous. Mais il n'y a qu'un petit poêle. Et puis, depuis qu'on a installé le chauffage central dans le bâtiment principal, mes parents m'ont dit que le petit Noël ne viendrait plus. Alors j'ai pensé à la cheminée de cette chambre. Je voulais y mettre de vieux souliers à papa, lorsque j'ai entendu marcher dans le jardin. Alors, vite, je me suis caché.

Mme Lucey trouva enfin la force de sourire.

— Mais par où es-tu descendu?

— Par le petit escalier extérieur, madame.

— Malheureux enfant, tu vas attraper du mal. Remonte bien vite. Et ne te tourmente pas. Garde ces souliers pour ne pas sortir pieds nus. Je mettrai les miens dans la cheminée et je prierai le père Noël pour qu'il y mette quelque chose... Demain matin, s'il a exaucé nos vœux je t'appellerai.

Le pauvre enfant sortit en s'excusant et Mme Lucey se coucha. Mais son émotion avait été si grande qu'elle dormit très mal.

Le lendemain, lorsque l'aubergiste vint frapper à sa porte, notre voyageuse était déjà levée et se rhabillait à la lueur funèbre d'une méchante bougie.

Lorsqu'elle fut prête, elle gravit rapidement l'escalier extérieur, entra dans le cabinet et réveilla le petit.

— Viens voir ce que Noël t'a apporté, mais, auparavant, habille-toi, car l'air est très vil.

Le petit, tout joyeux, se vêtit à la hâte et accompagna Mme Lucey.

Ses yeux étincelèrent de joie lorsqu'il vit dans la cheminée une belle boîte de jeux.

— Oh! madame bégaya-t-il, je suis heureux, bien heureux.

Il ouvrit la boîte, s'extasia sur tout ce qu'elle contenait et reprit:

— Je m'en doutais un peu, que Noël ne m'oublierait pas, cette année. Comme je vous remercie d'avoir bien voulu joindre votre prière à la mienne.

Et il demanda à cette femme de cœur la permission de l'embrasser...

ALPHONSE CROZIÈRE

RIEN DE SÉRIEUX

L'Employé. — En quoi vous aurais-je mécontenté ?

Le Patron. — En me demandant de l'augmentation, monsieur !

Première Amie. — Je me demande comment vous obtenez si facilement de l'argent de votre mari.

Deuxième Amie. — Oh ! c'est bien simple. Je fais venir maman. Et au bout de quelques jours je dis à Robert que je veux la reconduire chez elle. Aussitôt il s'offre spontanément à m'avancer les fonds nécessaires.

— Oui, c'est moi le géant, je suis engagé à la foire.

— Ça ne vous gêne pas, d'être si grand ?

— Si... j'ai quelquefois des vertiges.

Soirée mondaine.

— Vous êtes une grande pianiste...

— Mon Dieu, oui... je fais ce que je veux de mon piano.

— Est-ce que vous pourriez le fermer ?

Dans la rue.

— Pardon, monsieur, vous n'auriez pas vu mon chapeau ?

— Mais, vous l'avez sur la tête !

— Ce n'est pas le mien... sans quoi je ne vous dérangerais pas !

Au restaurant.

— Garçon, vous me comptez deux potages et je n'en ai consommé qu'un seul.

— Monsieur oublie celui que j'ai renversé sur lui ?

Un romancier, dont l'extrême fécondité ne peut être comparée qu'à celle du hareng, avait entamé son propre panégyrique, après un déjeuner dans un café de boulevard.

— On a beau dire, ajouta-t-il en guise de conclusion, je sais mon français.

— Sans doute, répartit G..., c'est celui des autres que tu ne sais pas.

Un Marseillais raconte sa campagne au Tonkin.

— J'étais en sentinelle perdue. Tout à coup, je vois arriver trois pirates, armés jusqu'aux dents. Je mets la baïonnette au canon, je me redresse et j'enfile...

— Les trois pirates ?

— Non, le petit chemin à gauche.

Le roi Georges V avait le sens pratique très développé. Voici une anecdote qui remonte à l'enfance du souverain. Désirant acquérir un jouet coûteux et se trouvant à court, il adresse à sa bonne grand-mère, la reine Victoria, l'épître suivante :

« Chère grand-mère, j'ai vu hier, dans un magasin, un très joli cheval mécanique. Je voudrais bien l'acheter, mais n'ai pas d'argent. Voudriez-vous avoir la bonté de m'en envoyer un peu, chère grand-maman ?

« Votre petit-fils affectionné. »

La reine résista à cette tentative de « tapage ».

« Cher enfant, répondit-elle, j'ai appris avec beaucoup de peine que vous ne pouviez pas garder d'argent. Votre père me dit que vous gaspillez tout ce qu'on vous donne ; cela n'est pas bien : il faut que vous appreniez à connaître la valeur des choses.

« Votre affectionnée grand-mère. »

Deux jours après la sévère grand-maman lisait avec surprise la lettre suivante :

« Chère grand-mère, c'est avec grand plaisir que j'ai reçu votre dernière lettre et je vous en remercie très vivement. Je l'ai vendue à mon libraire pour 5 livres. Comme vous le voyez, je connais maintenant le prix des choses.

« Encore une fois merci.

« Votre petit-fils respectueux. »

L'Employé. — Un an s'est écoulé, monsieur, depuis mon entrée dans votre maison. Je viens vous rappeler humblement que vous m'avez promis une augmentation à l'expiration de l'année.

Le Patron. — Je m'en souviens fort bien, mon ami, mais je vous rappelle



— Je suis votre petit voisin du dessous. Devinez ce qu'on m'a donné à Noël ?

aussi que j'y ai mis la condition essentielle que vous ne me donniez aucune cause de mécontentement.

— Une seule fois en Afrique, ze rencontra un lion... — Bigre ! — Sans perdre mon sang-froid, ze lui mis la main dans la gueule et lui limai les dents !

Dentiste gascon : Je suis chargé de nettoyer la Dent du Midi !

Dentiste marseillais : Et moi le râtelier des bouches du Rhône !

Au sortir de l'Académie de médecine. — Eh bien, docteur, comment ça va-t-il ?

— Hé, hé... je me soigne.

— Quelle imprudence !

Un Gascon se vantait de descendre d'une famille si ancienne qu'il avait encore à payer les intérêts d'une somme que ses ancêtres avaient empruntée pour aller à Bethléem adorer l'Enfant Jésus.

Elle est délicate et blonde, presque irréaliste ; ses paupières se baissent avec timidité sur ses grands yeux limpides ; sa voix est douce et musicale, son geste craintif ; un rien l'effarouche.

Elle vient voir sa vieille tante et l'aborde avec un air très préoccupé.

— Qu'y a-t-il, ma chère enfant ?

— Ma tante, je suis dans un cruel embarras. Trois jeunes gens que vous connaissez, Jean, Jacques et Hubert, me demandent en mariage... Je voudrais savoir...

— Quel est le plus digne de confiance ?

— Non ! Quel est le plus riche des trois.

— Comment, tu ne le sais pas !

La jeune fille alors, avec un redoublement de timidité :

— Si je le savais, ma tante, je ne viendrais pas vous consulter, je viendrais vous annoncer mon mariage..

Un Marseillais à un de ses amis, qui a toujours le cigare à la bouche.

— Le tabac, c'est la ruine. Si tu ne fumais pas, tu aurais depuis dix ans une bastide sur la côte.

— Tu ne fumes pas toi, hein ?

— Jamais !

— Eh bien ? répond l'autre en se levant, mène-moi à ta bastide !

La scène se passa au cinéma. Un artiste de grand talent, dont l'avarice est proverbiale, M. G..., est assis entre M. et Mme B..., antiquaires bien connus. G... laisse tomber son lorgnon. Il tâtonne dans l'obscurité, retrouve le lorgnon et même quelque chose de plus. Il tire. C'est un bout de laine traînant à terre. G... tire le bout de laine, qui vient, qui vient... Il finit par l'enrouler autour de sa main droite. Il n'y a pas de petites économies... Ce bout de laine est en train de faire un écheveau... G... enroule, enroule, tandis que le film se déroule, se déroule... Enfin, voici l'extrémité de l'écheveau. G... a maintenant dans sa poche une énorme pelote, sans doute oubliée par la Providence sur le parquet de cette salle obscure.

Le film est terminé, on redonne la lumière. G... sort à demi de sa poche un bout de laine, s'assure qu'elle est rouge et de bonne qualité. C'est une aubaine.

Le lendemain, G... passe devant la boutique de M. et Mme B...

— En voilà une affaire ! s'écrie M. B... L'audace des voleurs ne connaît plus de bornes. Imaginez-vous que, hier au soir, pendant la séance du cinéma, on a volé à ma femme le jupon qu'elle avait sur elle : un beau jupon de laine rouge !

— Vous avez poussé votre femme sur les rails quand le train allait passer ?

— Mon Président, elle ne connaissait pas le chemin ; je l'ai mise sur la voie.

— Nous voguions à l'aventure, et depuis quatre jours nous n'avons plus de vivres, plus même d'eau douce. Heureusement, il se trouvait parmi nous un hydropique...

La suite du récit s'est perdue dans le mistral qui soufflait.

— Ce pic est à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

— Quatre mille ? je croyais qu'il n'était qu'à 2,000.

— Tout a tellement augmenté depuis la guerre !



— Papa est toujours le même : il ne veut jamais me laisser conduire sa locomotive du rapide de Québec, et maintenant que j'ai un train bien à moi, il faut toujours que je lui prête !



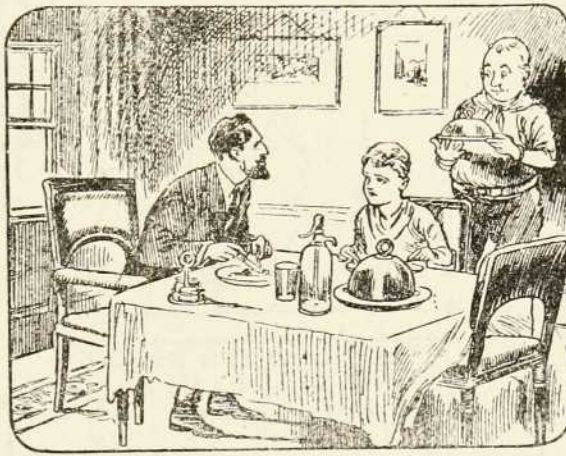
LE MYSTÈRE DU RANCH



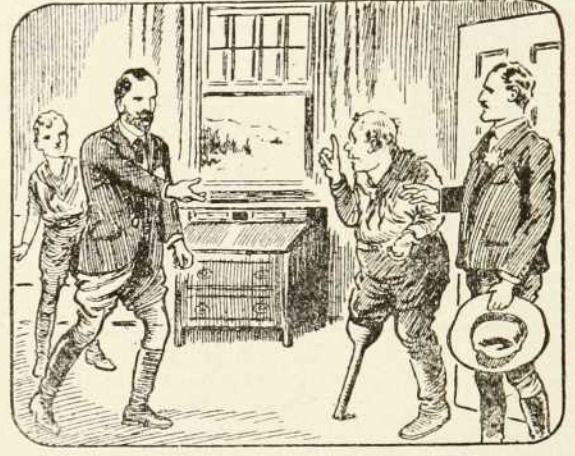
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — ONZIÈME ÉPISODE



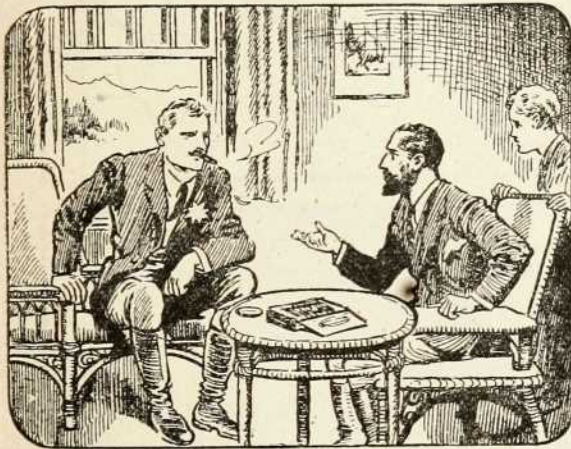
1 — M. Durand et Marc quittèrent enfin la route des montagnes et discutèrent leur aventure. Marc aussi croyait avoir déjà vu l'homme à la barbe. Il se demandait si ce n'était pas lui qui épiait à la fenêtre de M. Valois. Grassouillet vint en hâte au devant d'eux.



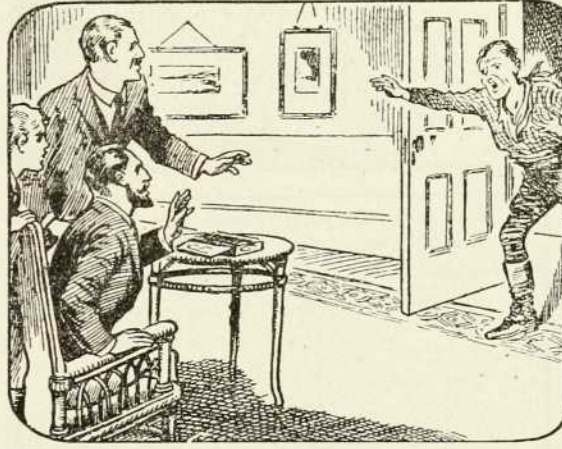
2 — "Je me suis mis au travail monsieur!" s'écria le jovial unijambiste. "J'ai préparé un dîner digne d'un roi!" Pendant que Marc et son père prenaient place à table, Grassouillet apportait sur la table les différents plats, aussi orgueilleux qu'un paon!



3 — Le repas était presque terminé, lorsque Grassouillet entra dans la pièce. "Voici le shérif qui désire vous voir, monsieur!" dit-il. M. Durand se leva et marcha vivement vers son visiteur qui entra. "Vous êtes justement l'homme que je veux voir, shérif!" dit M. Durand.



4 — Le shérif écouta attentivement l'histoire du "hold up" dont M. Durand avait été la victime. "Eh bien, je crois que c'est la même bande dont je venais vous parler, M. Durand," dit le shérif. "Il semble qu'il s'agit d'une bande établie dans le district. "Il faut les pincer!"



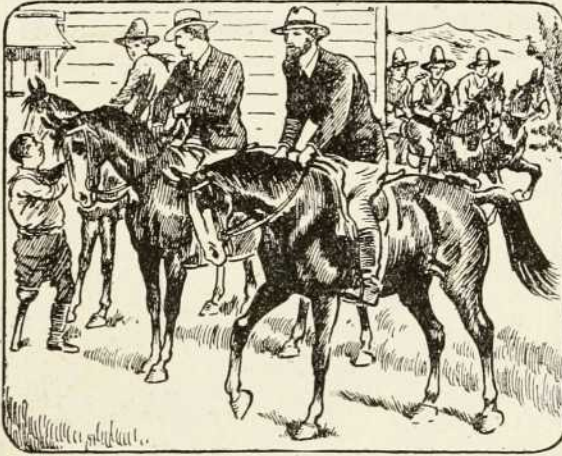
5 — A ce moment, la porte s'ouvrit toute grande et Tony Muloin entra. Tout excité, il se précipita vers M. Durand et le shérif. "Des voleurs!" s'écria-t-il. "Une bande de voleurs entraîne le troupeau vers la montagne, patron! Je viens vous avertir!"



6 — Comme s'il eût été exténué par cette exaltation, Tony Muloin s'approcha d'une chaise et s'y laissa tomber. Laissant Grassouillet s'occuper de son employé, M. Durand, le shérif et Marc s'élançèrent vers la porte. Personne ne vit un sourire passer dans les yeux de Muloin.



7 — "Ce doit être encore la même bande dont je vous parlais, M. Durand," dit le shérif. "Il faut les poursuivre!" Et c'est probablement aussi les bandits qui m'ont volé!" répliqua M. Durand. Immédiatement, le fermier appela ses hommes qui accoururent.



8 — Grassouillet amena les chevaux et M. Durand, le shérif et Marc montèrent en selle. A ce même moment, les hommes de la ferme arrivèrent et tournèrent le coin de la maison. Tous s'étaient élancés à l'appel de leur patron. Et le groupe partit au galop.



9 — Le Pin Solitaire, vers lequel s'étaient dirigés les voleurs, était situé à l'extrémité ouest de la ferme de M. Durand. Pour l'atteindre, le groupe devait couvrir une route très mauvaise. C'était une longue randonnée et les chevaux galopèrent ferme.

[Suite au prochain numéro]

LE FLAIR DE JOS BÉDARD

EPISODE NUMERO SEPT

Le fin limier Bédard, momentanément maîtrisé par le sadique Korda, assiste aux préparatifs d'un crime, sans pouvoir défendre McDuff. Korda injecte une dose de morphine dans le bras de McDuff...



Voilà ! Il dort déjà !

Aussitôt que j'aurai attaché Jock au ballon, je reviens te faire avaler la même médecine, mon cher ami, Bédard !



Oh ! ce Satan va nous attacher au ballon. Nous irons à la dérive et, peu de temps après, il nous laissera tomber sur le pavé d'une hauteur de 500 pieds ! Pourtant, Dieu aidant, je trouverai bien le moyen de déjouer ses plans !



Si je peux enlever ma cravate ! Voilà !



Cette cravate, je la place autour de mon bras. Elle me servira de tourniquet !



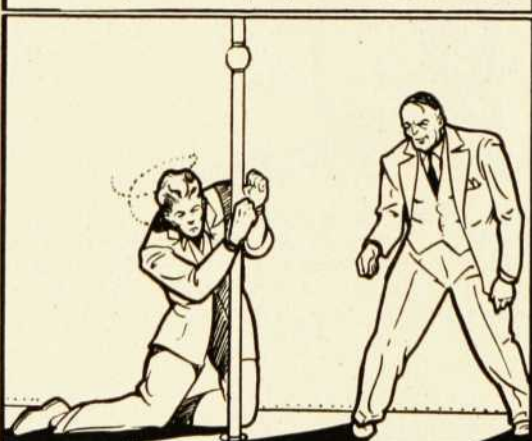
Ouf ! Quelle besogne ! Jock pesait une tonne ! Au tour de Bédard. Un peu de morphine et j'irai l'attacher avec Jock !



Après avoir relevé les manches de chemise de Jos, le criminel injecte, au moyen d'une seringue hypodermique, une dose de morphine dans le bras de Jos Bédard...



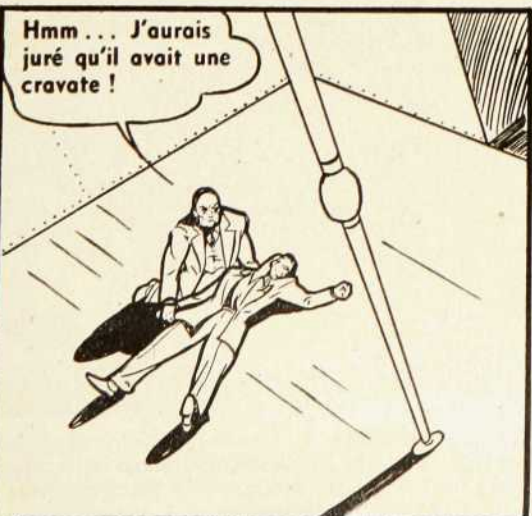
Jos eut beau offrir beaucoup de résistance, le narcotique produisit son effet...



Enlevons maintenant les menottes ! Beaux rêves, jeune flic ! Hé ! hé !



Hmm... J'aurais juré qu'il avait une cravate !



Tout à coup, Jos Bédard reprend ses sens...



J'ai une cravate ! Elle est autour de mon bras !

Tu te pensais trop fin, Korda ! Tiens, attrape !



SI ON VOUS DEMANDAIT...

Lire les questions sur la colonne de gauche en prenant soin de couvrir celle de droite qui contient les réponses. Indiquer, après ce test, les réponses manquées pour ensuite les graver dans la mémoire. (1)

QUESTIONS

Comment s'appelait la première épouse de Napoléon ?

Quel potage porte le nom de bière d'Adam ?

Quel était le prénom précédent de "l'Oncle Sam" s'appliquant aux Etats-Unis ?

Qu'appelle-t-on métabolisme ?

Qu'est-ce que la paléobotanique ?

S'il est capturé, quels seuls renseignements un soldat peut-il donner ?

Donnez la plus haute altitude jamais atteinte par l'homme.

Quel animal peut vaincre le serpent cobra dans une lutte égale ?

Qu'y a-t-il dans le nord de l'océan Atlantique qui n'existe pas dans le nord du Pacifique ?

Quel pays nous a fourni la géométrie ?

Quel fut le nom de la femme de Shakespeare ?

Quelle est la longueur du tunnel du Canadien National passant sous le Mont-Royal ?

Qu'est-ce que la phrénologie ?

Quelle était la maxime des anciens stoïciens grecs ?

Qu'est-ce qu'une léontine ?

Décrivez le drapeau chinois.

Qu'est-ce qu'une bouillabaisse ?

Qui inventa la photographie ?

D'où le mausolée tire-t-il son nom ?

De quoi est fait le caramel ?

La cithare est-elle un instrument de musique à cordes ou à vent ?

Décrivez le drapeau des pirates.

Qu'est-ce qu'un addenda ?

Quel oiseau fabuleux est souvent cité comme l'emblème de l'immortalité ?

Qu'est-ce qu'une burette ?

Quel pays produit le plus de viande ?

REPONSES

— Joséphine Tascher de La Pagerie. Elle était veuve et avait deux enfants.

— De l'eau pure, qu'on appelle aussi du jus de grenouilles.

— Frère Jonathan.

— Des réactions chimiques dans les organismes vivants.

— C'est l'étude des plantes fossiles trouvées dans le roc.

— Son nom, son rang et son numéro de série, rien autre chose.

— 72,394 pieds, environ 14 milles, dans un ballon de l'armée américaine, en 1925.

— La mangouste.

— Les icebergs.

— L'Egypte; les inondations du Nil exigeaient l'application des lois de la géométrie.

— Anne Hathaway.

— Ce tunnel mesure 16,545 pieds, soit 3,1 milles.

— C'est l'étude du caractère de l'homme et de ses fonctions intellectuelles fondé sur la conformation de son crâne.

— Supporte et abstiens-toi.

— C'est une double chaîne de montre pour dame qui fait le tour du cou et retombe sur le corsage.

— Des lignes horizontales rouge, jaune, bleu, blanc et noir.

— C'est un mets provençal composé de poissons avec du vin blanc, de l'ail, du safran, du poivre et des feuilles de laurier.

— Niepce, chimiste français; elle fut perfectionnée par Daguerre (1789-1851), qui inventa le daguerréotype.

— Du roi Mausole à qui son épouse inconsolable, Artémise, fit élever un somptueux monument funéraire.

— De sucre brûlé.

— Un instrument à cordes.

— Un crâne blanc au-dessus de deux tibias entre-croisés sur fond noir.

— Ce qu'on ajoute à un ouvrage pour le compléter.

— Le phénix qui, d'après la légende, se faisait brûler à tous les siècles sur un bûcher et renaissait de ses cendres.

— Un petit vase à goulot pour mettre de l'huile, du vinaigre; le vin et l'eau pour la messe.

— L'Argentine, pays de l'Amérique du Sud.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Durant ces dernières années nombre d'avions survolaient le Proche et le Moyen Orient ont été délibérément attaqués par de gros oiseaux, surtout par des aigles. Dès 1934, les pilotes britanniques avaient reçu des instructions spéciales, les prémunissant contre ce danger. Une attaque stupéfiante eut lieu à Allahabad, aux Indes, lorsque deux aigles essayèrent de tuer un avion tri-moteurs qui volait assez bas. Un des oiseaux vola droit au moteur, tandis que l'autre, plongeant d'une altitude de 10,000 pieds, traversa l'aile d'acier, causant ainsi des dommages presque irréparables et mettant en danger les vies des pilotes.

Grâce à une invention d'une entreprise industrielle spécialisée dans la fabrication des trains d'atterrissage, les ressorts hydrauliques ont été perfectionnés à un tel point qu'ils peuvent maintenant être appliqués à l'industrie aéronautique. Jusqu'alors, on avait adopté la théorie, à savoir que les liquides étaient incompressibles. Toute tentative d'employer les ressorts hydrauliques avait échoué. Les trains d'atterrissage furent déjà munis de ces nouveaux ressorts pendant la guerre, ainsi que certains types d'avions anglais militaires et civils. Les essais ont prouvé que les huiles minérales légères conviennent le mieux à ce type de ressort dont la résistance à la pression est de 100,000 livres par pouce carré.

Le 26 février, la plus grande transaction commerciale dans l'histoire du trafic aérien suédois a été conclue à Seattle. Ce jour-là, la Compagnie Suédoise Sila a signé un contrat avec le consortium américain Boeing pour l'achat de quatre Stratocruisers (la réplique civile des "Cuirassés Volants" américains employés dans la guerre contre le Japon) pour une somme de 39 millions de couronnes (\$8,000,000); des moteurs de rechange et autre équipement étaient compris dans l'achat. Les premières machines seront livrées au début de 1947. Ces Stratocruisers, qui ont deux ponts, peuvent transporter 80 passagers, dans le trafic européen, par exemple, et entre 40 et 50 dans le service trans-océanique. Ils seront munis d'un restaurant aussi bien que d'un bar, ce qui permettra aux passagers de circuler dans l'avion et de n'être pas cloués à leur siège pendant tout le voyage. Volant à une vitesse de 500 kilomètres, ils peuvent accomplir le trajet de New-York à Stockholm sans arrêt en 14 heures quand les conditions sont favorables. La durée correspondante du vol de la capitale suédoise à Rio de Janeiro et à Buenos-Aires est de 25 à 30 heures, respectivement.

Le grand télescope du mont Palomar, en Californie, lequel mesure le double de celui du mont Wilson, et qui

était en cours de montage depuis de longues années, va entrer bientôt en fonctionnement après de multiples difficultés. L'attention de tous les astronomes est naturellement en éveil, car il est probable que le nouvel instrument apportera beaucoup de renseignements inédits.

On peut voir au conservatoire des Arts et Métiers, à Paris, la première machine à calculer dont l'invention remonte à trois siècles. Elle est l'œuvre d'un adolescent de génie: Blaise Pascal, alors âgé de dix-huit ans. C'était à la fois une remarquable conception et une entreprise hardie, vu l'état primitif de la mécanique d'alors. Pascal se proposait de remplacer "toutes sortes de supputations" par des mouvements et des combinaisons de roues. Il y parvint après bien des tâtonnements, après des difficultés d'exécution sans nombre, regrettant que les artisans aient plus de connaissances des tours de main que des sciences sur lesquelles leur technique est fondée.

La pittoresque et vénérable église Saint-Pierre de Montmartre, juchée sur le sommet de la butte est l'une des doyennes de l'Île-de-France, puisqu'elle fut consacrée en 1147 par le pape Eugène III, assisté de saint Bernard. On fêtera donc l'an prochain, avec tout l'éclat qui convient à pareil événement, son huitième centenaire.

Le 9 mai, jour anniversaire de la Victoire, des manifestations eurent lieu sur les grandes places de Moscou. Chanteurs, auteurs populaires, artistes des diverses provinces de l'U.R.S.S. prêtèrent leur concours aux fêtes. C'est ainsi que le club des écrivains avait organisé une foire où les visiteurs pouvaient acheter des livres russes, anciens et modernes. Certains auteurs vendaient eux-mêmes leurs œuvres et les dédicaçaient sur la place publique.

Le théâtre de Marionnettes le plus perfectionné de nos jours est le Teatro di Piccoli, qui débuta en Italie en 1915. Il comprend 800 marionnettes hautes de 4 pieds et manipulées par trente opérateurs dans 300 différents décors. La troupe a donné 18,000 représentations, dans 35 pays et pour amuser 15,000,000 de spectateurs, dont plusieurs milliers de Montréalais.

En novembre 1944, l'UNNRA lança une pressante campagne pour des vêtements usagés. On en recueillit aux Etats-Unis quinze millions de livres, dont douze millions et demi furent offerts par la charité catholique.

Phénomène curieux: dans les pays de la zone tropicale qui ne reçoivent pas de pluie, comme le littoral du Pérou et de la Bolivie, il ne tonne pas.



UN NATURALISTE CANADIEN A OBSERVÉ QUE LES OISEAUX NOURRISSENT LEURS PETITS 270 FOIS PAR JOUR EN LEUR DONNANT PRÈS DE QUATRE CENTS INSECTES.

(1) Les jeux de cartes ENCYCLOPÉDIE No 6 viennent de paraître avec un texte nouveau. Il y a six jeux différents se vendant séparément \$0.35 chacun, plus 10% pour frais de port, chez les libraires, ou chez l'auteur, l'abbé Etienne Blanchard, église Notre-Dame, Montréal. Les six jeux franco pour \$2.10.

Le Samedi

271 47-0-3759

LEON MOREAU
RIVIERE BLEUE
QUE



HENRI LETONDAL A HOLLYWOOD, par LOUISE VERNY-ESPASSE
"LA LOI DU NORD" avec MICHELE MORGAN et PIERRE RICHARD-WILLM
ROMAN COMPLET, SCENARIOS ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.
RADIO: "L'équipe aux quatre vents", à Radio-Canada - "La boîte à surprises" à CKAC

450,000
L'ELOQUENCE

PAR MOIS
DES CHIFFRES

A eux trois, LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM ont un tirage qui atteint le chiffre impressionnant de 450,000 par mois. Un tel record n'est pas, comme bien l'on pense, le résultat de la chance ou du hasard. L'observateur le moins réaliste comprendra au contraire que le phénoménal succès de ces trois publications repose sur trois facteurs : l'épreuve du temps, un standard de qualité consciencieusement maintenu et un constant souci d'amélioration. Qu'on interroge au hasard n'importe quel membre d'une famille canadienne-française moyenne et l'on apprendra que

**LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM**

n'ayant jamais dérogé à ces trois conditions essentielles peuvent se féliciter aujourd'hui de battre chez nous la marche dans ce do-

maine de la publication. Conçus et réalisés par des nôtres pour les nôtres, ces trois magazines dont la tenue typographique et l'intérêt général ne le cèdent en rien à tout ce qui nous vient de l'extérieur, se présentent au public lecteur par leur seule valeur intrinsèque. C'est là, croyons-nous, la recommandation qui s'impose entre toutes. Le coût d'un abonnement au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM est dérisoire. Ce qu'on en tire est énorme.

Coupon d'abonnement

TROIS MAGAZINES \$5.00 POUR 1 AN

Ci-joint \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux TROIS grands magazines. Important : Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-935, rue de Bullion

Montréal 18, Qué.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE